This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

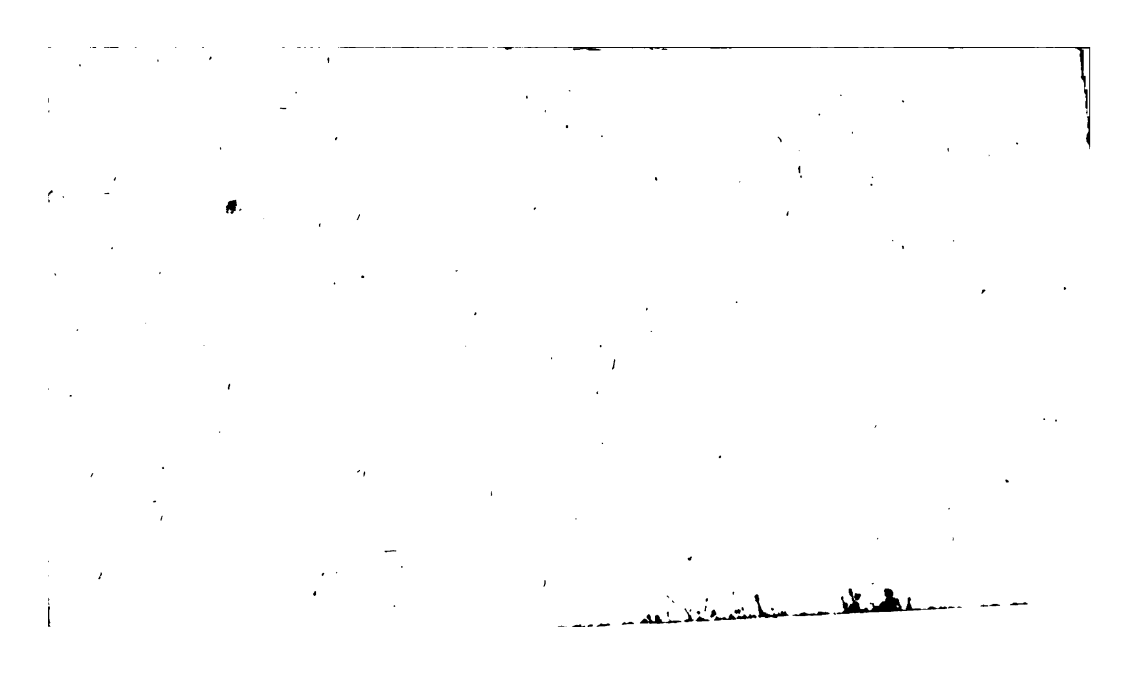
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

E. Lloyd,
Rhagatt.

UNS. 105 e. 6



LISVART
DE GRECE.

LISVART
DE GRECE,
ROMAN DE CHEVALERIE;
OU
SUITE
D'AMADIS DE GAULE.

PAR M. DE MAYER.

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY

LISVART
DE GRECE.

Tous les malheurs de Liſvart n'étoient point finis. La blanche colombe vola devant lui, & ſe poſa ſur un arbre, d'où une voix répéta ces paroles, déjà trop ſouvent répétées : *n'oublie le ſerment que tu as fait de lui obéir & de la ſuivre durant une année entiere.* — Cette voix & l'apparition de la blanche colombe, dans un moment pareil, le troublerent & jetterent l'effroi dans ſon ame. — O s'il fal-

loit me ſéparer de Dame Onolorie, ſi je ne pouvois jouir auprès d'elle du bonheur de voir naître l'enfant que Nature & Amour m'ont promis, ſi Gradafilée alloit me ſommer de mon ſerment! O Ciel, je ſerois le plus à plaindre des Chevaliers! Laiſſer, abandonner ma Dame, quand mon aide lui devient néceſſaire: Dame Gradafilée n'a mauvais cœur, n'oſera me commander trop pénible devoir. Faſſe le Ciel qui accorde protection à tous les malheureux, mieux gouverner la bonne penſée de la tendre Gradafilée!

Gradafilée l'attendoit. Un preſſentiment ſembloit l'avoir avertie du malheur qui la menaçoit: elle vouloit partir; rien ne pouvoit plus l'arrêter. L'île abandonnée n'étoit pas à une grande diſtance de Tré-

biſonde ; Gradafilée auroit pu ſe diſpenſer d'y ſéjourner, parce qu'elle n'étoit point trahie par Liſvart, ni abandonnée : il ne l'avoit jamais ſervie avec amour, ce n'étoit qu'une amitié qui l'avoit abuſée ; elle ſe propoſa d'aborder dans l'île, & d'y voir des infortunées qui gémiſſent, ou des voyageuſes conſolées d'un abandon peu mérité. Dans cette île que la Chevalerie avoit déſignée pour ſervir de rendez-vous aux Dames trahies ou délaiſſées, Artus avoit créé un tribunal qui jugeoit les Chevaliers Félons, & les ſoumettoit à des peines rigoureuſes. On y examinoit la nature des engagemens & leur ſuite, les infractions aux ſermens, les procédés injuſtes ou cruels, les abſences méditées ou forcées, les médiſan-

ces, les calomnies, les vengeances. Ce tribunal différoit de celui de la Cour d'Amour, en ce qu'on n'y portoit que les cauſes les plus graves, que les punitions étoient ſéveres, & qu'on n'y recevoit que les plaintes contre les Chevaliers. Des Chevaliers y préſidoient : c'étoit-là, en un mot, qu'on appelloit les méchans, les ingrats, les parjures. Là, chaque délaiſſée venoit préſenter ſa requête. On l'admettoit à la preuve, & un laps de tems aſſez conſidérable s'écouloit avant que le jugement pût être rendu. Des Chevaliers aſſermentés étoient chargés, durant cet intervalle, de prendre des informations néceſſaires. Au bout de ce terme, la Dame délaiſſée devoit perſiſter dans ſa plainte, ſinon le jugement

n'étoit point prononcé. Le chevalier accuſé reſtoit ſous le décret, & ce commencement d'accuſation lui nuiſoit beaucoup, dans le cas où il étoit pourſuivi pour un autre délit.

Il eſt vrai que, ſi les plaintes étoient fréquentes, les jugemens étoient rares. Il étoit peu de Dames délaiſſées que le tems ne conſolât ou qui ne ſe déſiſtaſſent de leurs requêtes, ou qui n'euſſent expoſé des griefs plus légers qu'elles ne penſoient, ou qui euſſent été de bonne foi. Rien n'étoit plus violent que leurs accuſations; nulle modération dans la douleur, nulle meſure dans les expreſſions : les mots de noirceur, d'ingratitude, de parjure, de ſéduction, de violence, de forfait, étoient les ter-

LISVART
DE GRECE.

n'étoit preſque plus queſtion de plainte, de courroux, & que l'ingrat étoit ſouvent oublié. Les Juges ne ſe laſſoient de recommander à toutes les plaignantes la circonſpection : penſés, leur diſoient-ils, que les ſecrets que vous vous permettriés de révéler, n'ont été confiés qu'à l'honneur, qu'à l'amitié, & que vous ne les auriés ni ſus ni deviñés, s'il n'avoit point exiſté entre vous cette intimité, ſans laquelle il n'y a point d'amitié, il n'y a point d'amour. Ces ſecrets vous prouvoient un attachement ſans bornes, tel que le deſiriés pour être certaines d'être aimées, ils témoignoient que, ſans confiance, l'amour ne peut pas exiſter. Gardés-vous de livrer au mépris vos amans & vos amis, ayés devant vos yeux

l'honneur qui vous impoſe des devoirs, dont la tâche ne commence même qu'à cet inſtant où il ſemble que tous les liens ſoient rompus. On peut oublier ſes ſermens, mais on ne peut violer le dépôt que l'amour confia à l'honneur. L'épreuve de l'ame, ſa beauté ou ſa laideur prouvent leur caractere dans les circonſtances pénibles. Souffrir & ſe taire, ne dire, en ſe plaignant, que ce qui peut être publié, ne ſe plaindre que des injuſtices & de l'injure; voilà ce que les Juges recommandoient aux plaignantes. Les procédures ſe ſuivoient à huis clos, car la noble Chevalerie ne permettoit qu'on dévoilât les galantes aventures, les licences & toutes les joies privées. L'enquête étoit confiée à de prudens

Chevaliers, qui juroient d'enſevelir dans l'oubli tous les faits, à la découverte deſquels ils étoient employés. Les livres ſibyllins n'étoient pas plus inviolables.

Aucun Chevalier, hormis les Juges, n'étoit admis dans l'île abandonnée. On n'avoit point voulu livrer à la curioſité publique des Dames que la préſence d'un étranger & d'un homme auroit humiliées. Celles qui reſtoient dans l'île n'avoient point à rougir, & perſonne n'avoit le droit d'inſulter à leur abandon, ou de s'en faire un trophée. Des poteaux étoient dreſſés ſur le rivage, & c'eſt-là que les Chevaliers, ramenés par le regret, écrivoient leur nom. Ce nom étoit porté le ſoir à ſa Dame, qui faiſoit grace ou non, qui reſtoit ou

ſéloignoit de l'île. Cette excluſion avoit ſon but marqué, & ne contribuoit pas peu à empêcher les Dames de faire de longs ſéjours dans l'île. Le lieu où nul Chevalier ne peut avoir entrée, où les Dames ne rencontrent point des yeux complaiſans, des Chevaliers empreſſés & courtois, eſt pour elles un lieu d'exil qu'elles ſe hâtent d'abandonner. Plaire & appeller nos hommages, ſéduire & jouir de leurs triomphes, ce ſont les deux points de la vie ſur leſquels les Dames aiment à revenir à tout âge & ſans interruption.

Il en étoit peu qui euſſent le ferme projet de mourir dans l'île, car le mot *vivre* paroiſſoit étranger à leurs bouches. Toutes, durant les premiers jours, & celles

qui gémiſſoient ſincerement, ne parloient que de *mourir*. L'écho ne répétoit que *mourir*. Le bruit des vagues, qui venoient mourir ſur le ſable, bruit lugubre, ſe mêloit au ton plaintif des ſyllabes mourantes, que l'écho répétoit. Le jour n'éclairoit que des campagnes déſertes. Le pinçon & la fauvette n'avoient point de bergeres qui les entendît : car les bergeres étoient auſſi malheureuſes que les Princeſſes; on les abandonnoit auſſi, & elles ſe mêloient auſſi de s'en plaindre & d'en gémir. La fidélité n'eſt pas plus grande aux champs que dans les Cours. Le ſoleil doroit en vain les côteaux d'alentour : pas de brebis chéries, point d'écus ſuſpendus, pas de tournois préparés; la douleur habitoit ſous des

tentes ſilencieuſes; on attendoit le ſoir. On s'avançoit alors vers le rivage, pour voir mourir le jour au bout de l'horiſon, & on s'enſeveliſſoit, avec une ſorte d'attendriſſement, dans les ténébres. Il y avoit des douleurs vraies: on gémiſſoit ſur les douleurs extrémes; on trouvoit des douleurs inſenſées; il en étoit de ſi naïves, de ſi tendres! Les gémiſſemens avoient des tons ſi différens! Les uns ſe perdoient en ſoupirs, les autres s'exprimoient tout bas; ceux-ci éclatoient en ſanglots, ceux-là en apoſtrophes violentes. Le Ciel, la terre, l'amour & l'amitié étoient de moitié dans toutes les haines: il y en avoit qui menaçoient ſans ceſſe.

Avant de pourſuivre ces deſcriptions, je reviens à Trébiſonde,

dont Gradafilée alloit partir; elle avoit mandé Lisvart, qui satisfait d'être pere, & desireux de devenir époux, alloit demander à l'empereur la main d'Onolorie. —Je veulx partir, je veulx m'éloigner, ne sauriés me retenir, rendés-moi l'émeraude que je vous ai confiée. —Princesse, vous voyés mes larmes couler, votre douleur m'empêchera de goûter la moindre joie dans la vie. Savés le serment que je vous ai fait; si vous le commandés, suivrai vos pas. — Ne veulx de vous telle contrainte; vous verrois à ma suite, comme un forçat, gémissant dans vos chaînes & souhaitant de les voir briser: cette vue m'affligeroit, & me tueriés cent fois le jour. Vais dans l'île abandonnée, dont suis curieuse de connoître la situa-

tion : y reſterai ou en partirai ; n'y formerai plainte aucune. Votre Juge, c'eſt moi ; votre pardon eſt dans moi, & ne l'attendrés longtems ; votre châtiment eſt dans vous, & ne tarderés de le ſubir. Ne puis croire que la penſée des malheurs dont vous êtes cauſe n'empoiſonne les douceurs de votre vie ; voudrois encore vous ôter cette triſte penſée ; jugés ſi j'ai intention malfaiſante ! Mais ſavés que m'êtes engagé durant une année entiere ; vous défends de prendre autres engagemens avant ce tems. Nulle autre Dame ne deviendra votre épouſe avant ce tems ; nulle autre ne vous poſſédera ; régardés-vous comme non préſent au lieu où vous ſerés, & quand occaſion de faillir s'offrira, dites, Gradafilée pouvoit

m'appeller ailleurs, & ne ſuis préſent ici ; êtes à moi durant un an. Laiſſés-moi cette illuſion ; las ! les mois paſſeront trop vîte, & vous rendront promptement votre liberté. Moi ſeule ne puis voir ce terme deſiré ; vais & dois mourir. — Vous obéirai, Princeſſe, reſterai ici, & me regarderai, ainſi que le commandés, comme non préſent au lieu où je ſerai. Ne répondrai à douces paroles, ne recevrai tendres careſſes, n'aurai deſir ni deſſein de bonheur, vivrai comme ſi ne vivois, vivrai comme ſi j'étois mort ; ſerai devant belles Dames dans telle poſture que me recommandés, tant pitoyable ſoit-elle. — Telle ſituation vous coûtera peines étranges. — Ne veulx vous le diſſimuler. — Si vous emmenois à ma ſuite ;

ſeriés plus à plaindre encore. Ne jouiriés de la vue, & voir eſt certes un grand bien; c'en eſt un non moins doux, d'ouir tous les jours celle qu'on a plaiſir à entendre, de vivre en même lieu & de reſpirer même air. Avés trouvé le Chevalier au Beau Fleuron, le fidele Urgiel content d'avoir perdu moitié de ſoi-même, parce qu'il n'étoit éloigné de ſa Fée. Devés ſentir que ne ſuis cruelle ni méchante. Urgiel ne voyoit le terme de ſes ſouffrances; le votre ne peut ſe reculer davantage; n'aurai pouvoir ſur vous après un an. Seroit double injure ſi, pendant que je ſerois en proie à vives douleurs, vous Liſvart, alliés contracter engagemens éternels, & ſi, dans le moment où ſuccomberai de triſteſſe,

dans ce moment, étiés enivré de joie. Un an ſuffit pour finir mes miſeres; dans un an ma cendre ſera froide; alors pourrés m'oublier, pourrés vivre, & ne m'inſulterés par votre allégreſſe. — N'ai rien à vous réprocher, n'ai plainte aucune à former; ſi liſiés dans mon cœur, y verriés le déſeſpoir me poindre de mille épines. Pâtis de vous laiſſer partir, & de vous voir triſte & malheureuſe. Si mon ſang vous rendoit le repos, le répandrois ſous vos yeux, car ſi deſtinée n'a voulu que je puiſſe vivre avec vous, n'y a Dame au monde pour qui je n'aimaſſe mieux mourir que pour vous. — Vous crois ſincere, deſtinée eſt aveugle; ſouvent elle n'a voulu que mes yeux & mon cœur ne fuſſent ouverts pour

un autre, & que ne fuſſiés ouvert que pour moi. Ainſi le commande fatalité qui ſe joue de nous, & accable de peines ceux qui méritoient un traitement moins dur. Adieu, Liſvart, aurés de mes nouvelles dans un an: je vous oblige de venir dans ſix mois en demander des miennes; lirai avec plaiſir, ſi mon cœur n'eſt trop flétri, & s'il peut ſentir alors quelque bien, lirai votre nom avec plaiſir. Adieu. Oncques ne ſerés tant aimé. — Elle ſe hâta de prendre congé de l'Impératrice & des Princeſſes; elle emporta la Couronne de Miraminie, témoin reſpectable de ſa tendreſſe & de ſa vertu. Liſvart la ſuivit juſqu'au rivage, en répandant des larmes: ſes yeux ſembloient fixés ſur les voiles qui pouſſoient le

vaiſſeau vers l'île abandonnée. Les Princeſſes furent les ſeules qui ſe féliciterent de ſon départ. Elles regardoient la douce Gradafilée avec inimitié, comme ſi la douceur, la bonté & les vertus pouvoient inſpirer un ſentiment auſſi fâcheux.

La joie d'Onolorie offenſa Liſvart, qui évita ſa préſence durant toute la journée; au lieu de le rechercher, elle réſolut de l'en punir; car l'amour-propre étoit toujours de moitié dans toutes ſes actions. Heureuſement pour Liſvart, la fierté d'Onolorie recula des explications qui l'auroient déſolé; elle exigea que la demande de ſa main, & de celle de ſa ſœur, fût faite avec les cérémonies uſitées, par l'organe d'un Envoyé chargé exprès de ce brillant meſſage. Liſvart &

Périon y consentirent, & députerent des Messagers, l'un auprés d'Esplandian, & Périon auprès d'Amadis, dans la Grande-Bretagne.

Pendant qu'on attendoit leur retour, Périon & Gricilerie avec impatience, & Lisvart dans des appréhensions mortelles, Onolorie triste & pleurante évitoit de se montrer au grand jour ; moins hardie que sa sœur, il lui sembloit que tous les regards l'interrogeoient, & que toutes les Dames devinoient son secret. Lisvart, retenu par son serment & par les conditions que Gradafilée lui avoit imposées, étoit moins empressé, moins desireux; & quoiqu'Onolorie n'exigeât rien, & fût peu jalouse des privautés amoureuses, elle étoit

femme, & elle s'apperçut aiſément que Liſvart n'étoit plus le même ; ſa retenue paſſa pour froideur, & pour un commencement d'inconſtance. Pluſieurs journées furent employées à ſuivre cette obſervation, & toutes la convainquirent de la juſteſſe de ſa découverte. Ce réſultat ne ſervit qu'à lui donner des nuits affreuſes. Accoutumée à dévorer ſes peines, à contenir ſes deſirs, trop ſenſible pour commander, elle ne voyoit aucune lumiere qui pût la tirer de ces terribles incertitudes. Mere, amante, craindre un changement d'où ſuivroit un malheur irréparable ; quelle ſituation ! On voyoit tous les matins qu'elle avoit pleuré, Liſvart lui demandoit en vain la cauſe de ſes pleurs. Elle s'obſtinoit à garder le

ſilence ; il pleuroit auprès d'elle ; il paroiſſoit plongé dans une profonde mélancolie ; mais il ne tentoit rien pour donner à Onolorie des témoignages nouveaux de ſon attachement, ſa levre ne repoſoit point ſur la main d'Onolorie, il ne réchauffoit pas ſon ſein par la chaleur de ſon haleine careſſante, il ne ſollicitoit point ces faveurs qu'il avoit jadis dérobées à la pudeur & à l'amour. Il vivoit, ainſi qu'il l'avoit promis à Gradafilée, comme s'il étoit mort ; on eût dit, en le voyant, que le flambeau céleſte brûloit à ſes côtés, ſans l'éclairer, ni le brûler. Tous les jours renouvelloient la même ſituation, on ne peut que plaindre la Princeſſe, & l'admirer en même tems, d'avoir ſoutenu un perſonnage auſſi difficile

que le ſien. Un Chevalier auſſi contenu que Liſvart, un Chevalier vivant auprès de ſa Dame comme s'il étoit mort, auroit été rejeté bien loin dans notre ſiècle & dans nos pays, où l'action eſt une des premieres vertus de l'amour, & où on place à un degré inférieur la contemplation & la mélancolie.

Gricilerie qui, chaque jour, ajoutoit une roſe nouvelle à la fraîcheur de celles qui animoient ſon viſage, dont la préſence inſpiroit la gaieté, & qui ne deſiroit plus rien depuis qu'elle avoit la certitude de devenir épouſe de Périon, interrogea Onolorie, qui enfin laiſſa échapper le ſecret de ſes douleurs. — Rien n'eſt tant vrai, avoit-elle ajouté; mon œil & mon cœur n'y ſont abuſés, Liſvart n'a plus ni les

mêmes

mêmes desirs, ni les mêmes intentions, il ne ressent aucun plaisir à me voir, à m'entendre. Les momens n'ont emploi pour lui, leur durée se perd, & il ne veut la marquer. Que vais-je devenir ? j'en mourrai. — Ne lui avés doncques parlé ? — Me connoissés ; mourrai plutôt que de m'humilier à prier Lisvart. — Votre Chevalier, votre honoré seigneur & futur époux ! — Suis ainsi faite ; me trouvera quand il viendra vers moi ; mais n'irai oncques devers lui. — Ne doutés, chiere sœur, que je ne soie plus heureuse que vous. — N'en ai nul doute. — N'en soupçonnés la cause ? — Nenni. — C'est que je vais au devant du Sire Périon, & que n'ai chose aucune qui soit cachée pour lui. C'est que je lui apprends ce qu'il est inutile de

lui laiſſer deviner, & qu'en amour le plus preſſé eſt celui qui doit commencer. Penſés-vous que Périon ne ſoit aiſe d'être devancé? Attendre ſans reculer, c'eſt faveur; mais avancer, accourir vers ſon ami, c'eſt ajouter un prix à cette premiere faveur, c'eſt donner au lieu de recevoir, c'eſt partager la tâche commune à tous deux. Suivés mon exemple. — N'en ai la force; & ſi j'en avois le vouloir, ne l'exécuterois; mais je ſouffre angoiſſes cruelles, Liſvart ne m'aime, ſon cœur a ſuivi la Princeſſe Gradafilée. Chiere ſœur, ne ſais comment je pourrai ſortir de pareille inquiétude. — Vous ſervirai auprès du Sire Liſvart, lui découvrirai vos appréhenſions & vous redirai ſes réponſes. Ne puis penſer que Liſvart ait conçu le projet que

vous ſoupçonnés. Nenni, ſon cœur n'a ſuivi Dame Gradafilée, je le crois tout entier à vous, & lui faites injure. Repoſés en paix ſur cette aſſurance.

Je laiſſerai pendant quelque tems Onolorie & Liſvart, pour ſuivre Gradafilée, qui avoit abordé dans l'île abandonnée. Les Juges lui avoient, au même inſtant, député des Chevaliers pour lui marquer ſon logement; elle préféra de placer ſa tente, & de n'avoir pas d'autre domicile. Les Chevaliers lui ayant demandé ſon jour pour recevoir ſa requête, elle répondit qu'elle n'avoit point de plaintes à former, qu'elle n'accuſoit perſonne, & qu'il lui paroiſſoit ridicule & étrange d'être le délateur de ſon ami, dont les torts doivent être cachés. —

Je ferai dans cette île tel ſéjour qui me conviendra, n'y établis ma demeure, ni ne me déclare voyageuſe. Je reſterai autant que le pourrai, & ne crois que le ciel m'ait baillé un long reſte de vie. Je ne cherche conſolations aucunes, ni entretiens, n'ai rien à révéler, n'ai amitié à réclamer ici. Les lieux où Liſvart n'habitera, ſeront pour moi terre étrangere —.

Les Chevaliers lui apprirent qu'elle ne pouvoit ſe diſpenſer de recevoir les viſites des habitantes abandonnées, que l'uſage ainſi le vouloit, & qu'elle devoit ſe préparer à écouter leurs complaintes. — Les Dames ſe plaignent volontiers, ſe confient leurs douleurs & leurs ſecrets encore plus volontiers, vous en verrés de toutes les claſſes &

de différens caracteres ; en verrés qui ſe plaignent à tort ; & qui n'ont été écoutées. L'abandon n'eſt tant criminel qu'on le penſe, quand Dames ne ſont dignes d'être aimées. Les allés voir demain, dès le lever de l'aurore ; car les infortunés n'ont plus que le plaiſir de parler de leurs maux ; aucunes vous toucheront, ſeront placées autour de vous, & nous vous les ferons connoître par le récit de leurs aventures. — A demain, puiſque l'uſage de l'île ainſi le veut —.

Le lendemain, Gradafilée ſe diſpoſa à recevoir les viſites des habitantes de l'île abandonnée. Les plus infortunés ſont ceux qui ont le plus preſſant beſoin de conſolations ; une ſoif ardente les brûle, ils cherchent ce lait de la pitié qui calme le feu qui

les dévore, & qui consume petit à petit leur cœur. La premiere qui parut étoit en proie au plus violent chagrin ; ses yeux abattus avoient perdu toute leur vivacité ; ses regards tomboient & se relevoient avec effort. *C'est moi*, disoit-elle, c'est moi. —, Gradasilée sentit ses larmes couler : son attendrissement étoit extrême ; il semble que les malheureux s'entendent avant d'avoir parlé, & se compâtissent. Que le malheur est une belle école, à ce prix ! La sensibilité s'y développe ; & celui qui eût été froid & indifférent, devient, aussitôt qu'il a souffert, un être sensible, & l'ami de tous ceux qui souffrent.

Gradasilée fut dispensée de l'interroger ; elle parla ainsi : — Deux souvenirs causent toutes mes an-

goiſſes. Mon amant eſt parti, ne ſais quelle eſt l'heureuſe région qui l'a reçu dans ſon enceinte. Ah ! non, nul pays n'eſt beau pour les infortunés, le Sire Pirdariel ne m'a effacée de ſon ame, y ſuis gravée, & ce penſer le tourmentera juſqu'à la mort; en voilà un. Le ſecond ſouvenir me tue; car al cauſé le trépas de ma douce amie. N'en puis plus, mes forces m'abandonnent, ai beſoin de reſpirer —. Elle s'aſſit, & parut reprendre péniblement aſſés de force pour recommencer à parler. Ce tableau oppreſſoit cruellement la tendre Gradaſilée.

— Pirdariel étoit mon bien aimé, Graſilinde ma douce amie. Ainſi la fraîche aurore de mes jours fut ſoutenue par l'amitié & par l'amour.

Quelle carriere que la vie, quand elle s'ouvre auſſi brillante ! Les journées ſont trop courtes, & la vie eſt le plus précieux don de la Nature ; mais, ô ciel ! qui n'a éprouvé, en avançant dans cette carriere, que le bonheur s'enfuit avec notre aurore, & que le midi de la vie eſt deſſéché par les ennuis ! Jamais Damoiſeau ne fut ſi tendre que Pirdariel, ſi empreſſé, ſi ſoumis. Graſilinde avoit toute mon amitié, ne fais ſi ne l'aurois préférée à mon ami. Oui, certes, la préférai à lui, puiſque me ſentis aſſés forte pour le délaiſſer, & pour vouloir qu'il conſolât mon amie. Graſilinde chériſſoit Pirdariel, qui ne lui portoit chaude affection. La voyois ſe deſſécher & tomber en langueur ; eus l'envie d'en ap-

prendre la cauſe. Terrible confidence ! quelque grand que fût mon ſacrifice, dût-il m'en coûter le repos & la vie, formai le deſſein de ſervir mon amie. Pirdariel m'obéit ; & pour adoucir les peines de Graſilinde, il feignit pour elle tout ce qu'il ſentoit pour moi. Mon amie ouvrit ſon cœur à l'eſpoir, & l'eſpoir d'être aimée fut ſon premier dictame. Pirdariel languiſſoit dans l'impatience que je lui permiſſe de finir un rôle tant pénible, & qui l'éloignoit de moi. Mais Graſilinde me venoit confier l'emploi de toutes ſes journées. La préſence de Pirdariel lui cauſoit tant délectable joie, tant la voyois ſatisfaite toutes les fois qu'elle me parloit de lui ! Ne fus aſſés cruelle pour troubler cette joie, & pour enfoncer le

poignard dans la plaie que, par mon ſage ſtratagême, j'avois preſque fermée. Le moment où Pirdariel eût ceſſé de feindre, eût été le moment de ſa mort. Le voyés, belle Princeſſe, imaginés déjà toute la force de mes poignantes ſouffrances. Eh bien! outre-paſſai ce terme, tel difficile qu'il eût été à atteindre. Me crus aſſés forte pour renoncer à lui; le crus aſſés généreux pour donner ſa main à Grafilinde. Mon attente ne fut déçue, eus le courage de lui donner un jour cet ordre barbare, le trouvai docile aſſés pour m'obéir. Il devint l'époux de Grafilinde; que n'ai-je point enduré! portois en préſence de mon amie le maſque du bonheur, pendant qu'étois ſans trêve aucune, déchirée nuit & jour. Mon portrait avoit

été placé par Grasilinde au milieu de ſon appartement ; tous les matins elle mettoit aux pieds de mon effigie des fleurs & des couronnes ; tous les ſoirs Pirdariel chantoit à voix baſſe :

Toujours dirai paix à celle
Par qui ſuis ſacrifié !
A vos beaux jours, Damoiſelle,
Le fil des miens eſt lié ;
Bien que votre ami fidele,
Ne vive plus qu'à moitié,
Et que me ſûtes cruelle,
Pour contenter l'amitié :
Toujours dirai paix à celle
Par qui ſuis ſacrifié !

M'étois éloignée, m'étois cachée dans une épaiſſe forêt ; n'avois emporté, pour enrichir ma demeure nouvelle, que l'image de Pirdariel ; n'avois que lui pour ſoutien dans

mes malheurs, n'avois autre Dieu de ma penſée. Pirdariel, auquel avois fait défenſes de venir me troubler, & que ne voulois voir qu'une fois le mois, ne manquoit de ſe promener dans la forét, & de s'approcher de ma demeure; ne ſais comment il s'y prenoit; mais ſa voix ne ſe perdoit dans les airs : le frémiſſement des feuillages, le bruit d'un vent contraire, n'empêchoient ſes ſons d'arriver à mon oreille : écho ſembloit prendre plaiſir à l'aider, & à porter ſes cris. Il répétoit triſtement :

Toujours dirai paix à celle
Par qui ſuis ſacrifié !

Je ne faiſois que répandre groſſes & chaudes larmes; mais la meſure n'étoit remplie : Grafilinde un ſoir

s'égara dans la forêt ; la voix de ſon cher époux parvint juſqu'à elle ; ſa douleur ne connut ni treve, ni meſure ; elle reçut, dans le moment, la mort, ſans ceſſer de vivre tout-à-coup ; tous les jours qui lui reſtèrent, las ! furent employés à la dépouiller de ſa beauté, & à deſſécher petit à petit les ſources de ſa belle vie ; on me fit appeller un jour, las ! c'étoit le dernier ; mes pleurs réchauffoient en vain ſes joues éteintes ; pâleur de mort étoit empreinte ſur ſes traits : il n'eſt plus tems, me dit-elle ; aviés voulu me donner le bonheur, & l'aurois reçu pur & ſans mêlange, ſi le don avoit été en votre puiſſance ; mais ne pouviés diſpoſer de Pirdariel. Les ſouvenirs qu'il a conſervés m'ont frappé de mort : ne vous en veux ; car

le trépas eſt un bien pour ceux qui n'ont autre terme à leur ſouffrance; adoncques ne ſouffrirai plus. Votre préſence ici me fait paſſer plus doucement de vie à trépas; car reconnoiſſance a auſſi ſes douceurs; & en m'acquittant d'une dette chérie, je ſatisfais mon cœur, & meurs en connoiſſant l'unique jouiſſance que puiſſe ſupporter mon ame déchirée & affoiblie. Pirdariel, dit-elle en appellant à haute voix; Pirdariel, dans un moment ne ſouffrirai plus : ſouvenés-vous quelquefois de Grafilinde. — Elle mourut en lui faiſant cet adieu.

Me ſentis défaillir. Plût au Ciel que le même ciſeau qui avoit coupé devant moi la trame des jours de mon amie, eût tranché la mienne! Ne mourus que pendant quelques

heures, & mon amie étoit morte à toujours. La voyois froide, & avois beau l'appeller ; ma douce amie, dont je preſſois encore le viſage & les mains, n'avoit ni ame, ni voix, ni chaleur : le corps ſeul reſtoit ; eh ! quels triſtes reſtes de nous qu'un corps qui a perdu cœur & ame ? C'eſt, quoique préſente, être toujours abſente & ſourde. — N'avés ſu, diſois-je à Pirdariel, n'avés ſu conſommer le ſacrifice, n'avés voulu vous dire : ici eſt celle dont tiens en ma poſſeſſion & la vie & le bonheur, & dont dois prolonger la douce exiſtence ; n'avés ſurveillé ce rare dépôt, ni embelli ſes journées, l'avés tuée ; ne me préſentés oncques votre image, toujours vous reprocherai le trépas de mon amie. — Vous obéirai ; mais Da-

moiſelle qui ſemblés n'avoir reçu du Ciel que le courage de ſervir l'amitié aux dépens de l'amour, qui n'avés pris empire ſur moi que pour exercer cruautés inouies, que ne me commandés-vous de mourir! — Nenni, vivés; ne pourrois ſoutenir votre trépas. Suis cent fois plus à plaindre que vous. — Ah! cette penſée ajoutera ſans ceſſe des peines cuiſantes à mes vives angoiſſes. Adoncques parlés, que m'allés-vous commander? — Courés par monts & par vaux, recherchés les humains. La mélancolie & ſes douleurs ſont réſervées au ſolitaire: le voyageur ne les connoît, ou les diſſipe dans ſa route; ſes pas dépaſſent ſans ceſſe l'horiſon où ſon œil voyoit tracé le tableau de ſa douleur; & avec de nouveaux pays, il trouve

des distractions neuves. — Dois-je toujours courir, toujours traîner mes ennuis, vous oublier! — Nenni, quelle amie jamais a-t-elle commandé l'oubli? Il est trop doux de s'entretenir dans les souvenirs de l'amitié, il n'y a souvent que cette jouissance dans la vie. — Quel terme donnés-vous à mes courses? — Aucun; mais revenés dans trois ans sur le rivage de l'île abandonnée, où vais me recueillir, & vous apprendrai ce qu'il vous restera à faire.

Pirdariel s'éloigna. Deux ans se sont écoulés, & vous me voyés comptant les journées. La fin de chacune est un allegement à mes peines, & semble avancer la fin de mes angoisses; car si Pirdariel vit, s'il ne m'a oubliée, si je suis chérie, la triste Grasilinde recommencera la belle

aurore de ſes beaux jours. — Elle dit, fit la révérence, & quitta Gradafilée. Quand les infortunés ont achevé leurs confidences, ils ſe taiſent, & vont chercher ailleurs de nouveaux amis qui veuillent les entendre. —

Un des Juges montra à Gradafilée une jeune bergere. La Princeſſe parut étonnée de la trouver dans l'île. — Tout eſt égal pour l'amour, lui dit le Juge; ſuffit d'avoir un cœur, & vous puis aſſurer que celui d'une bergere n'eſt bijou de mince valeur pour amour. Vous la voyés entre ces arbres, d'où elle ne bouge tant que le jour dure; s'en revient dans ſa tente le ſoir, & retourne à la même place avant l'aube. — Gradafilée s'en approcha. La bergere diſoit : dans les bras d'une autre!

dans les bras d'une autre! faut mourir ! faut mourir ! — Elle chanta un moment après; ſes ſons gais & légers ſembloient peindre le deſir & l'eſpérance. Vous ne les entendés plus, diſoit-elle, ces ſons que m'avoit inſpirés douce eſpérance & promeſſes décevantes d'un riant avenir. De triſtes penſées, des chants douloureux m'agitent aujourd'hui : ô, quand finira ma peine ! — Sa voix avoit une expreſſion de triſteſſe ſi touchante, qu'elle ſembloit détrempée dans ſes larmes. L'ame d'une amante malheureuſe déchiroit l'ame de ceux qui l'écoutoient ; elle ne ceſſa de chanter que quand ſa triſteſſe éteignit ſa voix; elle ſe tut, croiſa ſes mains ſur ſa poitrine, & pleura.

Gradafilée l'interrogea ; je ne

répeterai point tous les discours qu'elle lui tint, & auxquels la bergere répondoit tantôt par un soupir, tantôt par un geste touchant. Pressée par quelques expressions plus pénétrantes & plus vives, elle dit, avec une douce naïveté : eh ! Madame, croyés-vous que si pouvois être maitresse de moi, j'eusses attendu jusqu'à ce jour pour reprendre ma tranquillité ? Ce que je ressens ne vient de moi : une puissance secrette agit en moi ; las ! autant elle me fit de bien, autant elle me cause de mal : ne puis rien contre elle, & elle ne veut me quitter : cent fois le jour, cent fois la nuit je la conjure de s'éloigner, & de me rendre la paix que je n'ai plus retrouvée depuis que je me vis délaissée. Qui l'auroit cru ? ah ! dans les bras d'une autre !

dans les bras d'une autre ! faut mourir ! faut mourir ! N'avois cependant ceſſé de l'aimer ! Quand le quittois, emportois dans ma cabane un cœur déſolé ; quand le revoyois, étois contente. Tous les jours étois la même ; l'eau claire de tous les ruiſſeaux me diſoit que chaque jour en renaiſſant ſembloit rajeunir mon viſage ; les fleurs que cueillois, & dont me couvrois, n'étoient ni plus fraîches ni plus brillantes que mon teint & mes couleurs. Las ! rien ne préſerve une bergerette de l'inconſtance de ſon berger. Amour, bonne foi, beauté, jeuneſſe, las ! rien ne retient un volage qui veut s'enfuir. L'ai vu partir, l'ai vu porter ſes pas dans une autre vallée, ne l'ai plus rencontré au point du jour, me ſuis aſſiſe ſeule ſous le pommier au

midi de la journée, & le ſoir ne l'ai retrouvé au hameau ; mes yeux le cherchoient inutilement. Que n'ai-je pas ſouffert ? Enfin, un jour, jour terrible ! la cloche de la Paroiſſe m'annonce qu'un berger alloit être heureux, en donnant ſa main à la bergere qu'il aimoit, & en recevant le don de la ſienne. Vais donc voir des heureux, me dis je ; courons, allons, voyons comme on eſt le jour que la bergere devient épouſe de ſon ami, & comme s'épanouit le viſage de l'ami qui devient époux. Rien ne doit être tant beau ! car certes c'eſt l'inſtant où le bonheur & l'eſpérance ſemblent ſe fixer ſur nos fronts & dans nos cœurs, où l'enchantement le plus délectable commence. Que ne ſuis-je reſtée morte ! mes yeux virent à peine mon

inconſtant ami préſenter l'anneau ſacré, qu'ils ſe fermerent; ne ſus dans quel état j'étois tombée, j'avois ceſſé de vivre. Les ames pitoyables me rendirent la lumiere; eh! que ne m'ont-ils gardé mon pauvre cœur! Depuis ce tems, ſuis deſcendue dans l'île abandonnée, & n'ai autre occupation que mes ennuis & mes longs regrets. Dans les bras d'une autre! dans les bras d'une autre! faut mourir! faut mourir! —

Ces deux viſites avoient rempli toute la journée. Gradaſilée rentra ſous ſa tente, accompagnée de pluſieurs Juges, l'un deſquels voulut lui raconter la tragique hiſtoire d'une Magicienne, qui avoit été cruelle pour avoir trop haï ce qu'elle avoit trop aimé. — Vous verrés par-là combien l'amour a de différens

caractères, & combien il eſt étrange dans ſes affections & dans ſes reſſentimens. Vous n'avés connu ce cruel excès ; en frémirés, je ſuis certain que votre cœur eſt trop humain pour arriver juſqu'à tant de haine & de cruauté —.

Il tira de ſa poche un manuſcrit (1), demanda attention, s'aſſit & lut :

Récit du Tombeau de l'Enchantereſſe.

J'étois aſſis aux pieds du mont

(1) Je reſtitue ici cet épiſode dont j'avois fait uſage dans une autre circonſtance, & dont un Auteur Eſpagnol que j'analyſois alors, s'étoit emparé. On a fouillé ſouvent dans les Amadis ; & on a gardé le ſilence ſur les larcins. Il ne faut pas plus voler les Amadis, que les reproduire tels qu'ils ſont ; il faut ſe les approprier, & ſubſtituer les fictions aux fictions anciennes, afin que la lecture puiſſe intéreſſer.

Caucaſe :

Caucaſe : la terre s'ébranle, je me relève effrayé ; j'oſe écarter l'herbe

---

J'en conviens de bonne-foi, j'ai peu emprunté du Roman original, je donne mes créations à la place des autres Fables, mais je conſerve la deſcendance, le caractere des perſonnages, le ton de la Féerie, & le grand reſſort de l'intrigue, qui, comme on voit, n'eſt pas compliquée ; tout eſt, pour ainſi dire, épiſodique. Tout, à peu de choſe près, m'appartient, ainſi que la tenue des perſonnages, dont pluſieurs ſont de mon invention.

J'ai cru devoir conſerver ma traduction dans le récit du Tombeau. La naïveté de l'ancien langage perd beaucoup dans la longueur du récit. La ſuppreſſion des articles & les inverſions fatiguent, & ne ſont agréables qu'autant que le dialogue eſt rapproché & court. J'ai penſé que la plupart de mes Lecteurs m'en ſauroient gré. Quant aux critiques, il faut n'y répondre jamais.

qui couvroit la ſurface ; j'apperçois un trou de la largeur du corps d'un homme ; à ce trou aboutiſſoit un eſcalier taillé dans le roc. Je ſoupçonne un tréſor enfoui.... Je deſcends, éclairé par le jour pâle & tremblant d'une lanterne que je tiens dans ma main : c'étoit une caverne qui ſervoit de retraite à tous les oiſeaux nocturnes, leſquels, épouvantés par la clarté de ma lanterne, volèrent tumultueuſement autour de moi, & faillirent à me renverſer.

Je parviens dans une ſalle ſpacieuſe, ſoutenue d'un triple rang de colonnes ornées de reliefs d'un goût biſarre : on y voyoit repréſentée, en grand, une femme qui, toute échevelée & le poignard à la main, égorgeoit pluſieurs petits en-

ſans dont elle faiſoit couler le ſang dans un vaſe ; d'un autre côté, cette même femme, armée d'une baguette myſtérieuſe, faiſoit ſortir de la terre une légion de démons : plus loin, elle paroiſſoit fendre les airs dans un char traîné par des animaux aîlés, d'une figure hideuſe. Enfin, cette ſalle n'offroit à mes yeux que des objets propres à inſpirer une horreur dégoûtante ; j'héſitai.... je combattis ma frayeur ; j'avançai ; je me vis environné de ſerpens menaçans : je marche d'un pas mal aſſuré au milieu de ces animaux prêts à s'élancer ſur moi : je les voyois s'élever, paſſer ſur ma tête, ſe croiſer, ſe heurter, s'embraſſer, témoigner leur joie par des ſifflemens horribles.

Une porte me conduiſit dans une

autre salle de la même grandeur que la premiere; elle étoit remplie de statues en marbre noir, qui toutes représentoient une scène tragique. Au milieu s'élevoit un tombeau de marbre, couvert d'une lame de cuivre; sur le cuivre étoient gravées ces paroles, en caracteres Grecs: Mortel audacieux, qui que tu sois, qui oses porter ici tes pas, leve cette lame, & tu sauras mon nom. Je n'avois qu'un couteau pour écarter le ciment qui tenoit le cuivre. A peine j'avois enfoncé le fer, que les serpens s'élancerent sur moi; une nuée d'insectes m'environnoit, des cris aigus, prolongés par de lamentables échos, me faisoient trembler. Je suspendis l'ouvrage; une sueur froide couvrit mon front. Où suis-je, m'écriai-je, où suis-je?

grand Dieu! m'abandonnerés-vous? A ces mots, les animaux qui n'étoient raſſemblés dans cette caverne que par la force d'un enchantement, diſparurent. Bientôt j'eus ſoulevé la lame de cuivre: il y avoit dans le tombeau une lampe qui brûloit; mais deux minutes après qu'elle eut été frappée par l'air, elle s'éteignit. Le tems avoit conſumé les corps qui avoient été enſevelis dans ce tombeau: je ne trouvai que des cendres avec une boëte d'or qui renfermoit un rouleau de parchemin, ſur lequel l'hiſtoire ſuivante étoit écrite en Grec. Je lus:

Récit de la Magicienne.

Je ſuis Magicienne: j'avois autrefois juré une haine implacable à tous les hommes; je me plaiſois à

tremper mes mains dans leur sang, & le dernier cri, ce cri de mort que je leur arrachois, m'en fit toujours pousser un de joie. Voir un homme, pâlir de colere, l'attaquer, l'immoler, c'étoit-là ce que je faisois tous les jours. Qui m'eût dit que j'en trouverois un qui me puniroit de tous les maux que j'avois faits à l'espece! je ne l'aurois pas cru. Moi, aimer! c'est un plaisir qu'on ne connoît point aux enfers, je ne voulois point le connoître.

Un jour que, roulant mille funestes desseins, je me promenois sur les côtes de la Colchide, j'apperçus de loin une flamme effroyable s'élever du sein des ondes; surprise de la nouveauté du spectacle, je montai sur un rocher: mes yeux découvrirent deux vaisseaux qui

ſe réduiſoient en cendres ; ſur le rivage étoient étendues mortes vingt-cinq ou trente perſonnes. Conduite par ma curioſité, ou plutôt accompliſſant ma deſtinée, je deſcendis du rocher, & m'avançai vers le rivage où les morts étoient jetés. Les armes que le trépas même n'avoit pu leur faire tomber de la main, la fureur peinte encore ſur leur front, m'apprirent qu'ils étoient les victimes d'un combat cruel. Un d'entr'eux vivoit encore. Ah ! pourquoi n'étoit-il pas mort ! Sa plaie étoit legere, mais ſon viſage paroiſſoit défiguré par les empreintes livides d'un funeſte déſeſpoir. Un feu terrible & menaçant éclatoit dans ſon œil ; ſes mains & ſa bouche étoient enſanglantées. Il tenoit un poignard ; je

vis à ſon attitude, qu'il le tenoit à deſſein de s'en percer le cœur. Je me ſentis émue : c'étoit la premiere fois que la pitié entroit dans mon ame ; combien je m'en ſerois défendue, ſi j'avois pu ſoupçonner qu'elle touchoit de ſi près à l'amour ! J'avois été juſqu'alors menaçante & farouche : je n'étois plus ; eh ! ſais je ce que j'étois devenue ! Non contente de lui laiſſer la vie, je m'abaiſſai juſqu'à lui offrir des ſecours, juſqu'à lui promettre d'adoucir ſon infortune. Je quittai mon poignard ; je m'aſſis près de lui ſur le ſable ; je pris ſa main, ce ſouvenir me fait encore rougir. — Daignés, me dit-il, daignés me prêter une oreille attentive —. Vous ne ſauriés imaginer avec quelle avidité j'écoutai : le plaiſir que j'éprouvois en l'écou-

tant étoit bien différent de celui que j'avois eu à voir couler le ſang que je faiſois répandre. Cet enchantement alloit toujours en augmentant. Immobile, retenant mon haleine, je n'avois des yeux que pour le regarder, des oreilles que pour l'entendre. Tout ce qu'il diſoit, me cauſoit un frémiſſement ſi doux.... Enfin c'étoit la premiere fois que j'eus du plaiſir à repoſer ma main ſur mon cœur.

Je ſuis Prince, me diſoit-il; le Ciel m'avoit fait un préſent plus précieux que le trône; il m'avoit donné des vertus. Cependant, le nombre de mes crimes égale celui de mes jours. Il eſt un âge..... ô Dieu! que ne l'avés-vous retranché cet âge impétueux du cercle de nos années! Que l'aiguillon de nos

premieres passions est piquant ! dominés, entraînés par un ascendant irrésistible, savons-nous jamais nous arrêter au bord du précipice ! Malheureux ! ce n'est qu'au bruit de notre chûte que la raison s'éveille. Réveil tardif ! âge terrible, où la nature aveuglée donne tant de force au prestige qui naît des impressions que nous recevons de la beauté ! La beauté ! le crime ! ces deux images devroient-elles être si près l'une de l'autre ! Je croyois que la beauté ne faisoit que des heureux ; je vis le crime éclore dans son sein, & je ne pus me défendre d'en être l'instrument. J'aimai une étrangère ; son nom est Théoride ; elle vivoit dans la Capitale du Royaume de mon pere : je l'aimois avec idolâtrie, mais j'ai-

mois ſeul. M'auroit-elle commandé un crime, ſi elle m'eût aimé! Lui aurois-je obéi, ſi, en ne m'aimant point, elle ne m'avoit trompé par une de ces fauſſetés trop communes aux femmes. Elle feignit de ſentir ce qu'elle ne ſentoit point. Dupe de ſon artifice, j'attribuois à la pudeur ces réſiſtances qu'elle ménageoit avec tant d'art. Avec quelle adreſſe elle mettoit un prix juſqu'au plus léger coup-d'œil! que ſes yeux étoient beaux quand elle vouloit! qu'elle étoit touchante dans ſa feinte triſteſſe! Théoride ſincere & ſenſible n'eût pas été plus aimable. J'étois ſi peu maître de moi que, malgré la diſproportion de mon état au ſien, je lui propoſai de l'épouſer. — Vous n'êtes pas Roi, me dit-elle; il faut porter

une couronne pour prétendre à ma main : mon origine eſt aſſés illuſtre pour juſtifier mon orgueil ; vous n'êtes que le premier ſujet de Félimar votre pere. — La couronne, lui dis-je, dont vous êtes ſi ambitieuſe, m'appartiendra bientôt : qui pourroit me la diſputer ? Je ſuis Roi par les droits du ſang & par la loi ; que mon pere meure, & je regne. — Il faut que votre pere meure, dit-elle, pour regner ; vous n'êtes rien pendant qu'il vit. Tant qu'il vivra..... — Je compris qu'elle ſouhaitoit que ma main.... L'idée d'un parricide.... Mon ſang bouillonna dans mes veines, & ſembloit me crier : Gelanor, Gelanor, c'eſt ton pere !... Vous voyés que j'étois innocent encore. Ce même jour, je rencontrai Félimar.

Attendri à ſa vue, je le ſerre contre mon ſein, & je baigne ſon viſage de mes larmes. Je lui dis en ſanglottant : ô, mon pere, vivés ; vivés, mon pere. Ce vieillard répondoit à mes careſſes par des careſſes, à mes pleurs par des pleurs. — Jour heureux, diſoit-il ; ô ! mon fils, que tes careſſes me ſont cheres ! — J'évitai Théoride ; je craignois que les venins dont ſon cœur étoit empoiſonné ne paſſaſſent juſqu'à moi.

Pendant que je dévorois, en ſecret, la douleur mortelle dont j'étois accablé, on vit arriver un étranger nommé Phalerus : il avoit reçu du Ciel tous les dons extérieurs qui ſéduiſent. Le peuple l'écoutoit, & étoit entraîné. Il ſe vantoit d'être favoriſé du don de

prophétie, & ſe paroit adroitement des apparences d'une piété profonde. Mon pere y fut trompé. Je ne fus pas moins crédule. Il obtint du Roi la permiſſion d'enſeigner ſa doctrine dans le temple de Jupiter Dyoniſien. J'avois une ſi haute opinion de l'impoſteur, que me perſuadant qu'il auroit le pouvoir de guérir mes plaies ſecrettes, j'allai lui en demander le remede. Il ſe mit en prieres, & feignit d'attendre long-tems que le Ciel lui inſpirât la réponſe. Enfin, paroiſſant revenir d'une extâſe prophétique, & compoſant ſes geſtes & ſon viſage, il me dit en hériſſant ſes cheveux :

Gelanor ne ſera jamais heureux ; il attirera ſur lui & ſur tout le

Royaume une longue ſuite de diſ-graces, s'il n'arrache la vie à ſon pere. Felimar eſt coupable de plu-ſieurs crimes cachés aux yeux des hommes, mais clairement connus des immortels : c'eſt la main qui lui eſt la plus chere, c'eſt Ge-lanor que les Dieux ont choiſi pour le punir. Redoute, fils trop timide, la foudre prête à venger les Dieux de ta fauſſe piété, ſi tu refuſes d'obéir à leurs ordres ſu-prêmes.

Dans mon aveuglement religieux, je crus avoir entendu les Dieux. Inſenſé ! Les Dieux veulent-ils le crime ? Ne devois-je pas reconnoître l'impoſture de l'oracle, au ſa-crifice qu'on exigeoit de moi ? Les Dieux qui ne ſont que les peres

immortels de tout ce qui respire, ordonneroient-ils qu'un fils immolât celui qui, sur la terre, représente l'image de leur bonté? Mais que ne peut point, sur une ame pieuse & crédule, un Pontife qui effraye l'imagination? Que vous dirai-je? Je promis d'être parricide pour n'être point sacrilege. Je me fis un devoir sacré d'un crime abominable. Phalerus, pour me persuader que l'intérêt du Ciel le faisoit seul parler, & pour me subjuguer entierement par un appareil imposant dont il sentoit qu'il avoit besoin, pour étouffer les murmures secrets de la nature, me dit qu'il falloit que je l'immolasse au pied des Autels; que la sainteté du lieu rendroit le sacrifice plus agréable à la divinité, & que j'obtiendrois

une vie heureuſe & un regne paiſible. Il nomma Théoride; il me la peignit accourant au-devant de mes pas, eſſuyant mes mains enſanglantées, & ſerrant, dans ſa main innocente, ma main ſaintement parricide. Dieux qui m'entendés, pourquoi ne m'avés-vous point donné des forces ſurnaturelles, pour réſiſter à une ſéduction ſi extraordinaire, ou bien, que n'avés vous tonné avant le crime? Vous fûtes les complices d'un homme qui déſhonoroit vos Autels. Je ne conſidérai point que ce parricide m'attireroit la haîne des ſujets, & qu'un chemin ſi affreux, loin de me conduire au trône, devoit m'en éloigner à jamais.

Le jour fatal arriva : je me rendis au temple avec des complices

qui devoient repouſſer les Gardes de mon pere. Ce Prince infortuné offroit alors un pompeux ſacrifice. Dès qu'il m'apperçut, il me tendit la main. Approchés, mon cher fils, me dit-il, je remerciois les Dieux qui m'ont donné en vous un ſucceſſeur que j'aime. — Cette voix ſi touchante n'arriva point juſqu'à mon cœur; une fauſſe pitié l'avoit fermé. Je détournai les yeux, & je lui plongeai, pour toute réponſe, un poignard dans le ſein. — Mon fils, s'écria-t-il, mon cher fils, que faites-vous? Ne connoiſſés-vous plus votre pere? — La douleur l'empêcha d'en dire davantage. Je le vis tomber à mes pieds: c'eſt alors que mon cœur s'ouvrit. Je le regarde, & mes larmes, en tombant, baignoient ſa tête vénérable.

Phalérus, feignant d'être saisi d'horreur, avoit quitté l'Autel, en déchirant sa robe & en commandant au peuple, au nom des Dieux, de venger la mort du Roi & l'honneur du temple profané. Il menaça de la colere céleste quiconque m'épargneroit. Il lança en même-tems contre moi, une grande javeline, qu'il avoit arrachée des mains d'un des Gardes de mon pere. Comme le bandeau fut cruellement déchiré ! Malheureuse victime de la perfidie la plus noire, je voulois décéler le monstre. Méritois-je qu'on m'écoutât ! Quand on m'auroit entendu, auroit-on ajouté foi aux discours d'un parricide? Le temple devint le champ d'une cruelle bataille. La vie m'étoit trop odieuse, je ne combattois point pour la défendre.

Tuer Phalérus & mourir, c'étoit mon unique envie; je n'eus ni le bonheur de pouvoir le joindre, ni l'avantage de pouvoir ſignaler mon repentir par un trépas glorieux. Je fus bleſſé & entraîné, malgré moi, hors du combat. Je n'entendis que des cris tumultueux, qui célébroient la piété de Phalérus. Vive, diſoit la populace, vive Phalérus, meure le parricide Gelanor. Je frémiſſois de rage, en voyant le triomphe d'un homme ſi noir: tout lui obéiſſoit, tandis que les ſujets dont j'avois été ſi tendrement chéri, me refuſoient un aſyle. Mes complices me porterent dans un vaiſſeau, qui s'éloigna auſſi-tôt du port. Nous évitions la fureur des hommes; la juſtice divine nous pourſuivoit. Une tempête horrible ſub-

mergea le vaiſſeau. Le trépas ne pouvoit plus m'effrayer ; c'étoit le terme de mes remords. Tandis qu'on ſe jetoit dans les ondes, pour ſe ſauver à la nage, je demeurai dans le vaiſſeau avec un vieillard vertueux, nommé Timagene. Il n'avoit point été mon complice, & s'étoit joint à moi, ſeulement pour me défendre des fureurs de Phalérus, & pour montrer au peuple que rien ne dégage les ſujets de l'obéiſſance qu'ils doivent à leur Prince légitime.

Ceux qui eſpéroient ſe ſauver à la nage, trouverent la mort qu'ils fuyoient, & moi qui cherchois la mort, je ne la trouvai point. Une galere nous reçut ſur ſon bord ; j'abordai en Sicile, pour ſolliciter des ſecours contre l'uſurpateur de mon trône : je n'obtins rien. Une

ſeule nouvelle pouvoit mettre le comble à ma miſére; je ne tardai point à l'apprendre. Théoride avoit épouſé Phalérus: ils s'aimoient, & leur tendreſſe avoit pris naiſſance avant qu'elle eût abordé dans mes États. Croiriés-vous que la jalouſie réveilla dans mon cœur un funeſte amour que je croyois éteint? Ma Maitreſſe dans les bras d'un rival! Croirés-vous qu'oubliant mes crimes, je ne me ſouvins plus que de Théoride. Le déſir de punir le monſtre qui m'avoit pouſſé à me couvrir du ſang de mon pere, ne m'irrita pas tant contre lui, que le déſir de lui ravir ma Maitreſſe. Ce que n'avoient point imaginé mes remords, la jalouſie l'exécuta. Je partis traveſti; j'arrivai dans ma Capitale; j'entrai dans le Palais de

l'uſurpateur. Perſonne ne me reconnut. Je ne trouvai point dans les appartemens ce que je cherchois. je deſcendis dans les jardins. —Non, il n'eſt point de couleurs qui puiſſent peindre ce que je ſouffrois, en revoyant des lieux où j'avois goûté, auprès de mon pere, ces plaiſirs purs & tranquilles d'une ame innocente. Je ne vous peindrai point mon déſeſpoir. Je courois comme un furieux dans ces vaſtes jardins en prononçant les noms de Théoride & de Phalérus. Perſonne ne m'entendit: enfin, je trouvai Théoride endormie dans un cabinet de verdure. Ses ſuivantes s'étoient écartées. Quel moment! Je venois pour l'aſſaſſiner, & je la conſidérois avec plaiſir. Je ne ſais ſi ma fureur combattue par

la préſence de tant d'appas, n'auroit pas cédé... Mais tous ces charmes étoient au pouvoir de Phalérus. C'étoit ſon bien, il n'avoit plus rien à deſirer. Plus rien à deſirer! Cette penſée me rendit toute ma rage. Je levai le poignard: au lieu de la faire paſſer du ſommeil au trépas, ma barbarie ingénieuſe redoubla ma cruauté. Je l'éveillai: jugés de ſon effroi! Malheureuſe, lui dis-je, après l'avoir bien éveillée, ſouviens-toi de tes crimes. Reconnois Gelanor, regarde, & ſaches que tu meurs de ſa main. Je lui donnai deux coups de poignard. Hélas! que je ſentis vivement ces coups! Je me retirois de ce funeſte lieu; je rencontrai Phalérus qui ſe promenoit avec trois Grands de ſa Cour: j'étois ſi troublé que je criai du

du plus loin que je l'apperçus : traître, tu ne saurois m'échapper ; Théoride t'attend aux enfers ; va subir avec elle les supplices qui te sont réservés. Phalérus reconnut ma voix, fit approcher ses Gardes, je fus traîné en prison, après avoir été désarmé.

Phalérus, qui se jouoit sans cesse des ames crédules, fit assembler, sur le champ, tout le peuple autour du Palais ; ensuite, étant monté sur un endroit élevé, d'où il pouvoit être entendu, il prononça un discours artificieux : le cruel, disoit-il en finissant, vient de massacrer l'aimable Théoride : son bras accoutumé au crime, vous prive d'une Reine qui vous chérissoit, & m'ôte une épouse adorée. Il montra au peuple le corps de Théoride.

Ces reſtes ſanglans de la plus belle perſonne du monde exciterent la pitié dans tous les cœurs. Tout le peuple cria que je méritois la mort. Les uns dreſſerent un échaffaud dans la place publique, les autres vinrent me tirer de ma priſon. — Je ne crains point le trépas, diſois-je à ces furieux; depuis long-tems je le deſire, mais je ne puis aſſés me plaindre de ce qu'un hypocrite ſe joue impunément de votre crédulité. Il profita d'un moment d'erreur, pour armer mes mains contre un pere que j'aimois. Apprenés que ſes crimes l'ont fait chaſſer de ſa patrie. Vous allés punir en moi un parricide, puniſſés en lui celui qui conſeilla ce crime affreux.—

Je finiſſois à peine de parler:

j'apperçus Timagene qui venoit à mon ſecours avec une troupe de gens qu'il avoit perſuadés de la trahiſon de Phalérus. Je vis d'un autre côté ; ô ciel ! quel fut mon étonnement ! je vis mon pere accompagné d'une multitude d'étrangers. Je me défiois de mes yeux. Le peuple couroit en foule auprès de mon pere. Je l'entendois, qui crioit qu'on me reſpectât comme ſon fils. On me mit en liberté. Mon premier mouvement me porta aux pieds du Roi. Je ne m'exprimai que par des ſanglots : la honte, la douleur, le repentir, me privoient de l'uſage de la parole.

Phalérus, qui pleuroit dans ſon Palais ſa chere Théoride, ſuſpendit le cours de ſa douleur, ordonna à ſes gardes de fondre ſur nous, & de

lui apporter nos têtes. Ses gardes mirent bas les armes devant leur Roi. Le Roi prouva à tout le peuple que la défenſe de Phalérus étoit un crime envers lui, & qu'il n'étoit qu'un uſurpateur. Je courus au Palais: Phalérus avoit pris la fuite & s'étoit embarqué.

Il vous tarde, peut-être, d'apprendre comment Félimar fut rendu à la vie, Un Seigneur nommé Cyranophile, qui s'étoit trouvé au temple, avoit embraſſé le corps ſanglant du Roi. Le Roi n'étoit que bleſſé, il avoit repris connoiſſance, & lui avoit demandé ce que j'étois devenu. Mon pere apprit que Phalérus m'avoit ſéduit, qu'il n'agiſſoit que par ambition, & lui perſuada qu'il couroit riſque de perdre la vie & le trône, ſi Pha-

lérus apprenoit qu'il vivoit encore. Cyranophile avoit été quinze ans Grand-Prêtre de Jupiter; il connoiſſoit tous les ſouterreins du temple; il y fit deſcendre mon pere qui, pendant qu'on le croyoit mort, s'y rétabliſſoit de ſes bleſſures. Phalérus inquiet, comme il devoit l'être, ſur un trône uſurpé, ſe plaignoit publiquement de ce qu'on lui avoit dérobé la conſolation de montrer, en rendant les honneurs funebres à Félimar, combien il le regrettoit. Il envoya des gens armés pour viſiter les maiſons: il n'avoit point d'autre deſſein que de s'aſſurer de la mort du Roi. Pendant que le Roi étoit à l'abri de tous les traits, Cyranophile raſſembloit les ſujets qui étoient reſtés fideles, & ils jurerent tous de

rétablir Félimar ſur le trône. La conſpiration fut conduite avec tant de ſecret, qu'elle eut un entier ſuccès.

Les cicatrices que ma main cruelle avoit faites à mon pere, n'avoient pas pénétré juſqu'à ſon cœur; il avoit tout oublié: il m'embraſſoit avec autant de tendreſſe que ſi je n'euſſe point mérité ſa haine. Je n'oſois attacher mes yeux ſur les ſiens: plus il m'aſſuroit qu'il oublioit ma faute, plus mes cruels remords m'en retraçoient l'horrible ſouvenir. La nuit du même jour, j'écrivis une lettre à mon pere, dans laquelle je l'avertiſſois que j'allois chercher Phalérus, pour laver mon crime dans ſon ſang odieux. Je me dérobai du Palais; je m'embarquai ſur un vaiſ-

ſeau léger; Timagéne, les fils de Cyranophile voulurent bien s'aſſocier à mon ſort. Nous dirigeâmes notre courſe vers la Grece, où nous croyions que Phalérus s'étoit retiré.

Nous l'avons rencontré ce matin; il a voulu éviter le combat, mais les Dieux qui ſe laſſent enfin de tolérer les crimes, l'ont livré entre mes mains. Il ſeroit inutile de vous faire un long récit de notre combat. Vous avés apperçu, ſans doute, l'incendie qui conſumoit nos vaiſſeaux: c'étoit notre ouvrage. Tous mes amis, tous ceux qui avoient ſuivi Phalérus, ont reçu, ſur ce rivage, une mort cruelle. Nous ſommes reſtés ſeuls, Phalérus & moi. J'avois déjà reçu la bleſſure que vous me voyés;

cependant je l'ai vaincu. Il ne vit plus, ce monſtre, que pourſuivoit ma vengeance; il ne vit plus. J'étois altéré de ſon ſang, & graces au ciel, ma fureur eſt ſatisfaite. Vous allés frémir lorſque je vous dirai quels en ont été les terribles effets. J'ai arraché le cœur de Phalérus, ma bouche enſanglantée vous montre aiſément ce que j'en ai fait. Il eſt tems que j'acheve ce récit affreux. Si les prieres d'un Prince infortuné ont quelque puiſſance ſur votre ame, je vous conjure de faire ſavoir à Félimar de quelle façon je l'ai vengé de Phalérus & de moi-même. ——

A ces mots, Gelanor ſe donna un coup de poignard avec tant de promptitude & de force que je ne pus retenir ſa main. Prince infor-

tuné, m'écriai-je, que faites-vous? Vos malheurs ne ſont pas irréparables. La terre & les cieux m'obéiſſent : les ondes ſe ſoulevent & ſe calment au gré de mes deſirs : les enfers tremblent aux ſeuls accens de ma voix. Je pris quelques herbes ſalutaires que je portois ſur moi, & je les préparai pour les appliquer ſur les bleſſures de Gelanor. Pendant que je m'occupois de ce travail, il attachoit ſes regards mourans ſur le corps de Phalérus : ſes yeux prêts à ſe couvrir des ombres éternelles, trouvoient de la douceur à ſe repaître de ce funeſte ſpectacle. O mon pere, diſoit-il d'une voix foible, vous avés eu trop d'indulgence pour mon crime; vous apprendrés bientôt que je ne me ſuis point pardonné. Vous,

fideles amis, que l'injuſtice du ſort enveloppe dans mon malheur, je cours vous rejoindre ; & toi monſtre que je déteſte encore, le trépas que tu viens de recevoir, n'eſt qu'un foible eſſai des maux que je me hâte de te ſuſciter, en deſcendant ſur les rives infernales. Je vais auſſi t'y chercher, cruelle Théoride, & ma préſence augmentera tes tortures.

Il proféra encore quelques paroles mal articulées, & s'indignant de ce que la mort paroiſſoit tardive à remplir ſes ſouhaits, il me montroit la place de ſon cœur pour le frapper. Le tems preſſoit, il touchoit à ſa derniere heure. J'arrêtai ſon ſang, je fermai ſes bleſſures, & la force de mes enchantemens lui rendit la vie qu'il alloit perdre.

Auſſi-tôt, je le tranſportai dans cette ſolitude, où s'élevoit alors un ſuperbe Palais qui renfermoit, dans ſon enceinte magique, les charmes capables de ſatisfaire les cœurs les plus avides de plaiſir.

C'eſt-là que ceſſant d'avoir recours aux enchantemens, je dépoſai ma bagnette. Là, tendre & ingénieuſe amante, j'étois occupée à prévenir les deſirs de Gelanor. On dit que les femmes reçoivent l'encens & les vœux des hommes : Gélanor recevoit, au contraire, mes hommages journaliers. Oubliant les prérogatives de mon ſexe, trop ſenſible, trop épriſe pour avoir de l'orgueil, c'eſt moi qui tombois à ſes pieds, c'eſt moi qui le cherchois : il n'eût tenu qu'à lui d'être le plus heureux des mortels,

& de me rendre la plus heureuſe des femmes. Je ne lui demandois pas de répondre avec excès à mon exceſſive tendreſſe ; qu'il eût ſeulement voulu aimer, j'aurois été ſatisfaite. La reconnoiſſance qu'il me devoit, étoit devenue, en ma faveur, un titre bien ſacré. Il fut reconnoiſſant ; il n'étoit pas ſenſible, il ne pouvoit m'aimer. L'ingrat brûloit encore, en ſecret, pour la criminelle Théoride. Je crois cependant que ce ſouvenir cruel étoit une furie qui le tourmentoit. Je crois qu'il ſe rapprochoit de moi, plutôt pour ſe diſtraire que par pitié ; peut-être auſſi craignoit-il ma colere. Je le trouvois inquiet, agité, preſque toujours ſolitaire. Quand je lui demandois ce qui faiſoit l'objet de ſes penſées, c'eſt

vous, me disoit-il d'un air embarrassé. Heureuse, mille fois heureuse, si j'avois pu me livrer aux charmes de cette agréable illusion ! Mais, hélas ! j'étois jalouse. Je ne pus être long-tems la dupe d'un mensonge. Mes regards perçans ne découvroient, dans Gélanor, qu'affectation & que contrainte. Ses discours étudiés me paroissoient autant d'injures qu'il faisoit à ma gloire, & d'hommages qu'il rendoit aux charmes de ma rivale. Une noire mélancolie s'empara de moi : rien n'adoucissoit mes sombres inquiétudes : mes yeux se refusoient aux paisibles douceurs du sommeil : esclave infortunée d'un fatal amour, victime d'une furieuse jalousie, je gémissois sous le joug des plus violentes passions qui puissent agiter le

cœur humain. Laſſe des maux que j'endurois, j'eus recours à un ſtratagême imprudent. Funeſte curioſité ! Quelle fatale opiniâtreté nous pouſſe toujours à vouloir déchirer les voiles bienfaiſans qui nous dérobent des vérités cruelles ? Avois-je beſoin d'une épreuve nouvelle, pour être ſûre que Gelanor ne m'aimoit point ; & puiſque je l'aimois, devois je deſirer de le trouver plus coupable qu'il ne paroiſſoit l'être ? J'uſai de perfidie moi-même ; je redoublai mes careſſes ; je le cherchois avec plus d'empreſſement ; en un mot, je l'embraſſois pour mieux l'étouffer.

Je repris ma baguette : j'employai les enchantemens. Un jour qu'il étoit à la chaſſe, je pris la forme de Théoride, & j'allai me placer

dans l'épaiſſeur d'un bois par où je prévoyois qu'il paſſeroit. Dès que je l'entendis, je proférai ces paroles d'une voix triſte & gémiſſante : *ſous quel aſtre es-tu née, malheureuſe Théoride ! Meurs enfin, meurs, & termine, par un courageux trépas, les maux dont t'accablent les rigueurs du deſtin. Échappée à la ſéduction de Phalérus, à l'emportement de Gélanor & à la vengeance de Félimar, attendrai-je, dans ce climat ſauvage, que les bêtes féroces purgent la terre d'un monſtre tel que moi ? Eh ! ne vaut-il pas mieux offrir mon ſang, en ſacrifice, aux Dieux irrités qui le demandent ?*

A peine ma voix eut-elle frappé l'oreille de Gélanor, que je le vis ſe troubler, s'arrêter, me conſidé-

rer, & éprouver, en me considérant, des émotions pénibles, plutôt par l'excès d'une joie inattendue, que par un excès de haine; immobile, mais l'œil toujours attaché sur moi, faisant des efforts pour parler; Dieux! que je souffris de tourmens, en m'appercevant que l'amour l'emportoit sur tout autre sentiment contraire. Enfin, il parla. — Est-ce bien vous, Théoride? Les Dieux qui semblent vous rendre à ma tendresse veulent-ils ajouter à mes tortures des supplices nouveaux, ou veulent-ils finir tous mes tourmens; parlés. — En prononçant ces mots qui me perçoient le cœur, il pleuroit, il baisoit ma main.

O toi, qui liras cette funeste Histoire, juge quels furent les mouvemens de fureur qui s'élevè-

rent dans mon ame, lorſque je vis l'ingrat que j'aimois, proſterné aux pieds du fantôme de ma rivale, & lorſque j'entendis tout ce qu'il diſoit. Je me fis violence. — Barbare, lui dis-je, ta main criminelle vient-elle rouvrir les bleſſures qu'elle m'a faites ? Acheve ton ouvrage ; la mort n'a rien qui m'épouvante, dans l'état où mes malheurs m'ont réduite. — Hélas ! répondit Gélanor, chere Théoride, n'accablés point un Prince infortuné qui vous adore. J'atteſte les Dieux ennemis du parjure, que ni vos trahiſons, ni votre trépas que je croyois certain, ni l'abſence rigoureuſe qui nous a ſéparés, n'ont pu vous bannir de mon cœur. —

— C'en eſt aſſés, m'écriai-je, en reprenant ma premiere forme, c'en

eſt aſſés, ingrat, reçois le prix que je réſervois à ta diſſimulation. — A l'inſtant, j'enfonçai vingt poignards dans le ſein de Gélanor. Il tomba ſans vie. Il n'étoit plus : mon amour ſubſiſtoit encore. Gélanor tué par mes mains, n'étoit plus coupable. Je me reprochois ſon trépas. Bientôt ma douleur ne connut plus de bornes. Une lionne en fureur, qui court les forêts, redemandant ſes lionceaux, eſt moins furieuſe que je ne l'étois. Les airs étoient fatigués de mes cris déchirans; j'accuſai la nature entiere, je ſacrifiai, à ma douleur, une multitude innombrable d'innocens. La Colchide en vit ruiſſeler le ſang dans ſes ſillons. Je changeai mon Palais en une grotte triſte & affreuſe : enfin, dévorée d'ennuis & ſuc-

combant ſous l'excès de ma furie, *je pris* en horreur la lumiere du jour : Gélanor ne la partageoit plus avec moi ; je lui élevai un tombeau dans cette grotte, où je deſcendis vivante, réſolue d'attendre la mort à côté de lui.

O toi, qui liras cette fin tragique, arrête-toi, pleure ou frémis, & n'aime jamais. — Le Juge termina de la ſorte cette lecture déchirante. Gradafilée baignée de larmes répéta : *pleure & n'aime jamais.* Une triſte mélancolie s'empara de tous ſes ſens, & elle paſſa le reſte de la ſoirée dans un ſilence profond.

Le lendemain fut égayé par d'autres tableaux d'une teinte moins lugubre. La premiere qui ſe préſenta à Gradafilée, étoit la Dame

la plus capricieuſe qu'on eût jamais vue. Ses plaintes avoient le même ton de légereté. Les Juges ne l'accueilloient pas mieux que n'avoit fait ſon Chevalier : eh ! quel Sire, lui diſoit-on, auroit pu tenir contre la tyrannie de vos vouloirs ? Douce égalité ne ſe rencontroit deux journées de ſuite. Le bonheur fuyoit ſur les aîles de vos caprices, & quand vous le rappelliés, il ne vouloit revenir à votre voix. Rien ne ſert autant à déchirer le bandeau d'amour, que les efforts aſſidus qu'il faut mettre en uſage pour réſiſter aux caprices & aux fantaiſies. Si un courſier, à force d'être fatigué par les étreintes d'un mors mal gouverné, finit par n'avoir ni allure ni ſenſibilité, il en eſt ainſi d'un Chevalier que les bruſ-

ques révolutions dégoûtent. Gentilleſſe ne ſuffit. Si vous ne joignés à traits délicats, à mines touchantes, bon eſprit, bon cœur, réſerve dans vos vouloirs, & conſtance ſans jalouſie, vous n'avés atteint qu'à moitié de votre tâche; amour, en un mot, ſourit au caprice, joue & s'égaye avec lui, mais rarement il tient pied avec lui. Son bruit & ſes brillantes manieres l'effrayent enfin après l'avoir étourdi. Je ne ſuis point ſurpris que les capricieuſes ſoient foiblement aimées, & ſoient vîte abandonnées. Un caprice les donne, un caprice les enleve; un caprice à ſon tour les met à l'abandon. — Le Juge finit par conſeiller à la Dame capricieuſe de renoncer à ſa plainte, & de ſortir de l'île.

Parut enſuite une de ces beautés

indolentes, qui peuvent être comparées à une pendule, dont le cercle eſt décrit par un balancier qui va & s'arrête au gré de la main qui remonte ou laiſſe filer la chaîne. Ne rien ſentir de ſoi-même, recevoir toutes les impreſſions, ne ſavoir ſi l'on aime, avoir de courts plaiſirs & jamais de vifs deſirs, telle beauté qu'on ait reçue du Ciel, ce n'eſt point aſſés pour être aimée, & pour inſpirer une conſtance à toute épreuve. Qui n'a ni vice ni vertu, ni force d'accorder & de refuſer, n'eſt point digne d'être aimée. Douce & chaude activité d'amour, eſt le vrai principe de vie; l'indolence nous réduit à cette végétation de ſimple nature, qui n'eſt ni aſſés piquante ni aſſés vive, pour nous arrêter long-tems.

On voyoit une de ces femmes qui, dans leurs attachemens, ne penſent qu'à elles, & qui ne multiplient les liens que pour multiplier les inſtrumens de leur bonheur. Toujours préoccupées de leurs plaiſirs, de leurs charmes, de leurs parures, & calculant ſans ceſſe les bénéfices des liaiſons qu'elles ſont ſur le point de contracter, on n'eſt jamais aimé, ou on ne l'eſt d'elles qu'autant que l'engagement leur eſt plus profitable que pénible. Tant que le bandeau eſt ſur nos yeux, le charme ſe prolonge; mais enfin vient un moment où la lumiere perce à travers ce bandeau, alors, on rougit d'avoir été abuſé, on s'éloigne ſans regret, & même ſans conſerver le moindre ſouvenir.

Une Dame jolie & douée de

toutes les graces séduisantes, se plaignoit d'être abandonnée. Elle avoit tort. Ce n'est pas tout de séduire par un aimable extérieur, & de posséder esprit, maintien, gentillesse, doux & beau langage ; il faut que cette décoration repose sur un fond qui, à son tour, lui donne tout son prix ; il faut un édifice convenable à tant d'ornemens ; cet édifice est un bon cœur, une ame sensible & belle, sans lesquels tous les avantages extérieurs sont bientôt dédaignés. Un cœur froid, une ame méchante ou inquiéte, gâtent la beauté, & réduisent celle qui les recele au supplice renaissant de Tantale ; car elle lit dans tous les yeux le desir de l'aimer, & la crainte qui défend d'approcher. Investir dans de noirs filets son amant, le

mener avec des lisieres embarrassées, le fatiguer par des actions & par des discours ; vomir sans cesse, comme un serpent irrité, un affreux venin sur les femmes dont on craint la rivalité, tenir registre de toutes les méchantes chroniques, compter tous les faux-pas, publier toutes les foiblesses, les transformer en vices, & accuser, dans des tête-à-têtes qui devroient appartenir à l'amour, & les Dames & les Chevaliers ; tenir en suspens les réputations & ses propres plaisirs, voilà le portrait d'une femme méchante ; & comment peut-on prétendre à être aimée quand on porte un caractere méchant ! Ah ! croyés qu'on n'est sensible qu'autant qu'on est bon ; le véritable amour s'alimente par la bonté ; il se soutient

par elle, il attire par elle ; quel attrait puiſſant ne donne-t-elle point à la beauté ! Eſt-il un éloge qui ſoit au-deſſus de cette antique expreſſion : *belle & bonne*. Nos anciens Chevaliers ne ſavoient louer que de cette maniere leur douce amie : *belle & bonne*, diſoit tout. Gradaſilée ſoupira à cette expreſſion, & ſe reconnut toute entiere. Elle étoit en effet *belle & bonne*. Je ne puis trop conſeiller aux Dames de mériter cette louange. Elles ont tout à y gagner ; & dans l'abandon, où l'ingratitude peut quelquefois les réduire, elles conſervent ce reſpect ſi rare à retenir, & cette eſtime qui, au lieu de diminuer par l'éloignement, s'enrichit & s'augmente ſans ceſſe.

Ce n'eſt point un tort irrépara-

ble de n'avoir reçu du Ciel ni graces ni beauté : c'eſt un malheur. C'en eſt un affreux & incomparable, quand on cache une vive ſenſibilité ſous une écorce de laideur. Que de talens il faut poſſéder, pour effacer ou adoucir tant de difformité ! De quelle magie il faut s'entourer continuellement, pour faire diſparoître la laideur, & pour faire ſentir que, ſous l'écorce, un amant tendre pourroit encore rencontrer le cœur de la ſenſible Daphné ! C'eſt alors que l'eſprit, les arts, le chant, la muſique, les inſtrumens, doivent concourir à créer un enchantement perpétuel ; c'eſt alors que la bonté devient une vertu de néceſſité ; c'eſt alors que l'amour-propre doit être la derniere des paſſions, & que le genre de défenſe

convenable aux Dames doit être changé. Réſiſter, eſt pour la beauté un moyen puiſſant, un art d'enchaîner ſon ami; ce moyen réuſſiroit mal à la laideur: céder avec adreſſe, c'eſt toute la reſſource qui lui reſte, ménager les inſtans, & dans une tendre facilité, ſavoir conſerver toute la décence d'un ſemblant d'orgueil & d'un apparent refus, c'eſt le ſecret des Dames laides qui ont de l'eſprit; mais quand l'adreſſe & l'eſprit manquent à la laideur, l'amour eſt pour elle un jeu de haſard, où elle peut être ruinée ſans reſſource, & où la partie n'eſt jamais égale.

Il eſt cruel de vieillir, & de conſerver un jeune cœur. C'eſt offrir, au milieu des débris d'un bâtiment, un donjon encore ſur pied, mais

qui n'étant plus aſſorti, eſt iſolé parmi des décombres. Si on n'a point vieilli auprès de ſon ami, ſi l'hiſtoire des deux amans n'eſt pas exactement celle de Philémon & Beaucis, ſi on ne compte point une ſuite d'années & une ſomme immenſe de ſouvenirs, il eſt inutile de ſe plaindre d'un abandon qu'on devoit prévoir. Une fleur qui s'eſt fanée, tel éclat qu'elle ait encore pu conſerver, eſt abandonnée pour la fleur du jour. Je ſais que rien n'eſt plus complaiſant qu'une vieille Dame amoureuſe, rien n'eſt plus attentif à tirer parti des circonſtances & des momens. Si l'amour étoit une maladie, certes il faudroit confier ſa convaleſcence à de ſemblables mains. L'oreiller ne ſeroit jamais aſſés doux, le cor-

dial ne ſeroit jamais aſſés ſucculent. Si la reconnoiſſance & les ſoins fixoient l'Amour, on le fixeroit par cet empreſſement & par ces prévenances. Mais les liens qui le rappellent ou l'arrêtent ſont trop nombreux. La reconnoiſſance n'eſt pas le lien unique, ni le plus fort. Gradafilée pleura à cette réflexion; quoiqu'elle fût jeune & belle, elle étoit un exemple du peu de bien que la reconnoiſſance procure; il faut le concours de toutes les puiſſances pour retenir l'Amour, & ſouvent, on n'a beſoin de rien; il vient de lui-même, il ſollicite, il importune, on le repouſſe, il revient, il prie, il pleure, ſe déſeſpére, réſiſte à l'ingratitude, aux noirceurs, au tems, à la mort même, oui à la mort: combien de fois ne l'a-t-on

pas vu s'asseoir sur le marbre solitaire, auprès des cyprès, arroser de ses larmes un monument froid & silencieux ! Ah ! qu'est-ce donc que l'Amour !

Une Dame se plaignoit, à son tour, d'avoir été délaissée, & ses plaintes étoient injustes. Avoir aimé un Chevalier pour son renom, n'avoir desiré que belle renommée, rare & brillante célébrité, ouvrir son cœur & sa porte à tous les vaillans & fameux Sires ou Chevaliers, ce n'est être doué d'un parfait amour; c'est encore n'aimer que soi, & avoir encore plus d'orgueil qu'on n'a d'amour. Il est, sans doute, très glorieux de se dire, & de pouvoir dire, je suis la *Dame de Phocion*. Mais quand cet aveu ne part point du cœur, quand la

tendreſſe ne l'a point prononcé, & que l'orgueil ſeul a inſpiré ce ſentiment ou cette réponſe, on ſe trompe ſoi-même, en croyant qu'on aime ; c'eſt la gloire qu'on recherche, & non le plaiſir de l'amour, non ces jouiſſances diſcrettes de deux ames bien unies, à qui le reſte du monde eſt étranger, & qui ſe croient ſeuls ſur la terre, dans un lieu enchanté. On n'a point de véritable attachement pour celui qu'on n'eſtime que foiblement, & qui n'a point aſſés de grandes qualités, pour pouvoir être comparé à beaucoup d'autres, avec une ſorte d'avantage. On ne cherche point un modele ni un Héros, mais une amante délicate eſt humiliée de rencontrer un homme trop médiocre; il faut qu'on le trouve,

ſinon à la premiere ni à la ſeconde place, du moins toujours bien à celle qu'il occupe, & que, s'il n'eſt point aſſés remarquable, il ne ſoit ni effacé, ni annullé par l'éclat de ſes voiſins. Malheur à celle qui n'aime que la célébrité dans ſes amorces comme dans ſes actions. Cette célébrité ne s'acquiert que par le bruit, & le bruit fut-il jamais produit ſans mouvement & ſans un déplacement ſoutenu? Qui donne cet éclat? Les ſacrifices & les aventures. Celui qui devint célébre, ne l'a été qu'à ce prix; à coup sûr, l'homme du jour n'eſt pas l'homme ſenſible & fidele; il lui en coûte peu de trahir ſes promeſſes & d'être parjure. Les Juges ſe mirent à rire, en écoutant les plaintes de la célebre abandonnée:

chacun lui répondit, vous deviés vous y attendre.

Une aimable coquette s'avançoit : un dépit l'avoit jettée dans l'île, on remarquoit déjà que l'air du pays ne lui convenoit point. On peut se plaire dans sa douleur, & blanchir comme un narcisse sur la même place où le sort nous a mis, quand on est fidelle ; mais une coquette hait l'uniformité des scènes, & la douleur, est pour elle, une scene d'un ton un peu moins gai que le plaisir ; tant que ce ton lui paroît nouveau, elle prolonge la durée de cette scene : aussi-tôt qu'elle dégénéreroit en caractere, elle passe & vole à un autre objet. Il faut un cœur mélancolique & fixe, pour être susceptible d'éprouver des chagrins & l'ennui. Une

coquette eſt trop mobile; & comme elle ne ſait point avoir un vif & conſtant attachement, elle ne peut ſupporter une vive & conſtante douleur. Paſſé le premier moment, elle ne penſe à rien qu'autant qu'elle éprouve une agréable ſenſation en penſant à la même choſe. — Qui vous a amenée ici, lui dit un des Juges? — Je n'en ſais rien: je me ſuis fâchée, j'ai pleuré ſans ſavoir pourquoi; j'ai crié à l'infidele, on a dit que j'étois abandonnée, je l'ai répété, on a cru que j'aimois ſincerement; j'ai dit que j'étois inconſolable, & pour le prouver, je ſuis venue faire quelques tours de promenade dans cette île, dont le ſéjour m'ennuie déjà. On n'y chante, on n'y danſe, on n'y rit point. Des viſages allongés,

des perſonnages monotones, pas le moindre bruit, & pas un Chevalier, hormis des Juges très-graves ; qu'on ne peut, ſuivant la regle, ni ſéduire, ni corrompre. Bon ſoir, & paix. — Elle fit ſa révérence, & s'éloigna ſans plus tarder. Vous verrés, dit un des Juges à Gradaſilée, en parcourant le rivage, une foule de voyageuſes, voguer vers notre île, mettre pied à terre & ſe rembarquer auſſi-tôt ; vous en verrés accourir, & rappeller, comme des folles, le navire qui s'éloignoit ; vous en verrés arriver le ſoir, & s'impatienter de reſter toute la nuit. Sait-on ce qu'on veut ? pourquoi on s'eſt dépité ? d'où naiſſent les querelles ? De la contradiction la plus légere. C'eſt une corde de violon qui ſe caſſe pendant qu'on y ſonge ſe

moins, & il eſt ſi aiſé de reprendre les deux bouts, ſans troubler l'harmonie de l'inſtrument enchanteur. Souvent, on oublie de les reprendre à l'inſtant même, & telles ſont les cauſes de tant de ruptures ſubites, qui ne tiennent plus un moment après, & qu'on eſt fâché de s'être permiſes. Vous verrés auſſi des Chevaliers accourir, & redemander leurs Dames. Ce ſpectacle vous amuſera, car ſouvent, il ſe mêle beaucoup d'enfantillage dans les querelles & dans les raccommodemens.

Dans le lointain, ſe promenoit une Dame couverte d'un voile qui, du ſommet de ſa tête, deſcendoit ſur toute la longueur de ſa taille: ſa tête paroiſſoit baiſſée, & elle n'accuſoit perſonne. Son maintien

ne lui rendra ni la renommée, ni le repos. Elle avoit des vertus, elle rempliſſoit tous ſes devoirs; elle avoit, ſinon de l'attachement, du moins de l'eſtime pour ſon mari. Malheureuſe d'avoir quelque beauté, & de fixer un Chevalier déloyal, elle a tout oublié, tout perdu pour lui. Son mari n'a point voulu la livrer au fer des loix, car heureuſement pour elle, telle vengeance eſt honteuſe; on fait une victime en ſe dévouant ſoi-même au ridicule. Il a gardé le ſilence, mais il n'a plus accueilli, ſous le même toît, une femme qu'il ne pouvoit plus nommer *ſa moitié*, depuis qu'elle avoit conſenti à un nouveau partage. Il l'a abandonnée; elle s'eſt jettée dans les bras de ſon ami qui l'a repouſſée, dans la crainte d'en-

courir le blâme de l'avoir tirée des liens d'un époux, & d'être exposé à des combats que l'honneur & la Chevalerie commandent. Au tourment d'être délaissée, l'infortunée a joint le supplice de mépriser son ingrat Chevalier. Sa requête présente des griefs terribles, où on voit que la séduction la plus obstinée a été mise en usage pour la tromper. O vous qui aurés quelquefois à prononcer sur de pareilles causes, Juges interprêtes de nos loix, ne prenés point votre opinion dans le délit! Cherchés les causes, saisissés les nuances & distingués le crime de la foiblesse, donnés aux circonstances tout le poids qu'elles doivent avoir. Telle femme adultere n'est coupable qu'à demi, & mérite encore des égards & de l'in-

dulgence. Durant les beaux ſiecles de la Chevalerie, ce crime n'étoit pas inconnu : il étoit même plus commun qu'on ne penſe ; à ce titre, il doit être regardé comme une de ces maladies contre leſquelles on emploie l'art du Médecin, plutôt que la puiſſance de la loi. Gradaſilée étoit trop indulgente pour ne pas la plaindre.

Deux Dames ſe tenant par les mains cheminoient en ſe racontant leurs aventures. La confiance eſt rare entr'elles ; le ſecret que les Dames ſavent garder eſt celui de leurs amours ; c'eſt celui ſur lequel elles n'aiment point ſe répandre en diſcours ſinceres ; mais quand l'abandon a été porté juſques à cet excès où la diſſimulation deviendroit ſuperflue, quand elles croient

avoir rencontré une infortunée plus à plaindre qu'elles, alors elles ſe livrent au beſoin que les malheureux éprouvent toujours d'exhaler leurs plaintes. — Amitié, s'écria Gradafilée, n'eſt connue que dans l'infortune ! Bonne amitié, vrai beſoin des ames ſenſibles & malheureuſes, que deviendrions-nous dans nos peines, ſi vous nous délaiſſiés auſſi cruellement que l'amour !

Il étoit tems que ces entretiens finiſſent. Gradafilée ſe retira, & paſſa une nuit auſſi ſombre que les nuits précédentes. Les jours qui ſuivoient devenoient encore plus triſtes ; elle n'avoit ni eſpoir, ni conſolations, ni ami : rien ne rempliſſoit le vuide qui s'ouvroit devant elle, ſans jamais ſe fermer. Elle ſoupiroit, & répétoit à voix baſſe :

ROMANCE.

Las ! la nuit revient encore,
Et vainement le jour fuit ;
Car le retour de l'aurore
Vient rappeler mon ennui.
Le tems qui raccourcit l'heure,
Dont les heureux ont beſoin,
Sur moi s'arrête & demeure,
Jour d'ennui ne finit point.

—

En vain de couleurs nouvelles,
Du ciel s'enrichit l'azur,
En vain les fleurs les plus belles
Exhalent un parfum pur,
En vain les ſaiſons fidelles
Parent la terre avec ſoin,
Dans mes tortures cruelles,
Jour d'ennui ne finit point.

—

Quand finiront mes ſupplices !
Eh ! quel jour Biſvart paira
Ma tendreſſe & mes ſervices,
Et ce cœur qui tant pleura,

Ce cœur dont l'amour extrême
L'aima de près & de loin ?
Mais en vain je pleure & j'aime,
Jour d'ennui ne finit point.

—

J'ignore encor ſi tes larmes
Ont coulé ſur mon départ,
Ton cœur en proie aux allarmes,
Eſt-il en paix nulle part ?
Pleures-tu mes deſtinées ?
A ton tour ſeul dans un coin,
Dis-tu, durant tes journées,
Jour d'ennui ne finit point ?

—

Hélas ! tu ne peux m'entendre,
Ma voix gliſſe & meurt ſur l'eau ;
L'abſence me fait deſcendre
Vivante dans un tombeau !
Amans, d'une longue abſence
Préſervés-vous avec ſoin,
On gémit dans le ſilence,
Jour d'ennui ne finit point.

C'eſt ainſi que Gradafilée paſſoit

ſes journées. Les nuits n'étoient pas plus heureuſes. Un an, répétoit-elle, un an ſuffit pour finir mes miſeres, dans un an ma cendre ſera froide; enſuite elle ſe rappeloit ces dernieres paroles qu'elle avoit prononcées à Liſvart : Vous oblige de venir dans ſix mois demander de mes nouvelles —. Les ſix mois alloient bientôt expirer; elle n'attendoit Liſvart ni plus tôt, ni plus tard; mais elle l'attendoit. A meſure que le terme s'approchoit, elle étoit plus aſſidue à ſe promener vers le rivage, & à jeter les yeux ſur les poteaux où les Chevaliers venoient écrire leurs noms, pour annoncer à leurs Dames leur préſence & le retour de leur tendreſſe. Chaque jour lui offroit un nouveau nom, chaque ſoir elle voyoit un

eſquif ramener une Damoiſelle joyeuſe de quitter l'île abandonnée; mais le nom de Liſvart n'étoit point encore parmi ces noms. Quand elle étoit fatiguée d'avoir égaré ſes yeux ſur les eaux, ſans avoir vu celui qui devoit arriver, elle pleuroit, & répétoit en revenant à pas lents :

Quand finiront mes ſupplices!
Eh! quel jour Liſvart paira
Ma tendreſſe & mes ſervices,
Et ce cœur qui tant pleura,
Ce cœur dont l'amour extrême,
L'aima de près & de loin?
Mais en vain je pleure & j'aime,
Jour d'ennui ne finit point.

La blanche colombe qui portoit dans ſon bec, la bague myſtérieuſe de Gradafilée, vint voler autour d'elle, & ſe repoſer ſur une branche

voisine. A cette vue Gradasilée fut émue, & balancée entre la joie & la crainte; elle n'osoit approcher. Enfin enhardie, elle s'avança, présenta sa main; la blanche colombe s'éleva dans les airs, & dirigea son vol vers le Nord. Un billet tomba au pied de l'arbre où elle s'étoit reposée. *Cesse de pleurer, tendre Princesse, mais ne te livre trop à l'espoir. Lisvart que tu attends est perdu pour Onolorie, & n'est non plus retrouvé pour toi. Cherche, si tu l'aimes, nouveaux dangers, nouvelle gloire; tendre Gradasilée, malheureux Lisvart, dolente Onolorie, espérés.*

Gradasilée ne balança point. Des dangers menaçoient Lisvart; elle ne vit plus que lui. L'envie de la servir lui rendit son courage, & en effet,

effet, cette penſée lui fit goûter des momens de bonheur dont elle ſe croyoit entierement privée. Dans ce même inſtant, elle vit la Couronne de Miraminie, ce beau prix de fidélité, de valeur & de patience, reluire & jetter un éclat brillant : elle la ſouleva & la plaça ſur ſa tête, où la Couronne parut ſe fermer & s'aſſurer par l'effet d'un enchantement nouveau. —Je n'avois point de plaintes à former, dit-elle aux Juges, je n'avois que ma douleur qui pût me retenir ici. D'autres circonſtances m'obligent de partir ; recevés mes adieux. Demain au lever du jour, je ſerai loin de ce rivage. — Les Juges applaudirent à ſa réſerve, à ſa diſcrétion & à ſon maintien, & la propoſerent, pour modele, à toutes les femmes abandonnées.

Mais elle n'avoit pas tout perdu. Urgiel ou le Chevalier au Beau-Fleuron & le Sire Angriote, étoient arrivés : l'un & l'autre avoient écrit leurs noms sur les poteaux, & avoient demandé qu'on en informât, sans délai, la Princesse Gradafilée. Leur nom fit verser des larmes de joie à la Princesse. On sent deux fois le prix de l'amitié, quand on est malheureux par l'amour. O amitié ! les infortunés t'accueillent comme jadis on invoquoit les divinités bienfaisantes dans les revers. Gradafilée leur annonça qu'elle se rendroit sur le rivage au point du jour, & qu'ils eussent à se tenir prêts pour le moment du départ; elle regretta que l'usage établi dans l'île abandonnée, ne lui permît point de les recevoir, de les interroger,

de les entendre. Leur arrivée inattendue, cachoit quelques motifs, qu'elle étoit impatiente de connoître. Elle trembla pour Lisvart, & si le billet magique que la blanche colombe avoit laissé tomber à ses pieds, ne l'eût prévenue, & en même-tems rassurée, elle se seroit abandonnée à la plus vive douleur. Que le jour fut lent à paroître! Quelle nuit!

Le Sire Angriote & le Chevalier au Beau-Fleuron passerent cette nuit sur le rivage, sous une tente qu'on leur avoit dressée, & qui servoit à tous les Chevaliers qui abordoient dans l'île, avec le dessein de redemander leurs Dames: ceux qui n'avoient point cette intention n'étoient point accueillis, & étoient obligés de retourner sur leurs pas.

Ces deux Chevaliers furent étonnés de la forme de l'île, & de tous les récits qu'on leur fit. Ils savoient déjà qu'un tribunal redoutable y exerçoit, contre les Chevaliers déloyaux, une justice sévere, & ne condamnerent point cette sévérité. Comme ils étoient sans reproches, ils marchoient sans crainte, & demanderent hautement la liste des Chevaliers réprouvés. Après l'avoir lue, ils jurerent de les tenir pour ennemis, & de courir sus, en toutes les occasions qui se présenteroient.

A peine le jour parut-il, qu'ils sortirent de leur tente, couverts de leurs armures, & qu'ils se promenerent, en attendant Gradasilée, qui ne tarda point de paroître. Ils s'avancerent avec empressement,

mirent le genou en terre & lui baiſerent la main ; enſuite, ils lui annoncerent qu'ils lui ſerviroient de fideles Écuyers, durant la quête qu'elle alloit faire une ſeconde fois de Liſvart.

Revenons à Trébiſonde. Le départ de Gradafilée avoit attriſté Liſvart, & le ſerment qu'il avoit fait, rendoit ſon état inſupportable auprès d'Onolorie. Eſt-il une ſituation plus pénible que celle d'un amant brûlé d'amour & conſumé de deſirs, qui trouve toutes les occaſions de bonheur & de voluptés, & qui ſe livre ſans relâche des combats, qui entend la voix careſſante de ſa Damoiſelle, & ne peut y répondre, qui eſt attendu, & ne peut arriver ; à qui mille tréſors ſont découverts ſans qu'il puiſſe y tou-

cher, dont l'œil, le cœur, les mains, ſont condamnés à des ſéductions journalieres, ſans pouvoir être jamais ſéduit.

Cette réſerve inouie arrachoit des larmes à la Princeſſe Onolorie, dans le moment où ſes entrailles lui annonçoient qu'un lien indiſſoluble l'attachoit, pour jamais, à Liſvart. C'eſt alors qu'il ſembloit avoir changé de ſentiment & de caractere : lorſqu'elle avoit beſoin de careſſes & de conſolation, il la laiſſoit à ſa douleur, à la merci de ſes remords ; car ſa ſituation n'étoit pas une de celles que les Damoiſelles bien nées ayent jamais oſé avouer. Tous les jours étoient terribles ; ils marquoient leur trace, & bientôt les regards des courtiſans & des Dames alloient être frappés

d'une métamorphoſe que l'amour opéroit en elle. Les Ambaſſadeurs qu'on attendoit avec impatience, pour faire publiquement la demande de la main des Princeſſes, n'arrivoient point.

Liſvart, témoin des appréhenſions de ſa Dame, condamné par ſon ſerment à une nullité abſolue, durant une année, gémiſſoit de ne pouvoir offrir ſa main à Onolorie, & d'être dans la cruelle néceſſité de refuſer celle de la Princeſſe, ſi elle le preſſoit de la lui donner; il redoutoit la préſence des Ambaſſadeurs, dont le retour ne pouvoit être long-tems différé. Cependant il voyoit l'embarras d'Onolorie s'accroître, augmenter, & ne permettre plus ni l'eſpoir de le dérober aux yeux de la Cour, ni

celui de le finir. Pere, amant, délicat, ſenſible, quelles criſes affreuſes ! quelle biſarrerie dans ſes deſtinées ! comme ſes journées s'écouloient chargées de craintes, de malheurs & d'ennuis ! Nul plaiſir ne le rappeloit auprès de ſa Dame. Un ſentiment de peine le ſuivoit près d'elle, & loin d'elle ; il voyoit des larmes couler, ſans pouvoir les tarir : il les recevoit ſur ſon ſein ; ſans pouvoir proférer une ſeule parole qui les auroit ſuſpendues. La triſteſſe altéroit la fraîcheur de ſes traits : il ne vivoit plus ; il ſouffroit, & quelquefois il étoit tenté d'accuſer de cruauté la tendre & malheureuſe Gradaſilée, elle qui n'avoit point ſoupçonné la ſituation d'Onolorie, elle qui, en demandant une année, n'avoit cru céder qu'à un

preſſentiment de mort qui l'avoit ſaiſie, & entrevoir le terme de ſes ſouffrances ; elle qui lui avoit découvert ſes intentions ſecretes, en lui diſant : « — N'aurai pouvoir ſur » vous après un an ; ce ſeroit double » injure ſi, pendant que je ſerai » en proie à vives douleurs, vous, » Liſvart, alliés contracter engage- » mens éternels, & ſi, dans le mo- » ment où je ſuccomberai de triſteſſe, » dans ce moment étiés enivré de » joie. Un an ſuffit pour finir mes » miſeres ; dans un an ma cendre ſera » froide, alors vous pourrés m'ou- » blier, vous pourrés vivre, & ne m'in- » ſulterés par votre allégreſſe — ». Comment auroit-il pu accuſer cette Princeſſe fidelle qui ne demandoit qu'à mourir, ſans avoir vu briller pour une autre ce flambeau d'hymen

qu'elle étoit ſi digne d'allumer ! Liſvart gémiſſoit & ſe taiſoit.

Périon brûloit d'impatience, & deſiroit le retour des Ambaſſadeurs qui alloient combler ſon eſpérance. Il employoit bien mieux les momens qui lui reſtoient ; ſa gaieté & celle de la Princeſſe Gricilerie, donnoit à leurs journées un coloris brillant & ſoutenu. Tout s'embelliſſoit pour eux ; ils chantoient, ou bien ils s'abandonnoient à des projets galans qui devoient prolonger le charme durant un long avenir. L'avenir leur ſembloit ſi beau ! tant de plaiſirs devoient couronner l'hymen ! Plus de craintes, plus de troubles, point de honte. Devenir Reine, épouſe, heureuſe, c'étoit devenir deux fois Souveraine, & goûter des douceurs qui n'accom-

pagnent pas toujours une Reine jeune & aimable. On voyoit Périon & Gricilerie, & on croyoit au bonheur. On voyoit Onolorie & Liſvart, & on ne croyoit plus à la félicité; car qui la méritoit mieux que lui ? qui fut, malgré ſa jalouſie, & ſa fierté & ſes exigeances, plus fidelle qu'Onolorie ? Si ſon amour n'étoit pas auſſi exceſſif que celui de Gradaſilée, il étoit auſſi puiſſant que ſes forces le lui permettoient. On peut aimer comme Périon, on peut aimer comme Liſvart, pourvu que l'amour ſoit de moitié, n'importe de quelle maniere on eſt aimé, & de quelle maniere on aime. Celle de Périon paroîtra plus aimable, & celle de Gradaſilée remportera toujours ſur celle d'Onolorie; mais qu'a-t-on à reprocher à Liſvart ?

Il n'a qu'un tort, celui de ne point être épris de Gradafilée, qui l'eût rendu complettement heureux.

Enfin les Ambaſſadeurs étoient arrivés, & avoient demandé ſans délai une audience qui n'avoit été renvoyée qu'au lendemain. Cette nouvelle jeta Liſvart dans la plus grande conſternation; il n'étoit plus tems de ſe taire, il falloit révéler à Onolorie qu'il lui reſtoit encore ſix mois de captivité, & que juſques-là il ne pouvoit contracter aucun engagement; & comment lui apprendre une nouvelle auſſi affreuſe? Onolorie étoit-elle dans une ſituation où l'attente pût être propoſée? Des larmes tuent & deſſechent celui qui les répand, mais elles ne guériſſent point le mal qu'on a fait. Pleurer ſur la bleſſure qu'on a ou-

verte, ce n'eſt pas la fermer ; c'eſt l'entretenir toujours fraîche & toujours vive. Onolorie ne pleuroit plus ; les Ambaſſadeurs l'avoient raſſurée. Demain, ſe diſoit-elle, dans un jour rien ne manquera à ma joie, je ſerai Reine & épouſe —. Elle recherchoit Liſvart, à qui cependant ſa fierté l'empêchoit de tout dire ; car elle vouloit toujours le voir venir vers elle. Liſvart ne la fuyoit point ; mais il gémiſſoit, il vouloit & n'oſoit parler. — Vous ne me paroiſſés autant joyeux que vous le devriés de la préſence des Ambaſſadeurs ; ne pourriés-vous m'en défaire la cauſe, que je crains de deviner ? car ſi vous n'aviés plus pour moi ce beau ſentiment que vous m'avés tant & tant de fois témoigné, je ne voudrois, dût-il m'en coûter preſque la vie,

vous recevoir pour époux. Parlés, ne ceſſés plus long-tems un ſecret qui me fait injure, & que vous n'auriés dû contenir. J'aurois dû lire dans votre penſée, & vous me l'auriés permis ſi ne couviés projets contraires à mes intentions. — N'appréhendés rien de mon attachement; n'ai oncques trahi mes ſermens, & vous le ſavés, j'ai obéi en tout point à vos ſuprêmes volontés, à peine en ai-je oſé murmurer. Souveraine unique de toutes mes penſées, nulle Dame n'a exercé ſur ſon Chevalier un empire auſſi univerſel que celui que vous avés pris ſur moi; oncques nul Sire n'a autant aimé; adoncques ne m'accuſés ni ne me ſoupçonnés de déloyauté, ni d'indifférence; j'ai gardé un triſte ſecret, non par le deſſein de vous céler choſe aucune,

mais dans l'intention de reculer triſtes & pitoyables confidences. Pâtir ſeul, ce n'eſt pâtir qu'à moitié ; pourquoi aurai-je avancé votre triſteſſe ? en ai différé le moment, & vous devés m'en ſavoir gré. Je vous demande encore juſqu'à demain ; demain je vous apprendrai tout ; hélas ! que ne puis-je n'avoir rien de pareil à vous dire ! le ciel ſait que de la vie je n'ai conçu le projet de vous cauſer le moindre chagrin, ainſi n'ai toujours, & ſans trêve, deſiré que de vous porter joie, volupté & bonheur durable. Si je n'ai réuſſi, ce n'eſt que la faute de la cruelle néceſſité qui fait couler vos larmes & les miennes.

On va voir comment ſa confidence fut reculée malgré lui. L'Empereur, bon & généreux, inven-

toit des plaiſirs nouveaux pour retenir les Chevaliers. Celui de la chaſſe tenoit, après les tournois, la premiere place. Il mena donc Liſvart, Périon & ſes compagnons, attaquer un cerf. A meſure qu'ils chaſſoient, un ours traverſa la forêt; les Chevaliers le pourſuivirent. L'animal les mena ſur le rivage de la mer, auprès d'une Damoiſelle qui fondoit en larmes, & qui regrettoit un Chevalier mort à ſes pieds.

Périon, ému de pitié, deſcendit de ſon cheval pour conſoler cette Damoiſelle, qui déchiroit ſon viſage avec ſes ongles. — Laiſſés-moi en paix, dit-elle, ou me promettés un don, & je vous raconterai ce que vous deſirés ſi fort entendre. — Périon donna ſa pa-

role. — Armés-vous donc des armes de ce Chevalier mort, qui eſt mon pere, & ſuivés-moi à quatre milles d'ici, dans une île où s'eſt retiré le meurtrier, qui a juré de m'attendre ſi je veux lui mener un Chevalier pour le combattre.

L'Empereur voulut accompagner Périon. Ils entrerent tous les trois dans une petite barque : la Damoiſelle vogua ſi agilement, qu'en peu de tems ils eurent perdu la terre de vue. La nuit étant ſurvenue, ſans que Périon & l'Empereur euſſent été rencontrés, l'Impératrice & les Princeſſes furent dans des inquiétudes affreuſes. Liſvart, ſuivi d'Olarius & de ſes compagnons, battoit la forêt & couroit les champs pour les trouver. Du haut d'un tertre élevé, ils apper-

çurent un eſquif, d'où ſortoient trois Damoiſelles. Ils accoururent vers le bord de la mer, & leur demanderent des nouvelles de l'Empereur & de Périon. — Si vous avés envie de les trouver, dirent-elles, entrés dans notre barque, & nous vous conduirons à eux, pourvu que vous nous octroyiés un don. — Liſvart promit tout ce qu'elles demanderent. Il ne lui fut permis d'emmener avec lui qu'Olarius. Les autres Chevaliers retournerent à Trébiſonde.

L'Empereur & Périon, après avoir navigé juſqu'au ſoleil couchant, abordèrent dans une petite île où étoient deux grandes tentes dreſſées : à l'entrée de l'une étoit une Dame, accompagnée d'un Chevalier armé de toutes pieces, que

la Damoiſelle montra à Périon. — Voilà, dit-elle, celui que vous devez combattre, & qui, par trahiſon, a tué mon pere. — Périon mit auſſi-tôt l'épée à la main, & courut ſur le Chevalier : mais comme il ſe préparoit à parer le coup que le Chevalier lui portoit, ſon écu fut fendu en deux, & ſon épée vola en trois pieces. Périon connoiſſant le danger qu'il couroit, s'élança contre le Chevalier, le ſaiſit ſi rudement, qu'il l'eût renverſé. Six géans ſortirent au même inſtant de la tente, deux deſquels ſe jetterent ſur l'Empereur ; les quatre autres ſaiſirent Périon par derriere. L'un & l'autre fut enchaîné. La Dame dit alors : méchant Empereur, puiſque vous êtes en ma puiſſance, je vous ferai

déſormais ſervir d'exemple à ceux qui ſe mêlent de nuire aux amis d'Armato, & vengerai ſur eux & ſur vous, ſa mort, & celle des Rois ſes alliés, dont votre parti eſt cauſe.

Liſvart & Olarius arriverent le même ſoir dans l'île où étoient déjà dévenus Périon & l'Empereur. Une des ſix Damoiſelles qui les conduiſoit, les invita à ſe repoſer ſous un pavillon. Un moment après, elle dit à Liſvart s'il n'étoit point diſpoſé à lui accorder le don qu'il lui avoit promis. Sur la réponſe de Liſvart, elle lui dit : ſuivés-moi ſeul. Ils s'éloignerent du pavillon. Repoſés-vous auprès de moi, dit-elle ; ſur l'herbe verte. Il s'aſſit ſans crainte & ſans défiance. La Damoiſelle ſe jetta ſur lui par der-

rière, le renverſa, tira ſon épée & prit la fuite, en s'écriant : ſecourés-moi Chevaliers ; au ſecours.

Liſvart courut après elle, & fut arrêté par ſept Chevaliers, qui l'emmenerent au même lieu où Périon & l'Empereur étoient enchaînés. Olarius ayant entendu les cris de la Damoiſelle, étoit accouru juſques dans la tente de la Dame, & avoit vu ſes compagnons chargés de chaînes. Il combattit tous ceux qui ſe préſenterent, & les renverſa ; mais le Chevalier de la Dame étant ſurvenu, il rompit ſon épée contre lui, & fut fait priſonnier. On les entraîna tous au bord de la mer ; là, ils furent mis ſéparément chacun dans un vaiſſeau différent, & ils voguerent ſans ſavoir où on les conduiſoit.

La douleur qu'avoit cauſée, &

Trébiſonde, l'abſence de l'Empereur & de Périon, fut augmentée par celle de Liſvart. Les Chevaliers de la Cour de l'Empereur, les compagnons de Périon & de Liſvart s'embarquerent pour les chercher, traverſerent la Grece, la Thrace, l'Allemagne, l'Italie, la Grande-Bretagne & la Gaule. Les Chevaliers de ces différentes contrées s'armerent & ſe mirent à la quête. Gandalin, en Ecuyer fidele, alloit demandant par-tout des ſecours, & animant tous les Chevaliers à la recherche de ſon maître. Mais il ne ſe défendoit, chemin faiſant, ni de cueillir fruits d'amour quand ils ſe préſentoient ſur ſon paſſage, ni de ſiffler & de chanter ſuivant ſa coutume.

Il ne faut point croire que ſes conquêtes fuſſent toujours faciles;

il ſollicitoit ſouvent, & ſouvent il retardoit la marche des Chevaliers, preſſés de retrouver Périon & Liſvart. Il les dédommageoit par ſa gaieté, & par la ſingularité de ſon caractere.

C'eſt dans leurs courſes que les Chevaliers aborderent en Hyrcanie le jour où les Hyrcaniens devoient célébrer la fête de la Beauté. Cette ſolemnité, plus commune qu'on ne croit, (car, quel eſt le jour où la beauté n'ait ſon culte & ſa fête)? arrêta les Chevaliers, qui voulurent en être témoins, & qui s'informerent des cérémonies. Huit jours avant qu'elle commençât, toutes celles qui prétendoient au triomphe venoient ſe préſenter devant des Juges nommés pour accorder les prix; elles ſe faiſoient

inſcrire ; la liſte étoit placée ſous le périſtile d'un temple, dans l'intérieur duquel étoient ſuſpendus leurs portraits. Les Hyrcaniens venoient ſe faire inſcrire à leur tour. Les Juges choiſiſſoient ceux qui étoient les mieux faits, & en fixoient le nombre. Ils nommoient chacun celle à qui ils donnoient la préférence, & cette préférence devoit être ſoutenue dans un combat. Celui qui avoit été aſſés heureux pour l'emporter ſur ſes rivaux d'armes, pouvoit choiſir parmi les beautés Hyrcaniennes, celle qu'il étoit deſireux d'avoir pour épouſe. La jeune Hyrcanienne étoit obligée de l'accepter. Il n'y avoit point de Loi écrite ; mais un long uſage avoit force de Loi ; & il étoit ſans exemple qu'une Hyrcanienne eût refuſé

refuſé pour époux le plus vaillant, le plus adroit, & le mieux fait des Hyrcaniens. Tant de qualités reſtent rarement ſans récompenſe, & à coup-ſûr on verroit des épouſes plus heureuſes, ſi, dans le choix des maris, les parens ne prononçoient que ſur d'auſſi belles qualités. Si l'Hyrcanien refuſoit d'en choiſir une pour épouſe, il étoit condamné à ſortir de la Capitale pendant un mois, & à renoncer aux douceurs du mariage. Il n'y avoit qu'un grand ſervice rendu à l'Etat, qui pût donner le droit d'enfreindre un uſage ſi antique & ſi reſpecté.

Les Hyrcanienes, à la beauté, devoient encore réunir tous les dons de plaire ; être belle, ce n'eſt qu'une ébauche de la véritable

beauté; être aimable, c'eſt plus encore que d'être belle. Elles prenoient place en rond ſur un tertre ſurmonté d'un dais de feuillages, dans lequel étoient entrelacés des rubans de diverſes couleurs, d'où pendoient des couronnes. Elles danſoient, chantoient & deviſoient chacune à ſon tour. Celles qui réuniſſoient autant d'agrémens que de beauté, avoient ſeules droit à la préférence, & pendant leur vie, jouiſſoient d'une conſidération particuliere : elles avoient ſur leurs maris une pleine puiſſance : elles pouvoient ſe plaindre & les répudier; mais il étoit rare qu'un mari ceſsât de reſpecter l'épouſe aimable & belle qu'il avoit choiſie. Peu s'étoient affranchis de ce double empire. On peut rompre les fers

d'une belle femme ; mais on n'a jamais assés de force pour oublier une femme aimable & belle.

De cette fête charmante naissoit une émulation estimable. Il n'y avoit point de pays où les femmes fussent autant dignes d'amour & de respect; mais elles se rendoient quelquefois victimes des moyens qu'elles employoient, pour atteindre à la plus grande perfection des formes extérieures. Le prix d'une riche taille faisoit perdre à l'embonpoint la plupart de ses avantages : au lieu d'admirer la blancheur des chairs, l'arrondissement des formes qui adoucissent les mouvemens, les Hyrcanienes se mettoient à la torture dans des corps de baleine serrés, qui les comprimoient, & préparoient une maigreur factice.

Les Hyrcaniens atteignoient au bonheur de plaire par d'autres voies. Ils s'adonnoient à tous les exercices qui développent les graces, la ſouplesſe, la vigueur; ils couroient ſur des chevaux nourris & élevés dans la Mauritanie, & preſque indomptés, ſans bride & ſans ſelle : quelquefois, aſſis ſur un ſeul genou, ils ſautoient avec une agilité incroyable, lançoient des fleches avec la plus grande juſteſſe, forçoient les daims à la courſe, & danſoient ſans ſe fatiguer, des journées entieres. Guerriers & braves, accoutumés, dans leurs foyers, à la lutte, à la joûte, à voir couler leur ſang dans leurs jeux, ils couroient hardiment aux combats. Le front le plus aguerri des phalanges ennemies ne pouvoit jamais ſoutenir

le premier choc ; ils n'avoient point contracté cette rudeſſe que donnent la guerre & les exercices du corps : le deſir de plaire les dominoit. Il falloit les voir au ſortir de la lice ; en eſſuyant la ſueur de leur front, ils cueilloient des fleurs, & s'empreſſoient de les offrir : ils chantoient & ſoupiroient ; leurs voix s'adouciſſoient : c'étoit Mars poli par l'Amour.

Avec quel concours ils ſe préparoient à cette fête ! Ils deſiroient tous être vainqueurs, & avoir la pomme à offrir à celle qu'ils aimoient. Les liſtes étoient déjà dreſſées ; déjà on voyoit, dans le temple, les portraits des Hyrcanienes qui venoient diſputer le prix.

Enfin, l'aube de ce beau jour

commença à poindre : toute la nuit s'étoit passée en magnifiques apprêts. Les jeunes beautés n'avoient point fermé l'œil : occupées du soin de leur parure, les unes s'épuisoient en recherches ingénieuses, les autres vouloient imaginer une élégante simplicité ; l'une ne croyoit être bien que sous de riches brocards, celle-ci sous la blanche mousseline ; celle-là se formoit une taille nouvelle, à l'aide des longs plis d'une draperie superbe, qui sembloit jetée comme l'écharpe de Vénus. Rien n'étoit plus ingénieux que la variété des coëffures & des couleurs.

On vit cet essaim de beautés s'avancer, à l'heure indiquée, vers l'étoile du bois où la fête se donnoit. Assises en rond sur le gazon, on eût

dit un parterre des plus belles fleurs. Les jeunes Hyrcaniens n'avoient pas mis moins d'apprêt dans leur parure. Ils étoient couverts de riches brodequins, de caſques ſurchargés de plumes de cygnes, de corſets de ſoie blancs ou cramoiſis qui ſerroient leur taille ; à leur cou étoit ſuſpendu le portrait de leur Dame ; mais ce qui les paroit encore mieux, c'étoit la beauté de leurs traits, un air martial, une contenance à la fois robuſte & moëlleuſe, une ſoupleſſe élégante dans tous les mouvemens, un œil plein de feu & un front qui ſembloit s'élever juſqu'aux cieux. C'eſt ainſi qu'ils entrerent dans le rond des Hyrcanienes, la lance en arrêt, au ſon des inſtrumens guerriers.

Trois fois, ils firent le tour de

ce cercle brillant. Le Prince d'Hyrcanie entra le premier dans la lice, & jeta ſon gant ſur un jeune Prince, qui étoit venu combattre pour ſa maitreſſe. L'un & l'autre placerent les portraits choiſis à l'extrémité du camp. On battit des mains; le ſignal fut donné; on commença. Les lances s'étant croiſées au ſixieme paſſer, les Princes mirent pied à terre. Un avantage égal ne leur permit pas d'eſpérer de pouvoir ſe vaincre mutuellement. La lutte qui ſuivit, fut plus favorable au premier. Le jeune Prince fut vaincu, ainſi que tous ceux qui ſe préſenterent. Le premier prix fut adjugé au Prince d'Hyrcanie.

Les Hyrcanienes déſeſpérerent d'obtenir le prix de la beauté, au-

trement que par leurs talens ; mais l'amour ne devoit point leur offrir cette pomme, qui faiſoit alors l'unique objet de leurs deſirs : déjà elles préludoient ſur la guitarre & ſur la harpe. Le Prince Élinie, qui s'étoit mis ſur les rangs, s'avança à ſon tour. On fit un grand ſilence ; à ſon cou étoit ſuſpendu un portrait, ſur lequel il avoit placé un voile. Il frappa ſur l'écu du Prince Hyrcanien, & témoigna qu'il combattoit pour l'honneur de la Princeſſe Clazimene, qui regnoit en Hyrcanie. Élinie, vainqueur dans tous les genres de combats, avoit fait abandonner la lice à tous ſes rivaux, & avoit fait placer, ſous le portrait de Clazimene, toutes les effigies des Dames des Chevaliers vaincus. Il fut proclamé le beau Pâris de

la fête, en recevant des mains de la Princeſſe la pomme d'or & une branche de laurier. — Il m'eſt doux, dit-elle, de couronner votre front de ce laurier, dont les feuilles ſont immortelles comme votre renommée, comme la tendreſſe, ajouta t-elle en baiſſant la voix, que je vous porte. — Il poſa un genou en terre, & baiſa la main de Clazimene. — Belle Princeſſe, ſi je ne conſultois que mon cœur, mon embarras ceſſeroit, & la pomme ſeroit à vos pieds. — Quelque glorieux que fût pour moi ce prix unique, vous pouvés l'accorder à un autre. — Je ſerai bien plus glorieux, ſi ce cœur, dont vous me parlés, daigne m'en dédommager; alors commenceroit ma fête. — Il ſalua enſuite des yeux & du geſte

toutes les belles Hyrcaniennes. Que n'ai-je maintenant des expreſſions neuves & douces, qui puiſſent bien peindre les beautés que je vais décrire. Ah ! dans de ſemblables occaſions, heureux Élinie, c'eſt trop peu d'une pomme à donner.

La blonde Zilia, née ſous le ciel brûlant des deux Eſpagnes, aux yeux bleus & grands, s'avança avec un air de volupté & d'abandon, qui répandoit inſenſiblement une douce ivreſſe dans l'ame de ceux qui la regardoient. Les gazes adroitement placées, ménageoient mille jours avantageux. Elle ſe promena devant Élinie, tantôt dans une attitude, tantôt dans une autre. Ses pas lents & gracieux ſembloient décrire, ſur le gazon, des loſanges ingénieuſes ; ſoutenue ſur

un ſeul pied, une fleur à la main, les treſſes de ſes cheveux tombantes, elle reſſembloit à Vénus, qui eſt prête à ſuivre Adonis dans le boſquet voiſin. Elle chanta; ſa voix rendoit, avec des inflexions enchantereſſes, les ſemi-tons gracieux du tendre roſſignol, O Élinie! quel aſſaut! La pomme parut s'échapper de ſa main.

Mais il jeta les yeux ſur Zenelide, & il retint la pomme. Zilia ſe retira le front rougiſſant d'une douce honte, ſans dépit, ſans croire que le prix ne lui étoit pas dû. Zenelide relevoit une peau fine & blanche par des yeux noirs & des ſourcils d'ébene, des foſſettes au menton, une taille fine, un pied petit & par mille graces d'enſemble, qui réſultoient de beaucoup

de vivacité. Zenelide avoit le premier coup-d'œil terraſſant. Toujours en mouvement, enjouée, elle entraînoit les cœurs & les yeux. Le lendemain lui étoit moins favorable ; elle étoit trop vive, pour inſpirer un ſentiment profond & tendre : Zenelide, en un mot, avoit toutes les graces d'une aimable coquetterie. Zilia laiſſoit des traces plus durables. Élinie ſourit, & garda la pomme. Zenelide s'éloigna, en raſant la terre d'un pas léger.

Parut enſuite la ſuperbe Euphroſine. Le feu de ſes diamans interceptoit celui de ſes yeux, & des beautés ſans nombre étoient offuſquées par des colliers d'émeraudes & de ſaphirs. Élinie, comme tous les hommes délicats & ſenſibles,

ne vouloit point voir ni juger la femme riche, mais la beauté. Une robe & des atours magnifiques ne valent pas une grace de plus. Élinie s'inclina avec reſpect, & ce mouvement le diſpenſa de s'expliquer.

Une Princeſſe que je nommerai Polinice, s'avança. Elinie ſentit à ſon approche, une fievre brûlante. Un aimant ſecret l'attiroit; il approcha deux pas. Deux fois la pomme tomba de ſes mains. Ses yeux, en la parcourant, s'arrêterent ſans relâche ſur de nouvelles beautés. — Vous l'emportés, s'écria-t-il, à mes yeux, ſur toutes les autres : à vous *la pomme*. La Princeſſe la reçut & ſe retira. C'eſt ainſi que finit la fête : mais Elinie avoit fait ſur le cœur de la Princeſſe Clazimene, une impreſſion plus durable

& plus tendre qu'il n'eût pu le penſer. Cette Princeſſe, oubliant la pudeur, ſi néceſſaire & ſi utile aux femmes, s'enferma dans l'appartement réſervé à Elinie. Ce Chevalier s'y rendit pour y trouver le repos ou plutôt pour s'endormir parmi les plus aimables rêves. Quelle fut ſa ſurpriſe, quand il ſe ſentit preſſer par deux mains tremblantes.... Il recule avec précipitation, s'élance hors du lit, reprend ſes habits, & à la faveur d'un flambeau, il reconnoît Clazimene. La Princeſſe confuſe & irritée, jette un cri, déchire le léger vêtement de nuit qui la couvre à moitié. On accourt; l'appartement d'Elinie eſt bientôt environné. Coriandre, frere de la Princeſſe, entre à la tête d'une troupe de gar-

des : on ſe ſaiſit des armes d'Elinie. Un Prêtre reçut la déclaration de Clazimene, qu'Elinie dément. — Je jure, dit-il, que je n'ai point attenté à l'honneur de la Princeſſe. Divinités terribles, vous Chevaliers vengeurs de toute déloyauté, puniſſés-moi, ſi j'ai commis le crime dont on m'accuſe. — Le Prêtre interdit, Clazimene déconcertée, n'oſerent point prononcer que le mariage étoit conclu. On ordonna les épreuves de part & d'autre. Celle d'Elinie étoit terrible & cruelle : il devoit être enfermé dans une priſon d'airain, & combattre contre un lion piqué, n'ayant pour toutes armes qu'un poignard. Il devoit ſortir du combat ſans bleſſures ſur le viſage, en ſigne de ſon innocence. Pendant cet affreux

combat, des ſoldats devoient frapper ſur l'airain pour dérober aux ſpectateurs les cris de la victime. L'épreuve de Clazimene, ſans être auſſi atroce, n'en étoit pas moins dangereuſe. Elle conſiſtoit à reſter pendant une heure dans un bain de Malvoiſie, & à en ſortir ſans ivreſſe. Elinie accepta l'épreuve.

Le lendemain, on conduiſit ce guerrier ſur la place où étoit la priſon d'airain; à côté étoit le bain préparé dans une *guérite* fermée. Un bûcher étoit dreſſé à l'extrémité de la place, pour brûler celui que les Dieux alloient juger le plus coupable. Elinie ſouffrit qu'on l'enfermât. Le lion qui déjà avoit été harcelé, commença à rugir, à battre ſes flancs avec ſa longue queue, & à hériſſer ſa criniere. Les ſoldats

frappoient à coups redoublés ſur l'airain. L'animal étourdi ſe mit en fureur, pouſſa des cris qui ne pouvoient être couverts par le retentiſſement de l'airain. Le peuple & les Chevaliers frémiſſoient du danger que couroit Elinie ; celui-ci, en attaquant le lion, ſautoit avec légereté, lui portoit des coups de poignards, dont pluſieurs gliſſoient ſur ſon poil hériſſé. Le lion, fatigué de tourner ſans ceſſe, aſſis ſur ſa croupe, préſentoit une gueule énorme & des griffes alongées. Déjà le ſang du Chevalier couloit ; mais attentif à préſerver ſon viſage des bleſſures, il s'étoit fait un bouclier de ſon bras gauche, & de la main droite il agitoit le poignard. Le lion, qui perdoit ſon ſang, s'élança furieux ſur lui ; il eut aſſés

l'adreſſe pour ſauter en arriere, & pour lui enfoncer de côté le fer dans la gorge. L'animal tomba. Elinie infatigable continua de le percer, & lui fit mille plaies en un moment. Le ſang ſortoit en abondance par un tuyau pratiqué ſur le plancher d'airain, & annonça aux Chevaliers que le lion ne vivoit plus. Les ſoldats ceſſerent de frapper; on entendit Elinie crier *victoire*: on ouvrit la porte, il en ſortit couvert du ſang du lion, & ſans avoir la moindre bleſſure au viſage.

Clazimene, à ſon tour, avoit ſoutenu l'épreuve du bain de Malvoiſie. Elinie la redemanda avec empreſſement, quelque grand qu'eût été le danger auquel elle l'avoit expoſé. La haine n'entroit point dans ſon cœur; eh! peut-on haïr

une Princeſſe jeune & belle ! Il ſuffit de la voir une ſeconde fois pour lui pardonner les torts qu'elle eut à la premiere vue ; d'ailleurs, ſa ſituation avoit été ſi embaraſſante ! Elinie ſeul avoit eu tort de faire du bruit, il ignoroit que toutes entrepriſes, ſoit pour ou contre les Dames, doivent s'exécuter ſans bruit & ſans colere. L'amour le veut ainſi, & la Chevalerie qui eſt un compoſé de courage, d'honneur & d'amour, le preſcrit d'une maniere certaine. Aimer & pardonner, telle eſt la loi des Chevaliers. Clazimene parut en préſence du peuple, qui la couvroit d'applaudiſſemens. Sa contenance impoſante ſembloit annoncer ſon innocence ; ſon trouble ſeul devant Elinie auroit conclu contr'elle, s'il ne s'étoit empreſſé

de la raſſurer. Une pluie abondante, qui éteignit le flambeau deſtiné à embrâſer le bûcher, prouva évidemment qu'on avoit mal entendu Elinie & Clazimene. — Mon trône, lui dit-elle, ne ſera rempli qu'à moitié pendant que je vivrai; votre place eſt marquée, vous ſerés le maître de venir la prendre —. Elinie ne répondit rien; mais les Chevaliers comprirent ce ſilence, & le lendemain on penſa qu'il avoit pris, pendant la nuit, une couronne plus douce encore, & bien plus flatteuſe que celle qui l'attendoit ſur un trône. Couronnes d'amour ſont inappréciables! heureux celui qui en poſſede une digne de toute ſon affection!

Tout étoit merveilleux dans ce coin du monde. Elinie & les Che-

valiers, en ſe remettant en quête de Liſvart & de Périon, ſe trouverent auprès d'une habitation dont la forme étoit ſinguliere. Ils s'arrêterent pour ſatisfaire leur curioſité. C'étoit la demeure d'un Chaldéen, éleve d'Hermès. Ce vieillard ſe promenoit alors devant ſon habitation, & vint leur offrir l'hoſpitalité, ſi ſacrée chez les Anciens, que tous les Chevaliers accepterent. — Je paſſe, leur dit le vieillard, mes jours dans cette vallée délicieuſe, dont mon œil a peine à meſurer l'étendue, & que vous voyés couverte de fruits & de fleurs. C'eſt ici une terre d'abondance & de paix. Je n'entends tous les jours que les chants des oiſeaux, des fleuriſtes, ou des moiſſonneurs. Moi ſeul je les interromps par le bruit de mes

marteaux. Tranquille & retiré ici, il falloit bien que je m'occupaſſe ; l'ennui eſt le poiſon de l'ame, un filtre qui deſſeche inſenſiblement nos reſſorts. J'ai choiſi le travail dont la fin m'étoit la plus agréable ; j'ai pénétré les ſecrets de la Nature, & je les devine ſur l'étamine des fleurs & ſur le duvet des plantes. De mille ſucs confondus & préparés, j'ai tiré d'heureux réſultats. Je n'ai point trouvé l'or, je ne l'ai point cherché ; mais je poſſede mille ſecrets ; l'art de rajeunir, de vieillir, de blanchir, de noircir les femmes, de les rendre aimables. Mes compoſitions ſont efficaces ; depuis quarante ans, je travaille à ces produits chimiques : j'ai rendu de nombreux ſervices aux grands & aux petits. Suivés-moi dans mon laboratoire.

Elinie & les Chevaliers y virent des bouteilles de toutes les grandeurs, remplies de liqueurs de différentes couleurs. Au bas de chaque bouteille, étoit une étiquette qui annonçoit la propriété de la liqueur, avec le nom de la perſonne à qui elle étoit deſtinée. Elinie fut étonné de lire tant de noms de femmes. — Eh ! quoi, s'écria-t-il, des femmes emploient des moyens ſurnaturels ! — J'en ai été long-tems ſurpris comme vous, reprit le vieillard ; je ne pourrois pas même vous indiquer des raiſons ſuffiſantes de cette recherche. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'il en eſt peu qui ne ſe ſervent de mes ſecrets. Elles varient dans leurs motifs, mais les effets ſont les mêmes. Plaire, éblouir, ſéduire, aveugler :

aveugler; voilà le plus ſouvent à quoi elles dirigent toutes leurs intentions. Combien de filtres ai je diſtribués, pour procurer la cécité des amans ! Je n'ai pas connu une femme qui ait voulu que ſon amant ouvrît les yeux ſur ſes défauts. Approchés. — Des poudres de toutes les couleurs rempliſſoient de larges tamis. — A quel uſage ſont-elles deſtinées, dit Elinie ? — Ce rouge eſt pour imiter, ſur une joue pâle & deſſéchée, l'incarnat de la roſe, imitation mal adroite, comme vous penſés bien. L'art n'atteindra jamais la Nature; mais, à quelques pas de diſtance, l'illuſion eſt aſſés forte, & c'eſt ce que demandent les femmes. Ce blanc ſert d'écorce à une peau hâlée ou noire. Ce bleu ſert à tracer les méandres preſque im-

perceptibles des vaiſſeaux, & ce noir, décrivant deux courbes foncées ſur deux ſourcils mal prononcés, produit un contraſte piquant avec le blanc, le bleu & le roſe. Vous êtes étonné; ce n'eſt encore là qu'une bien foible partie des atours des Dames. Je pourrois vous découvrir d'autres beſoins, d'autres ſecrets, mais l'on doit ménager ceux qu'on oblige.

Elinie lut avec un étonnement nouveau, le nom d'une Princeſſe recommandable par ſa réputation, & qui ſe nommoit Béatrice. Que vous demande-t-elle? — Des choſes qui m'affligent. Si vous la connoiſſés, vous ſavés déjà combien elle a de qualités aimables, & tout ce qu'elle a pour plaire. On la voit, on l'aime, elle ſéduit ſans avoir le

deſir des conquêtes. Elle a au contraire une extréme indifférence, mais rien ne l'annonce ſur ſes traits, ni dans ſes manieres. Si elle n'a point le langage de l'amour, elle a du moins celui de l'amitié, quoique ces deux ſentimens lui ſoient également étrangers. Ne croyés point cependant que ſon ame ſoit inſenſible; elle ſent, ſon cœur bat, & ſon inſtinct n'eſt jamais muet, quand il faut imaginer un moyen d'obliger ou de plaire. Quel dommage qu'elle repouſſe l'Amour! Jamais ce Dieu n'auroit puiſé, dans une ſource plus pure, cette aimable délicateſſe, cette galanterie fine, ces accens de l'ame, qui répondent à l'ame, & toutes ces inflexions que l'œil indique, reçoit & communique à l'œil qui l'interroge. —

Quel beſoin peut-elle donc avoir de vous? Ni ſenſibilité, ni envie de plaire. — J'ai d'abord raiſonné, comme vous; j'ai deviné enſuite que, quoiqu'indifférente aujourd'hui, il étoit poſſible qu'elle eût beſoin de moi pour ſe conſerver dans cet état, dont elle s'applaudit trop. — Elinie, promenant ſa vue d'un autre côté, lut ſur une bouteille; pour la Reine de,.... — Cette Reine a donc auſſi beſoin de vos ſecours? — Eh! croyés-vous que les Reines ſoient affranchies du deſir de plaire & du beſoin d'aimer! Cette Reine, trop âgée pour eſpérer beaucoup de ſes charmes, ne reſſemble point à Béatrice. L'une a recours à mes filtres, pour conſerver ſon indifférence; l'autre brûle, veut attiſer le feu qui la

dévore, & embrâſer l'ame froide qu'elle n'a pu pénétrer. Celle-ci eſt à plaindre; mais ſes motifs, du moins, ſont naturels: il faut aimer, c'eſt le vœu de la Nature. Le deſir d'aimer rend aimable; on ne l'eſt qu'à ce prix. Aimons, ah! peut-être n'avés-vous jamais connu ce ſentiment divin! On n'a qu'une ame, quand on n'aime point: on en a trois, & plus encore, quand on aime. Rien alors n'eſt muet pour nous. La Nature amoureuſe ſemble ſourire à nos amoureux regards, s'ouvrir, s'attendrir ſous nos pas, & ſe parer de fleurs renaiſſantes & toujours fraîches. Toujours un beau ſouvenir balance notre douce penſée, & la reporte vers un paſſé charmant, ou la fixe ſur un préſent enchanté. Je ne vous parle

point des ſonges de l'eſpérance, de ce doux eſpoir du lendemain qui crée nos plaiſirs. Béatrice ignore cette maniere. La Reine l'entrevoit, la deſire & n'y peut atteindre. Elle aime, ſe conſume & n'eſt point aimée. C'eſt un ſupplice affreux. Reine infortunée, elle paſſe ſes longues journées à former des projets de vengeance, à les détruire, à menacer & prier, à ſe ſouvenir & à oublier qu'elle eſt Reine. Fierté, raiſon, devoir, l'amour l'emporte. Les cieux, la terre, les enfers, elle implore toutes les Divinités; elle épuiſe tous les ſecrets du grand Hermès. Breuvages, philtres, pavots, eſſences, voilà les moyens qu'elle appelle à ſon ſecours: mais par un malheur inévitable, les femmes qui emploient

trop d'art n'inſpirent qu'un déſordre ſurnaturel, & c'eſt un éclair qui fuit & diſparoît auſſi-tôt. Elles ne goûtent que des demi-plaiſirs empoiſonnés par de continuels regrets. Ne vous ſervés jamais de ces préparations; l'amour eſt plus fort qu'elles, l'amour eſt indéfiniſſable, s'il n'eſt point arrêté au premier coup-d'œil, ceſſés d'eſpérer; il échappera à toutes les embûches. Gardés-vous de lui inſpirer de la pitié, il ſentira qu'il eſt votre maître, & vous vous en appercevrés avec douleur. Mais pourquoi, quand on aime, n'eſt-on pas toujours aimé? Je n'ai pu jamais me rendre raiſon de ces contrariétés. C'eſt le ſecret des Dieux; gardons-nous de les interroger. —

Les Chevaliers écouterent avec

attention le vieillard, qui les empêcha d'emporter avec eux des eſſences & des poudres. — La Nature & un inſtinct vigilant en apprend trop aux Dames : n'allés point leur donner des moyens de ſéduction, elles en ont aſſés reçu du ciel ; laiſſés leur cette belle ſimplicité, la premiere parure des graces. Qu'elles ne ceſſent jamais de reſſembler à la fleur, qui n'a beſoin que de quelques gouttes de roſée, pour ſe montrer plus fraîche & plus vermeille. Rejetés bien loin tous les moyens de l'art. — Ils remercièrent cet aimable vieillard & continuerent leur route.

Les Princeſſes Gricilerie & Onolorie étoient reſtées à Trébiſonde, en proie aux plus cuiſans chagrins. Liſvart & Périon n'étoient pas ſeu-

lement des amans, ils étoient époux: elles alloient bientôt mettre au monde les fruits d'une union ſecrette. La crainte d'être découvertes par l'Impératrice, les engagea à lui demander la permiſſion de ſe retirer dans le Monaſtere de Sainte-Sophie, que l'Impératrice leur accorda.

Elles choiſirent un corps-de-logis, ſéparé de l'Abbaye, où elles ſe laiſſerent approcher le moins qu'elles purent. Elles n'eurent pour confidentes que *Sirtenſe* & *Garinde*, filles de leurs nourrices. Les enfans à naître devoient être portés au port de Filine, qui étoit au voiſinage de l'Abbaye, où ils devoient être nourris par les parens de Garinde, comme ſi ces enfans leur appartenoient.

Onolorie mit la premiere un fils au monde. Sirtenſe l'enveloppa dans de riches langes, & Garinde le porta à Filine. La Princeſſe lui recommanda de le nommer au baptême, *Amadis* de Grece, en conſidération du Roi Amadis, ſon biſayeul, & de l'Empereur Eſplandian. Garinde prit l'enfant dans ſes bras, ſortit de l'Abbaye par une porte de derriere, marcha à travers le bois droit vers Filine ; mais l'enfant ſe trouva ſi foible, que Garinde, craignant qu'il ne mourût, s'arrêta auprès d'une fontaine, le démaillota pour le baptiſer. Comme elle achevoit la cérémonie du baptême, elle entendit le bruit que faiſoient une troupe de gens qui paroiſſoient venir à elle. Dans ſa frayeur, elle laiſſa ſur l'herbe

l'enfant ; & se cacha derriere les buissons.

C'étoient des Corsaires Africains qui venoient remplir leurs *outres* à la fontaine, où ils apperçurent le petit Amadis. La richesse de ses langes les étonna ; & ayant découvert le corps de l'enfant, ils furent encore plus émerveillés de voir qu'il avoit sur son corps une épée vermeille, dont le pommeau commençoit au genou gauche, & la pointe finissoit au cœur. On voyoit autour de l'épée des caracteres blancs comme neige, qu'on ne put lire. Ils l'envelopperent, le transporterent dans leurs galeres, où ils avoient leurs femmes ; une desquelles nommée *Esquisie*, relevée nouvellement de ses couches, eut charge de nourrir le petit Amadis.

auquel ils donnerent le nom du *Damoiſel à l'ardente épée.*

Garinde, après le départ des Corſaires, étoit revenue à la fontaine ; & n'ayant plus trouvé l'enfant, elle prit le parti de retourner à l'Abbaye, & de céler à Onolorie la triſte aventure qui lui avoit enlevé Amadis. Elle trouva, à ſon retour, Gricilerie délivrée d'un fils, qui eut nom *Lucencié.* Ces deux enfans marcheront ſur les traces de leurs peres ; leur hiſtoire m'occupera peut-être un jour, ſi le tems & mes loiſirs, ou ma fantaiſie, me le permettent.

Sirtenſe, qui avoit été chargée de remettre le petit *Lucencié* dans des mains sûres, le confia à une de ſes couſines, nommée Floriſme, qui venoit d'être veuve, & qui,

n'ayant qu'un ſeul fils appelé Florindo, éleva le premier avec la même tendreſſe que le ſien propre. Un an s'écoula, & les Princeſſes n'avoient point reçu des nouvelles des Chevaliers, ni de l'Empereur. L'Impératrice déſolée ſe propoſoit de finir ſa vie dans l'Abbaye, & de confier à un de ſes parens le gouvernement de l'Empire.

Enfin, quelque précautions que la prudence exigeât, la Nature avoit ſes droits, & rien ne pouvoit les étouffer, ni les faire preſcrire. Onolorie commanda à Garinde d'aller prendre le petit Amadis, & de venir le lui préſenter comme un ſien neveu. Garinde conſternée, n'oſant avouer ce qui lui étoit arrivé, s'éloigna de la Cour, dans l'intention de n'y plus retourner;

elle s'égara dans l'épaiſſeur de la forêt, choiſit un rocher creux où elle ſe logea, avec le deſſein de ne ſe nourrir que d'herbes ſauvages, eſpérant abréger ainſi ſes jours, & mettre fin à ſes ennuis.

Onolorie, impatientée d'eſpérer en vain, dépêcha un Payſan, qui ne put découvrir ni l'enfant, ni Garinde. Elle tomba dans une profonde triſteſſe, qui ne devoit point être ſitôt diſſipée. Il ſembloit que le ciel l'avoit deſtinée à verſer des larmes, ſoit comme amante, ſoit comme mere.

Cependant le petit *Lucencié* croiſſoit de jour en jour. Heureux d'être le fils de Floriſme, il aimoit Florindo, comme on aime un frere compagnon de nos jeux & ami de notre enfance. Déjà il ſembloit con-

noître le ſang dont il étoit iſſu. Quelquefois aſſis à l'ombre d'un buiſſon tant que la chaleur duroit, il deviſoit en attendant le ſoir où le gibier revenoit au gîte. — Mon frere, diſoit-il, il n'y a choſe au monde que je deſiraſſe plus que l'ordre de Chevalerie, s'il étoit poſſible. Mais quoi ! je n'y vois moyen ; car notre pere n'étoit Gentilhomme ; ains Laboureur, encore que il fût riche & homme de bien, ainſi ne ſommes-nous nobles, ains ruſtiques, & gens de cette condition ſont réputés indignes de ſuivre les armes, dont je meurs de dépit — (1).

(1) Je ſuis obligé de rapprocher ici les tems, & de faire diſparoître de longues lacunes qui, dans l'original, rejettent trop

Le petit Amadis de Grece, qu'on nommoit le *Damoiſel à l'ardente épée*, s'étoit déjà ſignalé par diverſes aventures que je raconterai en tems & lieu, & déjà la beauté de Lucelle l'avoit bleſſé au cœur. Il avoit déjà conquis le château d'Argennes, dans laquelle étoit la Chambre du Tréſor, où étoient retenus par enchantement l'Empereur de Trébiſonde, Liſvart, Périon & les autres Chevaliers. Je dirai, quand il en ſera tems, comment ils ſe trouvoient tous réunis

loin un dénouement que mes Lecteurs doivent deſirer, & que le Romancier de l'ancienne Chevalerie laiſſe & entremêle dans d'autres aventures, d'où il s'enſuit que la concluſion d'une hiſtoire ne ſe retrouve que dans une autre, de la maniere la plus inattendue.

dans le même endroit. Le Damoiſel, après ſa conquête, qui lui avoit coûté de longs combats, & beaucoup de ſang répandu, s'étoit endormi ſans quitter ſon armure.

Il s'étoit à peine écoulé quelques heures, qu'il fut éveillé par la ſplendeur d'une lumiere qui brilloit ſur l'eſcalier. Dans la crainte d'une tralhiſon, il prit à la hâte ſon heaulme, ſon écu & ſon épée; & marchant vers la clarté, il monta juſqu'à la Chambre du Tréſor, & s'arrêta ſur un perron ſoutenu par ſept colonnes ſi tranſparentes, qu'il remarqua, au milieu de chacune d'elles, une image d'or ſi parfaitement ſculptée, qu'on eût cru qu'elles avoient vie & ſang. Deux ſeulement repréſentoient des effigies d'hommes, les autres repréſentoient

des femmes, leurs robes étoient couvertes de diamans & de pierres précieuſes, dont l'éclat effaçoit la clarté de vingt torches allumées.

Chaque ſtatue tenoit dans la main gauche un rouleau d'or, où on liſoit des caracteres latins ; l'autre main montroit les murailles ſur leſquelles leurs portraits étoient ſuſpendus, & où leurs aventures étoient tracées. La premiere ſtatue, portant viſage d'homme, avoit ſur ſa tête une couronne d'Empereur, & ſur ſon rouleau on liſoit :

— *Apollidon, Empereur de Conſtantinople, Magicien ſur tous les Magiciens qui furent oncques.*

Les hiſtoires qu'il montroit de la main droite étoit la preuve de l'arc des loyaux amans.

La chambre défendue où Amadis

& Oriane obtinrent la préférence ſur tous ceux qui vouloient y entrer.

La preuve de l'épée & de la guirlande, avec le couvre-chef de fleurs que ce Roi & cette Reine gagnerent.

A côté on liſoit :

De quelle maniere Liſvart de Grece arracha l'épée du corps du lion ;

Comment ceux de l'île Ferme furent déſenchantés.

L'autre ſtatue d'homme repréſentoit un vieillard, ſur le rouleau duquel étoit écrit :

— *Alquiſe, grand Philoſophe & ſavant aux choſes ſurnaturelles plus que homme de ſon tems.*

Telles étoient les hiſtoires peintes ſur le mur.

Le navire gouverné par les ſinges

lorſqu'il envoya querir le Roi de la Grande-Bretagne, & ceux que la fée Urgande avoit arrêtés au palais d'Apollidon ;

Comment il arriva à Fenuſe, où Périon de Gaule & Liſvart de Grece, ſurnommés l'un le Chevalier Allemand, l'autre le Solitaire, tenoient la joûte contre tous venans.

Sur la colonne voiſine, on voyoit l'image d'une Reine tenant ſon rouleau, on liſoit :

Médée, experte & entendue ſur toutes autres, ès ſecrets de nature.

La peinture qui étoit devant elle, montroit le Roi Alpatracie & Miraminie enchantés.

La ſtatue qui ſuivoit avoit écrit ſur ſon rouleau :

Je ſuis la Demoiſelle enchantereſſe qui ne fut ſeconde à autre.

On voyoit ſur le mur de quelle

maniere l'Empereur Eſplandian gagna l'épée, le tréſor, l'image de Jupiter & le lion.

L'autre ſtatue repréſentoit une vieille portant une couronne & ce rouleau :

Mélye, Princeſſe du monde, la premiere en l'art de la magie.

Sur le mur étoient peints :

L'Hiſtoire de la Fontaine aventureuſe, où Eſplandian trouva la Princeſſe Eliane.

Comment Mélye fut emmenée priſonniere, avec le Roi Armato, dans Conſtantinople.

Comment ils furent enlevés par des dragons volans, avec Urgande la déconnue.

La comete flamboyante, qui épouvanta la Thrace pendant la captivité de Liſvart.

La premiere ſtatue femelle tenoit ce rouleau :

Urgande la très-ſage enchantereſſe.

On admiroit ſur le mur la peinture de

L'Hiſtoire de l'enchantement qu'on fit au château d'Apollidon, ſur les Rois, Amadis, Galaor, Agraïes & autres Princes, Chevaliers, Dames & Damoiſelles.

Le vaiſſeau de la ſerpente, qui effraya les habitans de Fénuſe.

La derniere & ſeptieme ſtatue offroit une Reine qui tenoit un rouleau ſi long, qu'il environnoit le perron, dans lequel étoient gravés ces mots :

Zyrfée, Reine d'Argennes, magicienne, amie de ſavoir & des Savans en l'art où j'ai été inſtruite,

par lequel (pour perpétuer ma mémoire) *j'ai conſtruit ce perron & ce qu'il contient ſpécialement, afin de mettre admiration à la poſtérité, par les faits étranges de ceux qui y ſont repréſentés, qui n'ont eu devant ni depuis, leurs ſemblables.*

De ſa main gauche elle montroit l'entrée d'un ſecond eſcalier, dont les degrés étoient de ſaphir blanc; le lambris étoit orné de vignettes à feuilles d'or, & de grappes de diamans, de rubis & d'émeraudes. Le Damoiſel à l'ardente épée prenoit plaiſir à conſidérer ces merveilles; mais ayant remarqué un grand lion dormant aſſés près du dernier eſcalier, il monta vers lui, & à peine il eût franchi les premieres marches qu'il apperçut un portique fermé par

une porte embrâſée, d'où étinceloit un feu vif & clair. Une Damoiſelle étoit appuyée ſur la porte, ſans paroître effrayée ni brûlée. Une profonde mélancolie ſembloit avoir altéré ſa grande beauté; elle ſoutenoit ſa tête avec ſa main gauche, & dans la droite elle tenoit une épée nue, du pommeau de laquelle ſortoit une clarté éblouiſſante. Quoiqu'elle eût les yeux fermés, & qu'elle parût endormie, de groſſes larmes couloient le long de ſes joues, & des ſanglots s'échappoient de ſon ſein.

Le Damoiſel en eut pitié. — Damoiſelle, lui dit-il, je vous prie de ne me céler la cauſe de votre ennui vous aſſurant que ſi j'y puis mettr remede, vous trouverés ſecours e moi. — Elle ouvrit les yeux, & l

trouva

trouvant si près de lui, elle lui répondit en colere : — téméraire, as-tu bien osé monter en haut ? Certes tu en recevras promptement ton loyer. — Elle allongea le bras, & & lui porta un si rude coup, qu'elle lui perça l'écu, le haubert, & le renversa ; mais à peine l'eût-elle vu tomber, qu'elle s'écria : — malheureuse Gradafilée ! que sera-ce de toi, ayant mis à mort, de tes propres mains, la personne du monde qui t'a tant donné de peine à trouver, pour finir cet enchantement cruel qui me retient. — Mais s'étant ravisée, elle retira avec violence son épée, qui étoit restée dans le flanc du Damoisel. A peine l'eût-elle reprise, que la porte ardente s'ouvrit avec un bruit si épouvantable, que les ha-

bitans tinrent pour certain la chûte du Palais, & la destruction de l'île. Le Damoisel, que Gradasilée avoit cru mort, s'étoit relevé; Gradasilée, enchantée de ce prodige, s'écria : maintenant, je tiens à bien employé le tems que j'ai passé ici, ainsi que vous, mon seul & bon ami Lisvart de Grece. Que de tristes nuits & de pires journées j'ai vu s'écouler pendant que je m'occupois de vous recouvrer. Mais graces aux Dieux, ores que je vous tiens embrassé, ce tourment m'est du tout tourné à plaisir & repos. — Le Damoisel n'avoit jamais vu Gradasilée, & il étoit étonné de ses caresses. — En bonne foi, Madame, lui dit-il, je crois que vous me prenés pour un autre, car je n'eus de ma vie accointance

de vous que je sache. — Comment, n'êtes-vous pas Lisvart, fils du très-redouté Empereur Esplandian & de l'Impératrice Léonorine, celui que je tirai hors des prisons de l'Infante Mélye, pour qui j'ai enduré des peines si longues & si cuisantes ? Et vous dites que vous n'eûtes oncques accointance de moi. Certes, s'il vous souvient de Gradasilée, fille du Roi de l'île Géante, vous changerés bientôt d'opinion, car je suis elle sans autre, & qui, pour votre amour, ai demeuré en ce lieu, enchantée comme vous m'avés trouvée, avec autant d'amertumes qu'endura jamais femme désolée. Néanmoins tout ce malaise est effacé, & puisque je vous revois, je puis me dire, à présent, la plus contente personne qui soit

sur terre. — En bonne foi, je n'ai connu ni vous, ni l'Empereur, ni l'Impératrice dont me parlés, & ne sais qui sont mes pere & mere, & le pays où je suis né; ce qui m'est le plus grand déplaisir que je puisse avoir en ce monde.—

A ces mots, Gradasilée l'ayant fixé attentivement à la lueur du pommeau de son épée, elle reconnut sa mépriſe. Frandamelle, magicien, qui habitoit dans l'île, étant survenu, reconnut l'épée luisante: par mon chef, dit-il, ce n'est la premiere fois que je l'ai maniée, & que je sais qu'elle fut au meilleur Chevalier du monde. — Ah! Sire, répondit le Damoisel, nommés-le doncques, ce vaillant Chevalier. — Vous le saurés, mais non pas à cette heure; il nous faut premie-

rement voir les merveilles de ce lieu. —

Comme il s'approchoit de la porte ardente, les deux battans furent changés en criſtal, & s'ouvrirent ſans aucune réſiſtance. Deux mains ſuſpendues en l'air, tenoient une Couronne d'or, enrichie de diamans, qui ſe plaça ſur la tête de Gradafilée.—Recevés, dit une voix, belle Gradafilée, ce loyer, en témoignage d'avoir mis fin à la plus étrange aventure qui fut oncques, & qui ne ſera renouvellée pour Dames ni Damoiſelles. — Auſſi-tôt quatre ſtatues d'albâtre, repréſentant quatre Dames, tenant chacune une harpe, tirerent des ſons ſi mélodieux, qu'on croyoit être tranſporté dans le ſéjour céleſte. L'appartement étoit entouré d'un mur de

criſtal. Les planchers étoient décorés par une moſaïque artiſtement travaillée.

Au milieu, s'élevoit un monument de porphyre, ſur lequel on montoit de tous côtés par cinq marches de marbre gris : au-deſſus, on voyoit l'effigie d'un grand Roi armé de toutes pieces, hormis la tête qu'il avoit fendue : un Chevalier la ſoutenoit ſur un oreiller de drap d'or, portant dans une de ſes mains une petite clef d'or, & dans l'autre un cadenas taillé dans un rubis *balay*, qui fermoit la ſépulture, environnée de trente-ſept Rois d'or maſſif, ſi triſtes, qu'il ſembloit qu'ils gémiſſoient. Au bas du tombeau, on voyoit un tableau d'agates, qui repréſentoit la mort de Zarzafiel, Soudan de Babylone,

qui fut tué au ſiege de Conſtantinople, avec les trente-ſept Rois qui entouroient ſon monument. On liſoit cette inſcription :

Pour perpétuer la mémoire de lui Zirfée, ſa ſœur, Reine d'Argennes, a fait mettre les cendres de ſon corps en un vaiſſeau d'or ci-deſſous, donnant témoignage de l'amitié qu'elle portoit à ſon frère : &, pour encore l'honorer davantage, lui a donné, en garde, la clef de ce tréſor non pareil, qui ſera bien défendu, juſques au tems que le plus parfait & accompli Chevalier du monde, entre céans, accompagné de la plus belle Dame vivante lors ; leſquels ſe ſaiſiront de la clef & ouvriront le cadenas.

C'eſt à vous, dit Frandamelle au Damoiſel à l'ardente épée, c'eſt

à vous que s'adreſſe cette prophétie, & non à autre. — C'eſt à la Princeſſe à commencer à mettre à fin ce grand œuvre. — Je le veulx bien tenter, reprit Gradafilée. — Elle s'approcha de la ſtatue qui tenoit la clef; la ſtatue étendit le bras, & la lui préſenta auſſitôt. Gradafilée tranſportée de joie, ouvrit le cadenas qui fermoit le monument; mais, à meſure qu'elle ſoulevoit la couverture, les images de pierre d'azur ſonnerent du cor, avec un bruit qui fit retentir le Palais. A ce ſon, on vit ſe relever & ſortir du tombeau l'Empereur de Trébiſonde, Liſvart de Grece, Périon de Gaule, le Prince Olarius d'Eſpagne, qui avoient été enchantés, & qui dormoient dans ce mauſolée.

Gradafilée ne pouvoit en croire ſes yeux, &, dans l'excès de ſa ſurpriſe, elle ſe contenta de regarder Liſvart, ſans pouvoir proférer une ſeule parole. Des larmes de joie, couloient en abondance le long de ſes joues; larmes délicieuſes! Liſvart la reconnut, & tomba à ſes genoux. — Que ne vous devons-nous pas! Que d'entrepriſes vous avés pourſuivies pour moi! belle & bonne Gradafilée. — Oui, chier Liſvart, je n'ai acquis que par des malheurs, les droits que j'ai ſur vous; oncques amitié deſirée ne fut tant & ſi longuement payée. — Je dois dire, en peu de mots, de quelle maniere Gradafilée avoit été annoncée là,

Zirfée, ſœur de Zarzafiel, vou-

lant venger la mort de ſon frere, (1) avoit imaginé la ruſe qui ſurprit les quatre Chevaliers. Elle les eût tués, ſi ſon art ne lui avoit fait deviner que d'eux, *ſortiroit tel que ſa lignée en ſeroit illuſtrée à l'avenir*; mais elle ignoroit auquel des quatre elle devoit cet honneur; & pour être moins trompée, elle s'adreſſa à Olarius qui étoit le plus jeune. Ce Chevalier n'avoit pas de meilleure maniere pour adoucir les ennuis de ſa priſon, que de céder aux deſirs de la magicienne. Sa complaiſance eut des ſuites qui ne tarderent point de ſe manifeſter. Zirfée porta dans ſes flancs celui qui devoit illuſtrer ſa lignée. Elle n'en conjura pas moins les jours

(1) Voyés le tome premier, pag. 131.

d'Olarius, qu'elle enchanta avec les autres Chevaliers, & enferma dans le même tombeau. Un feu magique couvrit les portes des appartemens rendus inacceſſibles.

Gradafilée, inſtruite de la captivité de Liſvart, s'étoit, comme je l'ai déjà dit, miſe en quête, ſuivie du Sire Angriote, du Chevalier au Beau-Fleuron & du Prince Elinie. Après des courſes ſans nombre, elle avoit été attirée ſeule dans cette île. Zirfée l'avoit menée voir les portes ardentes devant leſquelles étoit plantée l'épée de Liſvart; & lui ayant demandé ſi elle le connoiſſoit: Hélas! oui, avoit-elle répondu, pour Dieu enſeignés-moi celui à qui elle fut. — Je vous l'apprendrai; vous lui garderés cette épée juſques à ſon

retour; car il eſt raiſonnable que vous en ayiés la jouiſſance —. Elle la tira du plancher où elle étoit arrêtée, & la lui remit après avoir fait une conjuration magique. — Votre demeure ſera en ce propre lieu, juſques au jour que, déſeſpérée de jamais plus le revoir, vous le recouvrerés à votre grande joie & plaiſir —. Gradafilée étoit en effet reſtée dans l'enchantement, en attendant l'arrivée du Damoiſel à l'ardente épée.

Zirfée, pour éloigner les étrangers, avoit confié la garde du palais à cinq braves Chevaliers qui devoient arrêter & enchaîner tous ceux dont la témérité ne ſeroit point effrayée de tant de dangers. Dans cet intervalle, elle avoit donné le jour à une fille accomplie, qui

aura nom Axiane, & dont Lucencié, fils de Gricilerie & de Périon, ſera un jour épris.

L'Empereur de Trébiſonde ne pouvoit s'arracher des bras de ſes compagnons d'infortune. Mes amis, diſoit-il, l'amour qu'avés eu en moi par le paſſé ſe manifeſte bien à préſent, quand en ſi miſérable priſon ne m'avés abandonné ; aſſurés-vous que tant que l'ame réſidera en ce vieil corps, je m'en tiendrai votre obligé & grandement redevable. — Sire, répondit Liſvart, je ne ſais pas qui nous avoit ſi bien endormis ; mais ſur ma foi, je n'ai ſouvenance du tems que nous avons été ici, non plus que s'il n'eût jamais été ; & faut bien dire que celle qui nous prit à Trébiſonde a eu envie de nous faire longuement repoſer,

Ma grande amie, disoit-il à Gradasilée, je vous suis redevable en tant de choses, que je serois le plus ingrat qui naquit jamais de mere, si je ne vous en témoignois une éternelle & constante reconnoissance —.

Un repas somptueux leur fut servi; pendant qu'ils dînoient, ils découvrirent sur la mer un navire que le vent poussoit avec force vers le rivage, & qui aborda au même instant; ils en virent descendre Alquife, qui prit place à table, & qui, après le festin, leur parla ainsi: Seigneurs, mon pere & Urgande vous saluent en toute humilité, & vous mandent par moi que, pour votre bien, vous entriés tous en ce navire, & sans différer, puisqu'il faut que vous soyiés désormais vus

de ceux qui vous ont desirés, & sont pour votre absence en trop grande peine. Ainsi avisés, si voulés croire leur conseil ; car ils vous aiment & desirent votre profit, ainsi qu'assés de fois vous avés pu expérimenter. — Je pense, répondit l'Empereur, que nul de nous ne voudroit désobéir à personnages auxquels nous sommes tant tenus —.

Tous les Chevaliers firent la même réponse. La seule Gradafilée s'embarqua avec répugnance, le séjour de Trébisonde lui avoit été trop fatal. Comme elle mettoit le pied dans le navire, la blanche colombe vint se reposer sur l'épaule de Lisvart, & laissa tomber un billet qui contenoit ces paroles : *Amour & constance vont plus loin que prudence humaine ne peut ima-*

giner. Ce billet rassura Gradasilée, qui se livra en aveugle à sa destinée.

Le vent les poussa vers la Grande-Bretagne, où ils furent accueillis par Oriane avec cette amitié touchante d'une mere qui retrouve vivans ses enfans dont elle a pleuré la mort. Gradasilée y rencontra le Sire Angriote d'Estravaux, qui vivoit dans la douce compagnie de la fée Parfait-Amour ; Périon y reconnut Florelus, qu'il avoit eu de la Ducheſſe d'Autriche, & qui déjà s'étoit signalé par des combats glorieux. Le Roi Amadis étoit absent, & le gouvernement de ses Etats avoit été de nouveau confié au sage Roi Arban de Norgalès. Lisvart servoit d'Ecuyer à Gradasilée, dont elle *se tenoit plus contente que si la Grande-Bretagne*

même lui fût échue par succession. Pendant le mois qu'ils passerent à Londres, les appréhensions de Gradasilée parurent s'effacer, & en effet elle avoit presque oublié qu'Onolorie étoit une puissante rivale; elle n'avoit osé parler d'amour à Lisvart, qui lui témoignoit toujours cette même amitié, qui jadis l'avoit abusée. Un jour succédoit à l'autre, & chaque instant ramenoit ou fixoit, sinon le bonheur, du moins le calme dans son ame.

Il se passa à Trébisonde, avant l'arrivée des Chevaliers, une scene étrange. J'ai déjà parlé de Zarzafiel, Soudan de Babylone; un de ses sujets avoit usurpé son trône sur ses véritables Princes; le fils duquel, nommé Zaïr, conçut le projet de conquérir Trébisonde

pendant l'abſence de l'Empereur, & d'enlever la Princeſſe Onolorie, de la grande beauté de laquelle il avoit entendu faire des récits enchanteurs. Les enfans des Rois de Chypre & d'Egypte, une Cavalerie & une Infanterie nombreuſe avoient été embarqués à ſa ſuite dans des navires armés en guerre. Il avoit porté les joyaux les plus précieux pour les préſenter à la Princeſſe, afin de la ſéduire par des dons, ſi ſa préſence & ſon amour ne ſuffiſoient point. Il étoit deſcendu non loin de la ville, avant que la petite flotte de l'Empereur, qui ramenoit Périon, Liſvart & Gradaſilée, pût aborder. L'Empereur deſcendit à trois milles de diſtance de l'eſcadre du Soudan, dont l'approche avoit effrayé les habitans, & ſur-tout les

deux Princeſſes, qui avoient quitté l'Abbaye de Sainte-Sophie pour ſe mettre à couvert dans le palais Impérial.

Je paſſerai ſous ſilence les témoignages de joie que les Chevaliers & l'Impératrice donnerent à l'Empereur ; Périon & Liſvart trouverent l'occaſion, dans la confuſion où l'allégreſſe publique avoit jetée la Cour, de ſupplier les Princeſſes de leur donner la nuit un rendés-vous dans le jardin. — *Croyés, mon ami, dit Gricilerie à Périon, qu'encore que la ſerrure ſoit enrouillée, comme je penſe, li fera la clef ce qu'elle doit pour votre contentement, & nous y trouverés, ma ſœur & moi, ſi vous y venés* —.

Pendant qu'on dreſſoit les tables pour le banquet, on vit entrer dans

la ſalle un grand ſerpent qui agitoit ſa longue queue, & frappoit le plancher avec violence. Ses ſifflemens aigus effrayoient les Dames & la plupart des Chevaliers. Liſvart & Périon l'attaquerent inutilement; leurs épées plioient ſur les écailles du ſerpent. Liſvart ayant levé le bras pour lui fendre la tête, ſon épée lui échappa; & au lieu de l'animal, il vit Urgande vêtue de noir, qui s'étoit permiſe cet enchantement pour s'amuſer de la frayeur des aſſiſtans.

La nuit étoit avancée: chacun ſe retira dans les appartemens qui leur étoient deſtinés. Périon & Liſvart, impatiens d'entretenir leurs Damoiſelles, deſcendirent dans le jardin, & attendirent qu'elles paruſſent. Un bruit léger les attira

vers la porte par où elles devoient sortir; c'étoit Gricilerie, qui ne pouvoit tourner le pêne, & qui rioit de la contrariété qu'elle éprouvoit. Périon disoit à Lisvart : — ne vous semble-t il pas, que le long-tems qu'avons resté en privation, nous est maintenant récompensé, étant si près d'être heureux. — Gricilerie qui l'entendoit, lui répondit : — patience & espérance ; qui attend plus qu'il ne veut, s'ennuie davantage qu'il ne doit. — Elle n'eut pas, plutôt parlé que la porte s'ouvrit. Ils se glissèrent promptement sous les mêmes allées où Grichlerie avoit soupiré tout bas, & où Onoloxie avoit pleuré avant & après.

Périon fut heureux comme il l'avoit toujours été avec Gricilerie, dont l'aimable gaieté donnoit à

l'amour & aux plus doux épanchemens, un attrait piquant, qui réveilloit, sans cesse, les plaisirs & les desirs. Onolorie n'avoit point changé; toujours jalouse, toujours prête à pleurer; le bonheur prenoit toujours un air de deuil, & un uniforme triste. Mais Lisvart accoutumé à cette maniere, & qui étoit trop fidele pour avoir acquis des connoissances qui auroient pu l'amener à ce point, où on sait comparer l'une à l'autre, & se plaindre du bien, quand on a connu le mieux, Lisvart se contentoit de ces larmes d'amour, qui détrempoient, sans cesse, les beaux fruits qu'il ne cueilloit qu'après mainte résistances.

Cependant, malgré sa jalousie, sa vertu & ses larmes, Onolorie ne re-

fusa point de promettre à Lisvarf de se retrouver au même lieu le lendemain avec sa sœur Gricilerie qui, la premiere, avoit gaiement fixé l'heure du joli rendés-vous. Le premier pas, en effet, étoit fait, & il est rare, telle répugnance qu'une Dame ait à se permettre le second, qu'elle n'aille plus loin encore. Un souvenir ineffaçable ne manque jamais de revenir, & de tracer des images d'un genre que raison, telle austere qu'elle soit, n'a pas le courage de repousser. L'aurore sépara ces couples heureux.

A peine les Chevaliers étoient-ils endormis, que l'Empereur, qui pensoit que la nuit avoit été donnée au repos, les manda, pour venir opiner au Conseil, où on agitoit quels étoient les moyens de

défenſe qu'on pourroit employer contre Zaïr, qui ſe préparoit à entreprendre le ſiege de Trébiſonde. Gradafilée avoit été appellée au Conſeil, & fit ordonner qu'on ne laiſſeroit point commencer le ſiege, & qu'on attaqueroit le Soudan. Elle étoit sûre d'éloigner Liſvart d'Onolorie, en le retenant dans un camp, & de reculer ainſi des momens & une concluſion qui devoient lui ôter juſqu'au dernier rayon d'eſpoir. Comme elle ſortoit du Conſeil, la blanche colombe vola devant elle, & jetta le même billet : *amour & conſtance vont plus loin que prudence humaine ne peut imaginer.* — Elle ſoupira, & dit, adoncques eſpérons. Ce retour de la blanche colombe cache quelque précieux myſtere : peut-être ai-je encore

encore maintes tribulations à paſſer, avant d'en venir à mes fins tant deſirées.

Le Soudan de Babylone eut recours à la ruſe, & par ſes Ambaſſadeurs, fit dire à l'Empereur que le vent l'avoit jetté ſur ſes côtes, & qu'avant de mettre à la voile, il deſiroit viſiter ſa Cour, s'il conſentoit à lui accorder ſûreté pour lui, pour Abra ſa ſœur, & pour ſa ſuite.

L'Empereur répondit aux Ambaſſadeurs : — aſſurés votre maître qu'il ſera le bien venu, & reçu en mes pays, où je lui ferai tout honneur & bonne chere dont je me pourrai aviſer. Du ſauf-conduit qu'il demande, je le lui accorde de bon cœur, & pour tel nombre de gens que vous ſouhaités. — Les Ambaſ-

sadeurs étoient chargés d'observer la Princesse Onolorie, & de rendre à Zaïr un compte fidele de sa beauté & de ses qualités. La réponse ne servit qu'à accroître sa tendresse. Il brûla sans l'avoir vue, & il lui tardoit de descendre à terre. Il étoit, d'ailleurs, fait de maniere à pouvoir se flatter de toucher le cœur de la Princesse. *Or, étoit-il de bien belle taille, élégant de sa personne, & assés pour dérober l'amitié de la plus belle Dame non aimante.*

Le second rendés-vous de Périon & de Lisvart, se termina de leur part & de celle des Princesses, par une ressemblance parfaite avec le premier. Deux nuits de bonheur ne sont pas suffisantes après de longues absences; Nature fait tant

inſpirer de choſes à ſincere amour! Nature & Amour alors ne font qu'un. La viſite du Soudan & d'Abra, ſa ſœur, dont on vantoit la beauté, fut un des ſujets de leur entretien. Liſvart vouloit qu'Onolorie l'emportât ſur toutes les Dames par ſa beauté. — Madame, lui dit-il, puiſque le Soudan nous amenera demain ſa ſœur dont on fait ſi grand cas, je vous prie prendre votre bon viſage & oublier votre mélancolie, étant aſſuré, ſi vous voulés vous aimer quelque peu, & vous parer comme vous aviés de coutume du tems de nos premieres accointances, qu'Abra n'aura non plus d'avantage ſur vous que les étoiles envers le ſoleil. — En vérité, Sire, je n'ai ceſſé d'avoir occaſion de me

fâcher envers vous ; comment me pourriés-vous déguiſer les affections que vous & Gradaſilée avés enſemble. Eſtimés-vous que, par des regards réciproques de l'un à l'autre, je n'aie connu ce que vous avés tant cru de céler. A tous propos, elle vous a à la bouche, en tous lieux Liſvart eſt en jeu. Certes le feu de vous deux eſt ſi bien couvert, que la flamme en demeure apparente au plus aveugle qui le veut voir. Penſés donc, ſi je dois vivre contente, vous aimant comme je vous aime, & quelles traverſes ſouffre nuit & jour mon pauvre cœur paſſionné. Sur mon Dieu, Sire, n'étoit qu'il ne me peult tomber en l'eſprit ſi grande déloyauté être en vous, & que toutes choſes bien débattues en mon ame, je ſuis

contrainte me perſuader que force d'amour me donne ces algarades ſans raiſon; croyés-moi que je me ſens ſi imparfaite & impuiſſante pour réſiſter à ce maître, que je ſerois contrainte & contente de faire de moi-même tel ſacrifice, que toutes celles qui vivent & viendront jamais aimantes, prendroient exemple à mon malheur pour ſe garder d'un ſemblable.—Hélas! Madame, pour Dieu, ôtés cela de votre entendement, & n'ayés de votre perſonne ſi grande défiance. Car, je vous jure, que quand bien je tomberois en ſi malheureux penſement, ſi ſeroit-il impoſſible que la connoiſſance que j'ai d'être le plus heureux Chevalier du monde le pût conſentir, ſachant très-bien que fortune n'a pouvoir de me donner davantage,

me donnant votre bonne grace, comme j'ai, laquelle je mettrai peine de garder & mieux entretenir que ma propre vie, ſans qu'il tombe jamais en mon cœur une ſeule étincelle de faire ni penſer choſe qui vous ſoit mal agréable —.

En proférant ces paroles, des pleurs couvroient ſon viſage avec une telle abondance, qu'Onolorie en parut touchée, & qu'elle ſe laiſſa entraîner par ſon amour. — Je crois certainement de quoi vous m'aſſurés; je reſſemble à l'uſurier qui a tellement le cœur à ſon tréſor, qu'il ne l'a plutôt perdu de vue, qu'il n'ait doute qu'on ne le lui emble. Auſſi, vous abſent, il m'eſt impoſſible me garder de cette frayeur, encore que je la tienne pour vaine. Que plût à

Dieu qu'amour eût aussi bien empreint votre pensée en mon ame, qu'il y a votre figure ! en bonne foi, je crois que je la trouverois telle que je souhaite ; & lors jalousie qui m'assault ainsi, & à tous propos, se pourroit bien retirer ailleurs, & demeurer morte en mon endroit, laquelle se glorifie en ma passion, m'ayant cet amour mis en l'esprit tant au vif votre beauté & bonne grace, que je ne vois Damoiselle parler à vous que je ne craigne vous avoir en semblable opinion que j'ai, me ravissant par ce moyen votre cœur qui doit être à moi seul. — Comment, Madame, faites vous doute qu'il ne soit ainsi ? En ma conscience, je ne pensai, ni ne penserai de ma vie, être autre en votre endroit que me desirés. Pour

l'assurance de quoi, je regrette tous les jours la faveur qu'eut mon ayeul le Roi Amadis, éprouvant l'arc des loyaux amans, & la chambre défendue où je fusse entré encore plus aisément que lui. Quant à Madame Gradafilée, ne voudriés me commander noire ingratitude, je l'aime de tant bonne amitié, que si n'étiés la premiere en ma pensée, elle auroit pris la même place ; vous savés comment elle est venue en tout tems à mon aide, & si me voyés près de vous, ne pouvés ignorer que le devés à ses bons offices. Las ! connois toutes ses souffrances ; plaignés-la au lieu de la condamner, & faites lui accueil de bonne sœur. — Jamais je ne la regarderai avec telle amitié que souhaités. — Que m'affligés ! Ne continuons tel

entretien, car empoiſonneriés tout le bien que m'avés fait —.

C'eſt ainſi qu'ils ſe quitterent, le lendemain on ſe prépara à la viſite du Soudan. L'Empereur ſortit de la ville, & alla au-devant de lui, ſuivi de tous les Chevaliers qui ſe trouvoient dans ſa Cour. L'entrevue fut honorable & gracieuſe. Abra, ſœur du Soudan, étoit couverte de pierreries, & ſa ſuite étaloit une magnificence inouie. Zaïr marchoit à droite de l'Empereur. Abra avoit Liſvart, pour Ecuyer, qui *l'entretint de ſi bonne grace, qu'amour voulut être de la partie, navrant ſous couleur de cette privauté le cœur de la Damoiſelle ſi au vif, que de cette heure, & maintes autres depuis, Liſvart fut un tourment ſans relâche pour*

elle. Elle ne put ſe défendre de lui dire : — Véritablement, Sire Chevalier, ce n'eſt de merveille ſi, par votre beauté & bonne grace, vous ſavés gagner & rendre entierement vôtres les cœurs des plus belles Dames & Damoiſelles qui s'aventurent de vous regarder ; puiſque par votre effort, non-ſeulement les plus braves combattans ſont vaincus, mais les bêtes cruelles que vous entreprenés de conquérir —. Liſvart fit ſemblant de n'avoir point compris le vrai ſens de ce diſcours, & répondit par des complimens flatteurs. Ils étoient arrivés au palais, & déjà les Princeſſes paroiſſoient ſur le perron.

Zaïr s'étoit avancé pour faire ſa révérence, & trembloit, *comme la paille en l'air*, devant Onolorie.

Il fléchit un genou, en lui baisant la main droite. La Princesse, un peu confuse de tant de soumission, l'engagea à se relever, en lui disant: Monsieur, s'il vous plaisoit, vous vous tiendriés beaucoup mieux à votre aise, & je vous en supplie humblement. — Madame, dit Zaïr, ce ne sera pas la derniere obéissance que je vous porterai —. Il se releva, & vint saluer Gricilerie & Gradasilée, & s'adressant à sa sœur: Madame, dit-il, que vous semble de ces trois Princesses? en vîtes-vous oncques de plus recommandables en grande beauté? — Non pas, Monsieur, répondit-elle, que je sache; aussi pensé-je certainement que ce sont les trois Déesses qui choisirent un Berger pour adjuger la pomme, dont tant de peuples

furent depuis empêchés. — Si ainſi étoit, reprit Gricilerie, diſcorde auroit céans peu de crédit ; car vous ſeule obtiendriés la pomme, qui ſe pourroit nommer, non point occaſion de guerre & d'inimitié, ains de paix & d'union —.

L'Empereur les fit auſſitôt entrer dans les ſalles où les tables étoient dreſſées ; & après qu'on eut reçu l'eau & lavé ſes mains, chacun ſe plaça convenablement à ſa dignité. Pendant le feſtin, le Soudan de Babylone défia tous les Chevaliers pour l'amour d'Onolorie, & offrit de tenir la joûte, durant une quinzaine, envers & contre tous. — Je maintiendrai à tous & contre tous, & avec telles armes qu'ils voudront choiſir, qu'autre n'eſt égale à ſa grande beauté ; & ſoit l'entrepriſe

conditionnée, que là où Zaïr ſera vaincu, il préſentera au vainqueur une coupe de mille marcs d'or, demeurant l'honneur de beauté réſervé à ma Dame, pour être défendu par celui qui le voudra entreprendre après moi ; car autrement je ne voudrois, pour ma couronne, haſarder la gloire d'elle —. Ses regards cherchoient, & s'arrêterent ſur Liſvart, qui étoit tenté d'accepter le défi, & qui ne l'oſa point. L'Empereur remercia le Soudan de ce défi, en ajoutant néanmoins : Monſieur mon frere, je ſerois bien d'avis que vous vous exceptaſſiés de ce travail.

La nuit étant cloſe, Périon & Liſvart accoururent au rendés-vous où les Princeſſes les attendoient, & auxquelles ils demanderent la per-

mission de s'armer contre le Soudan ; mais elles s'y refuserent : seulement elles leur ordonnerent de se tenir prêts à leur obéir quand elles le trouveroient nécessaire & convenable.

Zaïr dressa, dès le matin, un riche pavillon sur la même place où Lisvart, Périon & Olarius avoient combattu le Roi de l'île Sauvagine, & ses deux freres. A côté étoit ouverte une grande tente de drap d'or, dans laquelle étoient des armes de toutes les especes. Sur un perron étoit posé un écu de sinople à un lion d'or rampant, qui lacéroit de ses ongles un cœur de gueules. Le Soudan parut aussitôt assis sur une chaise couverte de velours cramoisi semée de perles. Il étoit armé, hormis le heaulme

& lès gantelets, & attendoit les assaillans. Personne ne se présenta avant le dîner ; & jusques sur les deux heures que l'Empereur & les Dames étant aux fenêtres, on vit entrer au camp un Chevalier de haute stature qui toucha l'écu, se plaça ensuite à un des bouts, appelant Zaïr, qui monta sur un destrier, tenant au poing une forte lance. Avant de fournir la carriere, il s'avança au petit pas vers le Chevalier assaillant, & lui dit : Chevalier, je vous prie que je sache pour qui vous voulés combattre. — Autre que mon cœur ne l'entendra, s'il vous plaît ; aussi est-il témoin de ma justice ; pour soutenir laquelle, j'ai touché l'écu ; & sous les conditions qui sont imposées, suis entré en lice prêt à faire mon devoir.

Le Soudan revint au même point d'où il étoit parti, & peu après tourna bride. Les trompettes sonnerent; les deux Chevaliers coururent l'un contre l'autre avec une telle impétuosité, que leurs lances étant rompues, ils se heurterent si rudement, que le cheval & le Chevalier assaillant furent abattus. Le vaincu se désarma de tête, & fut reconnu pour le Prince de Damas, bon & adroit Chevalier, serviteur de l'Infante Abra, sœur de Zaïr. — Par Dieu, beau cousin, dit Zaïr, l'amour vous a aveuglé pour ce coup, & deviés mieux, ce me semble, connoître l'avantage de mon amie, que vous n'avés fait de la vôtre —. Zaïr désarçonna, durant cette journée, quinze Chevaliers. Il en mit hors de lice plus de

cent durant les huit premiers jours, ſans qu'il eût jamais perdu les rênes ni l'étrier. On ne parloit que de ſon adreſſe & de ſa valeur. Ces louanges l'enhardirent à écrire à la Princeſſe Onolorie une lettre qu'il lui envoya par l'une des Damoiſelles de ſa ſœur, lui recommandant de la préſenter, non de ſa part, mais au nom de la Princeſſe Abra, afin qu'Onolorie pût la recevoir & la lire.

Lettre du Soudan à la Princeſſe Onolorie.

« Madame, je vous ſupplie au-
» tant qu'il m'eſt poſſible, conſidérer
» comment Zaïr Soudan de Baby-
» lone, & le plus puiſſant Monarque
» qui ſoit aujourd'hui ſur la face de
» la terre, ſe trouve tellement com-

» battu par les fleches du Dieu qui
» fait aimer, qu'étant forcé libre-
» ment à vous déclarer la peine
» qu'il endure pour être vôtre,
» a eu la hardieſſe de vous écrire
» ce mot, afin auſſi de vous faire
» entendre que la ſervitude qu'il
» vous porte a été moyennée di-
» vinement, & par l'inſpiration
» du fils de Vénus; lequel, après
» s'être apparu à moi une nuit
» entr'autres, m'a repréſenté l'ex-
» cellence de votre beauté ſi au
» vif, qu'il a voulu que mon Sei-
» gneur des Seigneurs, & qui toute
» ma vie avois été libre & ſans
» ſujétion, devinſſe ſerviteur &
» eſclave de votre bonne grace
» que je vous requiers de ne me
» dénier: ains m'en faire telle part
» que je mérite, ſi vous conſidé-

» rés la grandeur de mon état &
» le ſang illuſtre dont j'ai pris l'ori-
» gine ; vous aſſurant, ma Dame,
» qu'ayant cette faveur, je l'eſtime-
» rai davantage que ſi le reſte du
» monde me tenoit à ſon Seigneur
» naturel ; & plus encore, recevant
» quelque bague ou manchon
» de vous pour porter, parache-
» vant la fin des combats que j'ai
» mis en avant pour ſoutenir votre
» parfaite beauté, laquelle ternit
» toutes celles des plus excellen-
» tes qui furent & pourront être
» à jamais ; baiſant au ſurplus par
» mille & mille fois, vos divines
» & blanches mains en toute révé-
» rence — ».

Onolorie fut troublée à cette lecture, & cependant eut aſſés de préſence d'eſprit pour compoſer

ſon maintien & pour répondre à la Damoiſelle : — dites à votre maitreſſe qu'elle a fait office mal ſéant à ſi grande Dame comme elle eſt, & que je ne veulx répondre autrement à la lettre du perſonnage dont avés eu charge auprès de moi. — La Princeſſe Abra diſſimula le reſſentiment qu'elle éprouvoit, & s'empreſſa auprès d'Onolorie, qui diſſimuloit à ſon tour ſa penſée. — Je m'ébahis, lui dit la Princeſſe, comme il eſt poſſible qu'avec la grande beauté & prudence qui eſt en vous, rigueur & dédain y puiſſent avoir part. Vous avés, à ce que j'ai entendu, fait peu de cas & de la lettre que le Souverain, mon frere, vous a écrite, & du mal qu'il ſouffre pour vous aimer ſi parfaitement qu'il

vous à fait entendre. Je vous prie conſidérer que ſi vous uſés longuement envers lui de telle cruauté, la vie lui ſera brieve, & perdrés, en le perdant, le meilleur & plus affectionné ſerviteur que vous pourrés jamais acquérir, & moi quant & quant qui mérite plus grande punition du tort qu'il vous a fait en vous aimant, que non lui; car il ne penſa oncques qu'à vous obéir & complaire, & moi à lui trouver remede de ſa paſſion démeſurée, qui a été cauſe que je vous ai envoyé, par une de mes femmes, ce qui vous a donné quelque mécontentement, comme elle m'a rapporté. — Il me ſemble, Madame, reprit Onolorie avec fierté, qu'il vous devoit bien ſuffire de ce que déjà vous aviés fait,

sans me donner nouvelle recharge. Tellement que si j'ai eu occasion de quelqu'ennui contre votre frere, pour s'être de trop oublié en mon endroit, maintenant que vous le cuidés excuser, vous l'accusés davantage & me faites penser que vous doutés que je ne me sente être fille d'un si grand Empereur, & extraite de tel sang, que j'aimerois mieux oncques n'avoir été, que de fouler en rien la moindre part de mon honneur; & partant assurés celui qui vous fait parler tel langage que s'il continue en sa folle poursuite, & vous en votre importunité, j'en avertirai tel qui se plaindra de vous & de lui, ainsi que le mérités. — Après avoir ainsi parlé, elle s'éloigna de la Princesse, qu'elle affecta de ne point vouloir

rencontrer. Abra dût s'y méprendre & croire qu'elle n'avoit jamais connu l'amour, & que ſon cœur étoit encore à ce période d'innocence, où un tendre aveu paroît une offenſe. Cependant Liſvart étoit aimé, & le Damoiſel à l'ardente épée étoit ſon fils. Il n'appartient pas à l'un & à l'autre ſexe de ſavoir ainſi diſſimuler : on dit que cet art utile eſt réſervé aux Dames. Je les en félicite.

Zaïr vit ſon bonheur s'évanouir à la dixieme journée. Un Chevalier inconnu joûta contre lui avec tant de roideur, qu'il l'auroit vaincu, ſi la Princeſſe Abra n'eût demandé qu'on n'allât pas plus avant. Ainſi, par la complaiſance de l'inconnu, Zaïr fut ſe glorifier de n'avoir point perdu ſa victoire. Les chirurgiens

ne trouverent point ſes plaies mortelles. Le lendemain il envoya à Onolorie une couronne enrichie de diamans, & un vaſe d'or émaillé, eſtimé mille marcs d'or. Il ſe confeſſoit vaincu par ce dernier don, non par aucun Chevalier, mais par les beaux yeux de la Princeſſe.

Onolorie héſita d'accepter ces magnifiques préſens, & répondit enfin au meſſager, je remercie humblement le Soudan de l'honneur qu'il me fait. La Couronne mérite bien de demeurer en la Cour de l'Empereur mon pere, pour mémoire de ſi grand Seigneur qui me l'envoie; je la reçois pour ce regard: & quant au vaſe, ſelon la cauſe pour laquelle il m'en fait préſent, ſauf ſon meilleur avis,

il

il ſeroit dû plus juſtement à l'Infante ſa ſœur : toutefois je ne le refuſerai pas, craignant qu'il m'eſtimât peu courtoiſe & mal-appriſe.

Zaïr fut obligé de garder le lit pendant un mois pour guérir ſes bleſſures. La tendre Gradafilée ne put garder plus long-tems ſon ſecret ; elle apprit à Liſvart que perſonne autre qu'elle n'avoit maltraité Zaïr ſous le nom du Chevalier inconnu. — Je lui portois haine & envie d'avoir ſoutenu le pas en l'honneur de Dame Onolorie, & de vous cauſer, par ces joûtes, un déplaiſir ſecret. J'ai joui de ſes bleſſures & de ſon humiliation. — Belle & aimante Gradafilée, ne finirés d'amaſſer dans mon ſein tréſor abondant de bonne amitié & deſirs de vous ſervir en toutes choſes. — Gradafilée ſoupira

& alloit exprimer de vifs regrets, mais la blanche colombe parut, & elle ſe reſſouvint *qu'amour & conſtance vont plus loin que prudence humaine pourroit imaginer.* Elle parut ſe contenter des ſentimens de Liſvart, &, en effet, elle étoit toujours à moitié conſolée auſſi-tôt qu'elle le voyoit.

L'Amour lui avoit déjà donné une ſeconde rivale; c'étoit l'Infante Abra, ſœur du ſoudan, *qui, poſpoſant toute honte, pudicité & vergogne qui volontiers accompagnent Dames chaſtes & bien nées, avoit délibéré, quoi qu'il en dût advenir, ne celer plus ce qu'elle ne devoit plus taire.* Elle envoya prier Liſvart de la venir viſiter dans ſon appartement. Liſvart ne put s'en défendre, & la trouva aſſiſe ſur un

carreau de velours verd. Sa tête étoit ornée d'une guirlande de fleurs ; ſes cheveux blonds deſcendoient ſur une robe de ſatin blanc, qui prononçoit gracieuſement ſes belles formes. Liſvart ſentit qu'après Onolorie, il n'avoit rencontré Dame qui lui plût autant. Abra rougiſſoit, & ſa pudeur témoignoit ſon tendre embarras ; elle le ſalua avec une grace charmante, & le pria de s'aſſeoir auprès d'elle. — Je vous ſupplie, mon cher Seigneur & ami, dit-elle, excuſer la violence que me fait l'Amour, m'ayant ſi outrée de la beauté dont les Dieux vous ont pourvu, qu'il faut que je confeſſe ce cruel tyran avoir ſi bien aſſiegé mon honnête pudicité, que rompant la porte de raiſon, m'a forcée vous con-

feſſer & manifeſter l'entier ſecret de mon triſte cœur, & contrainte vous requérir grace & avoir plus de pitié de moi, que je n'ai eu de honte pour uſer envers vous d'une telle & ſi étrange hardieſſe, eſpérant tant de votre honnêteté, que, ſans uſer de rigueur, vous ſerés miſéricordieux &, me ſauvant la vie, vous repouſſerés la mort qui m'eſt prochaine. — Ses yeux étoient mouillés de larmes, & ſa voix s'altéroit à meſure. Liſvart en fut ému, &, craignant d'accroître ſa douleur par une réponſe trop franche, il uſa d'un artifice pardonnable. — Madame, je ne ſuis point ſi éloigné de raiſon que je ne connoiſſe très-bien la faveur que Dieu me prête, me rendant tant aimé de ſi haute Dame & Princeſſe ſans

lui avoir oncques fait ſervice, & eſtimerois telle grace la plus grande qui me ſauroit jamais avenir, ſi la loi que vous tenés n'y mettoit empêchement. Toutefois, vous ſavés que c'eſt l'un des points principaux qui, en telle choſe, ſe doit réſerver & avoir devant les yeux, autrement étant votre honneur & le mien offenſé, l'ame de tous deux tomberoit en tel péril que vous & moi devons poſtpoſer toutes affections pour les en garder. Ainſi je vous ſupplie, premier que paſſer outre, aviſer comme nous pourrons y ſatisfaire. Lors eſtimés que je prendrai peine & plaiſir à vous rendre contente, vous offrant mon ſervice & ma perſonne quant & quant, pour vous obéir & complaire toute la vie.—

Renoncer à son Dieu, abjurer sa foi, courir à de nouveaux autels, ces grands sacrifices qu'une ame forte & droite ne se permet jamais, ne coûterent rien à l'Infante; le Dieu de Lisvart étoit, sans contredit, la plus puissante & l'unique Divinité du monde; le Dieu qui avoit formé l'ame, le cœur & le beau visage de Lisvart, devoit être servi de préférence. Le bonheur n'étoit pour elle qu'auprès de Lisvart, & il falloit aimer le Dieu sous l'influence duquel on trouvoit la paix & la félicité.

Elle accourut vers Zaïr qui, à son tour, dévoré de tous les feux, brûloit pour l'Infante Onolorie; elle n'eut pas de peine à le convaincre de la nécessité d'honorer le Dieu d'Onolorie, ce Dieu qui

alloit le mettre en poſſeſſion de celle qu'il aimoit. Zaïr auroit donné la moitié de ſon ſang pour atteindre à l'honneur de devenir l'époux de la Princeſſe ; il manda le ſoir même tous les Chefs de ſon armée, auxquels il notifia le deſſein de recevoir le baptême, & en prévint auſſitôt l'Empereur, qui lui promit tout ce qu'il demanderoit, après avoir reçu le caractere ſacré de vrai chrétien.

Les cérémonies du baptême furent faites avec la plus grande pompe. A peine étoient-ils de retour au Palais ; que l'Infante Alma vint ſe mettre aux genoux d'Onorlorie, qui la releva avec amitié. — Que voulés-vous de moi ? — Dame, que commandiés à Liſvart de Grece que je vois là auprès de

vous, me prendre pour sa femme & légitime épouse, dont il ne vous dédira, ainsi que j'espere, pour être estimé l'un des plus courtois Chevaliers du monde. — Madame, dit Onolorie, qui dissimuloit son chagrin, tout ce que je puis envers Lisvart, c'est de le prier qu'il fasse, s'il peut, ce dont vous me requérés, & je l'en prie d'aussi bon cœur que je le desire. — Lisvart prit la parole, & lui dit: — pour certain, ma Dame, je pensois être plutôt en peine pour trouver des intercesseurs envers vous sur cette même affaire, que non pas être requis, eu égard à votre grande beauté, au rang que vous tenés & à l'honneur que je dois au Soudan votre frere; mais puisque vous avés voulu donner cette peine à ma Da-

me Onolorie, pour me faire commandement ſi agréable, je lui obéirai, & vous épouſerai devant trois ſemaines, s'il eſt en ma puiſſance, qui me ſera le plus grand bien & honneur que j'eſpere de ma vie; & ce qui me fait différer juſques-là, eſt que j'attends le retour des Ambaſſadeurs que j'ai envoyés de rechef vers l'Empereur mon pere, pour obtenir la permiſſion de me marier où & quand bon me ſemblera. Eux de retour, votre volonté & la mienne ſeront exécutées: & ainſi je vous le promets & je vous le jure. — Eh bien, dit l'Infante, cette réponſe me contente aſſés. —

Le Soudan, à ſon tour, prit la parole, & s'adreſſant à l'Empereur, lui dit: — Monſieur, vous ſavés

que vous m'avés promis un don, ayant satisfait ce en quoi je m'étois rendu redevable envers vous; maintenant doncques que je suis Chrétien, je vous supplie que, donnant foi à votre parole, j'aie de vous ce dont je vous requerrai avec raison. — Monsieur mon frere, reprit l'Empereur, demandés ce qu'il vous plaira, vous jurant par la foi que je dois à Dieu & sur ma couronne, que je donnerois plutôt consentement à la ruine de mon Etat & de ma propre personne, que faillir d'un seul point à promesse que j'aie faite. — Monsieur, je vous supplie doncques de me donner à femme & épouse Madame votre fille Onolorie, que bonnement ne me pouvés dénier, étant en grandeur & état tel que chacun me connoît —.

L'Empereur avoit une connoiſſance certaine de l'attachement de Liſvart pour la Princeſſe Onolorie; mais la ſingularité de la demande, la magnificence de Zaïr, & ſa grande puiſſance en Orient, ſéduiſirent ſon orgueil. — Monſieur, répondit-il, vous faites à ma fille & à moi tant de bien & d'honneur, que j'aurois tort vous la refuſer; mais afin que tel mariage ſoit trouvé entre ceux de mon ſang & autres, tel que je le deſire, je vous prie n'être mal content que je leur en communique premierement. Quoi qu'il en ſoit, je la vous accorde & donne dès cette heure pour vôtre.

Liſvart ne pouvant plus retenir ſa colere, prit la parole, & apoſtrophant le Soudan, lui dit: Pardieu, beau Sire, votre gloire a de trop

passé les limites de raison, osant entreprendre requérir l'Empereur pour chose où ne devés prétendre nul droit ; aussi y a-t-il ici tel qui lui a plus fait de service, & non moindre état que vous, & qui, en toutes sortes, a mieux mérité Madame Onolorie que vous ne faites. Par quoi je supplie très-humblement Sa Majesté, premier que venir à l'effet, y aviser mûrement & avec son bon conseil. — Dieu ne me soit jamais en aide, reprit fièrement le Soudan, si l'Empereur ne vous châtie, je me plaindrai de lui, & non de vous, qui n'êtes en rien égal à moi. — Je meure, si je ne suis bientôt vengé.

Il mit en même tems l'épée au poing, le Soudan en fit autant, & tous les Gentilshommes prirent

parti entr'eux. Un grand maſſacre alloit remplir le palais de ſang & de bruit, ſi l'Empereur n'eut entraîné le Soudan dans un autre appartement ; & revenant vers Liſvart, il lui dit : — Par mon chef, je n'euſſe jamais cru que vous euſſiés eu ſi peu d'égard à ma perſonne, pour vous montrer ſi audacieux que vous avés fait ; mais puiſque vous vous êtes oublié juſques-là, je vous ferai dorénavant ſi bien ſentir votre préſomption, que la juſtice en ſervira d'exemple à tous autres —. Il ordonna au Roi de la Breigne de conduire Liſvart dans la tour. Liſvart furieux, reſta muet par excès de colere, & ſuivit le Roi.

Périon ne voulut point ſouffrir cette injure, & redemanda Liſvart,

auquel on devoit plus de ménagemens, étant héritier préſomptif de l'empire des Grecs & du royaume de la Grande-Bretagne. L'Empereur n'écoutoit plus rien, & commanda à Périon de ſortir de ſes Etats. — Oui, je ſortirai, puiſqu'il vous plaît ; mais j'eſpère vous en faire bientôt repentir, ainſi que du traitement que vient d'éprouver Liſvart.

Il ſe hâta de prendre ſes chevaux, & de ſortir de la ville ſans avoir ſalué l'Impératrice ni les Princeſſes. Gradaſilée, avertie de ce qui venoit de ſe paſſer, quelque affligée qu'elle fût du motif qui avoit inſpiré Liſvart, & qui ne lui laiſſoit plus de doute ſur ſes intentions ſecrettes, prit la réſolution de redemander Liſvart, & de ne point

quitter la Cour, qu'elle n'eût fait ouvrir les portes de la tour dans laquelle il étoit enfermé. Il me devra une troiſieme fois la liberté & la vie, j'aurai encore cette douce penſée ; ah ! Liſvart, vous ne ſerés pas le plus ingrat des hommes. Cette Dame Onolorie, que vous aimés, n'a ſu juſques à lui que vous cauſer maux & peines nouvelles. Vous n'avés ſouffert maints affreux tourmens que par elle —.

La Princeſſe Onolorie s'étoit rendue auprès de l'Empereur, & lui avoit dit : Il eſt en vous, Sire, de me tuer ou me laiſſer vivre, mais non de me marier avec le Soudan ; car je le ſuis déjà avec Liſvart de Grece, & n'en aurai jamais d'autre —. L'Empereur la fit garder à vue dans une étroite

prison, & défendit que perſonne n'approchât d'elle.

Le Soudan, irrité & confus, étoit dévoré de rage & d'amour; l'Infante Abra avoit perdu, de ſon côté, toute eſpérance. Le deſir d'être vengée ſuſpendit ſa douleur, les peines d'Onolorie lui paroiſſoient une eſpece de dédommagement. L'Empereur étoit prêt à faire au Soudan la réparation la plus éclatante.

L'arrivée d'un Chevalier inconnu, armé de toutes pieces, qui demanda le combat contre tous venans, à condition que Liſvart & Onolorie ſeroient mis en liberté, étonna toute la Cour. — Contre le pouvoir de l'amour; le plus fort ſe trouve le plus débile, diſoit-il; Périon eût pu s'exprimer de la

ſorte ; mais on l'avoit vu s'embarquer, & faire voile vers Conſtantinople. L'Empereur, revenu de ſon premier mouvement, auroit ſouhaité que les ſuites n'en euſſent point été auſſi éclatantes, & permit volontiers le combat, ſouhaitant dans le fond de ſon cœur que le Chevalier qui ſoutenoit le parti de ſa fille & de Liſvart, fût invincible. Le Soudan préſenta un Chevalier pour combattre, en ſon nom, contre l'inconnu.

Le lendemain fut marqué pour ce duel. A l'heure indiquée, Liſvart & Onolorie montèrent ſur l'échaffaud, & ſe placèrent à côté de l'Impératrice. Liſvart fremiſſoit en penſant que du bras d'un Chevalier inconnu dépendoient ſa vie, ſon honneur & celui de ſa Dame. —

Bon Chevalier, dit-il à l'inconnu, je vous prie, ayés eſpérance en Dieu, & eſtimés qu'il ne vous a point amené ici tant à propos que pour vous faire recevoir l'honneur & acquérir la renommée que méritent ceux qui tentent de grandes & belles entrepriſes. — Vous, & ceux qui ſont préſens, demeurerés témoins, dit l'inconnu, de la volonté que j'ai de vous tirer de danger & à votre honneur. — L'Empereur ayant fait crier que nul, ſous peine de la vie, ne ſecourût les combattans en *fait*, *parole* ni *ſignal*; chacun ſe tut, en attendant le ſigne du Hérault, qui cria: *Laiſſés aller les bons combattans.*

La premiere charge briſa les lances & renverſa les chevaux.

Ayant mis pied à terre, ils se preſſerent, ſi vivement, qu'en moins d'une demi-heure ils étoient couverts de ſang; mais l'inconnu, au lieu de s'affoiblir, ſembloit acquérir de nouvelles forces. Le Chevalier de Zaïr tomba enfin ſur ſes deux genoux, & reçut la mort en tombant. L'inconnu s'approcha de Liſvart, en lui diſant: Sire Chevalier, graces à Dieu, vous êtes maintenant hors de danger; je vous prie me faire le bien de me ſuivre en lieu où vous ſerés mieux & plus honorablement reçu, que non pas en cette Cour, où les grands ſervices que vous avés faits à l'Empereur & autres, ont été mal reconnus —. Liſvart l'ayant prié de ſe découvrir, & de lui apprendre ſon nom: — J'ai toujours deſiré,

dit l'inconnu, vous faire ſervice, & le ferai, non pas en ce dont vous me priés ; mais vous me connoîtrés quelqu'autrefois plus à propos. — Mon bon Seigneur, votre proueſſe eſt tant éprouvée, que chacun vous doit tenir pour tel que vous êtes. Dieu me donne la grace de me trouver quelque jour en lieu où j'aie moyen de vous valoir ce que vous avés fait pour Madame Onolorie & pour moi. — Grand merci, elle & vous mérités davantage ; vous êtes maintenant en liberté, pour faire ce que bon vous ſemblera, aviſés ce qu'il vous plaît devenir. — Je m'en irai, eſpérant en brief faire reſſentir l'injure que j'ai reçue ; toutefois s'il plaiſoit à l'Empereur me permettre dire un mot à Madame Onolorie, ce me ſeroit un bien que

je ne tiendrois à peu. — Il ne le consentiroit jamais ; car il l'a renvoyée en sa prison, avec serment qu'elle n'en sortira de la vie, puisqu'elle lui a tant désobéi que d'avoir choisi mari outre le gré de lui & sans son congé. — Je prie Dieu qu'il ait pitié de tant bonne & vertueuse Dame, & qu'il lui rende sa liberté, comme il lui a su garder l'honneur & la vie. — Ne verrés-vous point l'Infante Gradafilée? — Je ne le puis, je dois partir incontinent. — Vous la rencontrerés pour certain ; car elle ne sauroit vous perdre de vue. — Que vous me consolés, en me disant ces douces nouvelles ! — Adoncques suivés-moi.

Le Chevalier inconnu s'achemina silencieusement avec Lisvart, & quand l'un & l'autre furent à une

grande distance de la ville, Lisvart ne put retenir davantage sa curiosité. — Pardonnés-moi, Sire Chevalier, lui dit-il, je vous supplie, car je jure Dieu que je ne sais qui vous êtes ; mais moitié par amour & l'autre par force, je vous verrai maintenant au visage —. Il avança le bras, & le désarma de tête ; quelle fut sa surprise, en reconnoissant Gradasilée ! Il l'embrassa aussitôt avec une effusion qui sembloit vouloir faire passer son ame dans celle de la Princesse ; & se mettant à pleurer, il lui dit : Plût à Dieu qu'il fût en ma puissance vous faire dame & maîtresse de moi & de tous les biens que j'espere de ma vie ; assurés-vous que je n'en épouserois jamais d'autre que vous ; mais puisqu'amour ne m'a voulu laisser

tant de liberté, & qu'avant de vous avoir rencontrée il avoit captivé & forcé mon cœur en un autre endroit, je vous ſupplie vous contenter que tant que j'aurai la vie au corps, vous ſerés Dame & de mon cœur & de ma vie; vous jurant par la foi que je dois à Dieu, que je n'aurai jamais bien qui ne ſoit autant à vous qu'à moi; voire & je vous le jure de rechef, qu'en quelque part où je ſoie, Madame Onolorie n'aura point de commandement ſur moi plus que vous. Par quoi je vous prie, autant qu'il m'eſt poſſible, me pardonner la faute que j'ai commiſe en votre endroit, puiſqu'il n'a été en ma puiſſance de faire autrement; vous promettant, au reſte, ne ſortir d'un ſeul point hors de votre obéiſſance & volonté,

— Lisvart de Grece, mon seul & vrai ami, vous ne pouvés mettre en votre pensée les peines que vous allés encore me causer. Une autre vous recevra encore de ma main; car c'est moi seule qui vous ai délivré de dure captivité —. Elle pleuroit, & sa douleur commençoit à s'épancher quand la blanche colombe parut portant ce billet consolant : *Amour & constance vont plus loin que prudence humaine pourroit imaginer.* — Ainsi soit-il, dit-elle, en essuyant ses yeux & en s'efforçant de contenir sa tristesse. La route n'étoit pas bornée, le chemin s'alongeoit devant eux, & ils oublioient les lieux & les distances qu'ils franchissoient. Arrivés au port, ils s'embarquèrent pour Constantinople, où Lisvart alloit trouver Périon,

Périon, & armer assés de Chevaliers pour le venger de l'Empereur de Trébisonde.

Ils furent accueillis avec une pompe digne de cette Cour & du fils de l'Empereur Esplandian. L'armée fut bientôt assemblée sous les ordres des plus vaillans Chevaliers que la Grece, la Bretagne & les Gaules eussent jamais produits. Le départ n'en fut différé qu'autant de tems qu'il en falloit pour prendre la quantité de navires nécessaires au transport.

Onolorie délaissée dans sa prison, courut un nouveau danger. Des douleurs l'assaillirent & l'avertirent qu'elle ne tarderoit pas de devenir mere une seconde fois. Son embarras égaloit sa peine; plutôt mourir que de déclarer sa situation, elle

ſe confia à une femme adroite qui étoit en garde auprès d'elle pour la ſervir, laquelle chercha un confident obſcur, dont l'indiſcrétion ne pût point avoir des ſuites funeſtes, & qu'elle trompa par une fauſſe confidence, car elle ſe déclara elle-même enceinte, & demanda en ſa faveur le ſecret dont la Princeſſe Onolorie avoit ſeule beſoin. Quelques pieces d'or eurent aiſément acheté la diſcrétion du payſan, qui promit à *Brizo* (c'eſt le nom de la confidente) tout ce qu'elle voulut.

La Princeſſe donna le jour à une fille dont la beauté devoit égaler celle de ſa mere, qu'elle arroſa de ſes larmes, & qui fut placée doucement dans une corbeille & deſcendue par la fenêtre, au bas de

laquelle le payſan la reçut. La richeſſe des langes & un collier de pierreries éblouirent ſi bien le payſan, qu'il diſparut avec ſa femme & ſon nourriſſon, & qu'ils allerent à Alexandrie vendre ces ſuperbes bijoux. Ainſi, la deſtinée ſe plaiſoit à priver Onolorie des doux fruits d'une maternité ſi durement achetée & ſupportée avec tant de fatigues & de craintes.

Zaïr n'avoit point étouffé ſon amour; la honte qui avoit ſuivi ſes entrepriſes, ne le décourageoit point; l'aveu que la Princeſſe Onolorie avoit fait publiquement de ſon union ſecrette avec Liſvart, ne l'avertit point que penſer à la poſſeſſion de la Princeſſe, c'étoit manquer de délicateſſe. Il reſſembloit à tant de maris qui vivent

avec des épouſes, dont les goûts ſont connus, & qui n'offrent à leurs époux que des plaiſirs qui ne leur ſont point uniquement réſervés. Ces ſentimens promettoient dans Zaïr, un mari commode; mais la violence qu'il employa pour enlever Onolorie, devoit le rendre odieux pour jamais. Il dreſſa une embuſcade auprès de la priſon où elle étoit détenue, & ſecondé par l'élite de ſes Chevaliers, il enfonça les portes & parvint juſqu'à la Princeſſe, qui perſuadée que perſonne autre que Liſvart ou quelque Chevalier dépêché par lui ne dût la ſecourir, ſuivit ſans bruit & avec une ſorte de joie, le raviſſeur qui la ſoulevoit dans ſes bras & la tranſportoit dans un lieu de liberté.

La vue de la mer & la clarté

des flambeaux la tirerent de ſon erreur. Le vent enfloit les voiles de ſon navire, & ſe trouvant entre les mains du Soudan, elle imagina qu'elle étoit conduite dans Babylone. Zaïr, ivre de joie & d'amour, uſa de tous les ménagemens convenables, pour faire pardonner ſon audace. Il la ſupplioit comme un amant tendre ſait ſolliciter ſa Damoiſelle, & lui promettoit autant de tendreſſe que de reſpect. Onolorie diſſimula ſa colere & ſon mépris; trop foible pour réſiſter avec ſuccès, elle feignit d'écouter ſes proteſtations & de lui laiſſer entrevoir que le tems & la beauté vont de compagnie, & qu'avec le tems, la beauté devient enfin ſenſible & docile. Il s'endormit aux premiers rayons d'une eſpérance lointaine,

& ne prévit point la bisarrerie des destinées, qui déconcerte les plus sages projets. La flotte du Soudan fut rencontrée par celle de Lisvart, & reconnue. On se disposa incontinent au plus terrible des combats. Galaor, Amadis, l'Empereur de Constantinople, donnerent des ordres si précis & firent des manœuvres si savantes, que la victoire se déclara en leur faveur. Lisvart avoit abordé le navire du Soudan, & renversoit tous ceux qui se présentoient sur les ponts. Le Soudan lui-même fut tué d'un coup d'épée à l'entrée de la chambre d'Onolorie, dont il défendoit le passage. Les cris de la Princesse porterent l'allégresse dans le cœur de Lisvart; car il tenoit d'un seul coup en sa disposition, celle pour la

conquête de laquelle il avoit armé une flotte & assemblé une armée.

On continua la route vers Trébisonde, où la flotte d'Orient ayant jeté les ancres, Amadis demanda un sauf-conduit pour aborder, & s'entretenir dans le Palais avec l'Empereur. La nouvelle de la mort du Soudan fut bientôt répandue, & on fut bientôt qu'Onolorie avoit été secourue par Lisvart. — Je vois bien, dit l'Empereur, que je ne puis empêcher cette union ; Sire, mandés à Lisvart que je lui donne ma fille pour femme & pour épouse, à la charge que dorénavant, la juste inimitié qui subsistoit entre lui & moi, sera du tout amortie, & que demeurerai son pere & ami, & lui, mon gendre & seul héritier. — Amadis ayant demandé la Prin-

ceſſe Gricilerie pour Périon, l'Empereur lui répondit : je n'ai rien à vous refuſer, & ce me ſera un double avantage de marier, dans la même journée, mes deux filles aux deux plus vaillans Princes que la Chevalerie ait oncques renommés.

Cette réponſe favorable portée aux deux Chevaliers, Liſvart donna la main à Onolorie. — Pour le coup elle eſt à vous. — La Princeſſe lui préſentant la ſienne, pour le coup je vous la donne de toute mon ame. Je ſuis autant votre que vous êtes mien. — Périon avoit retrouvé toute ſa gaieté ; Gandalin, au ſeul mot de fiançailles, ſe mit à ſiffler ; on le voyoit deſcendre ſur le rivage, ſuivre ſon maître en ſifflant de la même maniere.

L'Empereur ne différa point les

fiançailles desirées, qui furent célébrées le soir même dans la Chapelle du Palais. On proclama le lendemain sur les neuf heures du matin, les noces de Lisvart & de Périon avec les Infantes Onolorie & Gricilerie, pour le vingtieme d'Avril prochain. L'Empereur, pour honorer davantage cet hymen, envoya dans les Cours annoncer qu'il tiendroit Cour plénieve & accueilleroit avec magnificence ceux qui se présenteroient. Tout Chevalier portant armes, étranger ou inconnu, devoit être reçu & bien traité.

Gandalin siffla encore plus fort à la proclamation du mariage, & ne complimenta point Périon qui, selon lui, n'avoit jamais connu les angoisses de l'amour, & pouvoit, au contraire, connoître & sentir

ceſſes de l'hymen. Il chantoit à Périon :

Adieu dis à liberté,
Quand, dans étroite clôture,
Me vois tout net arrêté
Par un nœud contre nature ;
Car de vrai poiſſon d'Avril,
Hymen eſt frappante image,
Y ſont pris & fous & ſage,
Dites tous ainſi ſoit-il.

Gradafilée n'avoit pas oui, ſans douleur, les proclamations. Sa préſence devenoit auſſi importune que déplacée dans une Cour, où on n'entendoit que les chants de l'allégreſſe publique : cent fois, elle avoit formé le projet de s'éloigner ; & toujours un preſſentiment indéfiniſſable la retenoit. Au moment de recevoir le coup mortel, ſon cœur étoit calmé par une ſécurité

dont elle ne concevoit ni la cauſe ni l'effet. La blanche colombe revenoit plus fréquemment devant elle, & ne s'éloignoit preſque plus. — Que reſte-t-il donc à accomplir! Quelle Divinité aura pitié de la malheureuſe Gradafilée! *Amour & conſtance!* O qui jamais en eut tant beſoin, & en fit tant & un ſi bon uſage! Je n'ai eu que cet unique réconfort, diſoit-elle: ſans cet eſpoir, je ſerois déjà morte. O blanche colombe qui exprès deſcendés du ciel, ne venés-vous vers moi que par un inſtinct de bonté céleſte; ſi j'étois déçue par vous! Je n'ai mérité telle vengeance ni telle peine du ciel. Les bons cœurs, les ames bien aimantes, trouvent là-haut protection & aſſiſtance.

Liſvart étoit venu lui annoncer

ce mariage : ſa triſteſſe étoit extrême, car il devinoit toute la douleur qu'il alloit faire paſſer dans le cœur de Gradafilée. — Je ſais tout, lui dit - elle ; le terme eſt venu ; ma peine eſt au dernier point, mais il me reſte *amour* & *conſtance*. Je ſouffrirai & ſaurai me taire, je vous verrai, & ſerai moins malheureuſe ; ne me parlés plus de vos regrets ; je vous crois aſſés mon ami, pour ne douter de l'attachement que vous me devés, & que vous me garderés certes tant que vous vivrés —.

Les joûtes annoncées, attiroient chaque jour, de nouveaux Chevaliers qui arrivoient de toutes les contrées. Chacun campoit ſous ſa tente, l'œil parcouroit avec plaiſir une ſeconde cité, élevée autour des murs de Trébiſonde. L'ardeur

des assaillans étoit sans égale ; chacun avoit l'ambition de se signaler. Dans cet intervalle, on vit aborder une Damoiselle chargée d'un cartel au nom de la Reine de Caucase & de l'Infante Abra, qui se proposoient de venger la mort de Zaïr, &, qui s'adressoit à Lisvart. Cette Damoiselle, ayant appellé Lisvart, lui remit en présence de toute la Cour & avec l'agrément de l'Empereur, le cartel conçu en ces termes :

Zahara, Reine des Monts Caucase, Dame de toute Hybérie, victorieuse & maitresse des grandes provinces des Sarmates, Corses, Hyrcanie & Massagètes.

A toi, Lisvart, Infant des deux souverains Empires de Grece & de Trébisonde, salut.

Sache que la renommée du magnanime Soudan Zaïr m'a fait venir de mes pays lointains en sa grande cité de Babylone, espérant le rendre possesseur de moi & de mes royaumes ensemble ; demeurant ma gloire immortelle, où j'ai fu que la fortune a permis que par tes mains son sang soit espandu. Mais telle mort sera vengée par la tienne propre.

Pour à quoi parvenir, je te défie de ta personne à la mienne, & avec les armes que tu voudras élire, étant le camp devant le palais du puissant Empereur de Trébisonde. Et afin que tu ne dédaignes ce cartel pour t'être présenté par une femme, je te préviens que la coutume des Sarmates m'a acquis possession de Chevalerie ; en sorte que

la victoire que tu obtiendras sur moi (si tu l'obtiens), sera illustrée par tant d'autres que j'ai acquises sur maintes aussi preux que toi, qui ont éprouvé la force de mes bras ; & n'en demeurera en rien moindre ton ancienne gloire, quelque bon visage que t'ait montré la fortune jusqu'à hui. Ains s'augmentera davantage, ayant le dessus d'une telle Reine, & si puissante que je suis, & qui desire éteindre cette cruauté avec laquelle la beauté de ton œil fait vaincre & conquérir les hautes Dames & Damoiselles qui te voient —.

Lisvart sourit à cette lecture, & , se tournant vers Gradasilée qui étoit présente, il lui dit : il me semble, ma Dame, que cecî s'adresse plus à vous qu'à nul autre,

car vous devés ſatisfaire à une Dame telle que cette vertueuſe Princeſſe. — Sire, répondit-elle, je ne ſais prendre les armes volontiers que quand il s'agit de vous défendre. — Il me ſemble qu'il vous ſuffira de votre beauté pour dompter votre adverſaire; quoiqu'elle ſoit auſſi belle que Princeſſe d'Aſie. — Puiſque vous m'avés ſu réſiſter, Liſvart, il eſt à croire que d'autres me réſiſteront davantage. — Il répondit à la Reine qu'il acceptoit le défi, & ſe trouvoit honoré de la préférence qu'elle lui accordoit. L'Empereur lui accorda toute sûreté & lui fit un accueil digne de ſon rang & de ſa grande beauté.

Elle fit une entrée triomphale, & telle qu'un Roi revenu des combats pourroit ordonner, pour célé-

brer ſes victoires. Vingt-quatre Damoiſelles, montées ſur des dromadaires richement harnachés, commençoient la marche; elles étoient vêtues d'un ſatin bleu-céleſte, & s'avançoient au ſon des inſtrumens & d'un concert de voix enchanteur. Deux cens jeunes amazones ſuivoient habillées à la moreſque, portant des carquois dorés, & dans les mains des arcs d'argent fin, dont elles décochoient, à meſure, des fleches qui formoient en l'air des faiſceaux & des gerbes. Enſuite venoient autant de Damoiſelles de Tartarie montées ſur des chevaux barbes, parées d'un ſatin cramoiſi ſemé d'or. Le cimeterre & la maſſe pendoient à l'arçon de la ſelle. Douze plus jeunes & plus fraîches marchoient en

jouant de pluſieurs inſtrumens; elles n'avoient qu'une ſimple chemiſe d'un linon ſi délié, que rien ne cachoit la beauté de leurs formes. On voyoit tracées avec une perfection admirable, ces *pommes* qu'Amour aime à contempler, & qui s'élevoient ſur un ſein plus blanc que la neige; le reſte du corps étoit auſſi poli que le plus beau criſtal, & on n'avoit idée de quelque perfection que ce fût, qu'on ne trouvât ſur elles. La Reine Zahara brilloit autant de l'éclat de ſa beauté que de celui de ſa parure. Ses robes & ſes armes reluiſoient du feu des diamans & des rubis. Sa monture étoit une licorne, ayant un ſuperbe collier de perles groſſes comme des noix. Devant elle marchoient deux Princeſſes qui ſoutenoient un grand

miroit de saphir blanc, dans lequel la Reine se miroit avec une sorte d'orgueil La Reine de Sarmatie portoit son écu peint à deux Géans qu'elle avoit vaincus, la Reine de Colchos, l'arc, la trousse & douze fleches; celle d'Hyrcanie, le heaulme. Deux Princesses montroient deux Sceptres d'or. Elle salua l'Empereur Amadis, & lui dit: je vous promets, Monsieur, quand je ne recevrois autre fruit de mon entreprise sinon le bien de vous voir, si estimai-je mon tems bien employé, pour le grand renom dont le monde bruit de vous. — Ah! Madame, doivent avoir plus de regret ceux qui ont été si lents à vous offrir leur hommage, leur personne & leur puissance —.

La Princesse ayant reconnu Lis-

vart, de la beauté duquel on l'avoit souvent entretenue, lui dit : — Seigneur, encore que nous ayions à déméler enſemble telle fuſée que la fin de nos deux vies en dépend, ſi ne laiſſerai-je à vous donner pour cette heure le bonjour, & vous aviſer que je vous ai connu de long-tems encore avant que je vous aie vu, tant y a que tout ce que l'on m'avoit aſſuré de vous y eſt & davantage. — Madame, j'avois toute ma vie eſtimé la fortune être pour moi ; mais je vois bien à cette heure qu'elle m'avoit gardé cette défaveur, m'apportant une ſi malheureuſe occaſion qu'il me faille combattre celle à qui je deſire faire ſervice, & qui mérite vaincre & mener à outrance les plus Chevaleureux du monde,

qui, d'eux mêmes, devroient pourchaſſer cette victoire ſur eux, gagnant plus en ſe perdant qu'ils ne pouvoient acquérir de gloire ſur tels des dix qui ſont eſtimés aujourd'hui les plus vaillans de la terre —. La Princeſſe apperçut Gradafilée, & dit à Amadis : Monſieur, ſi votre fils eſt vaincu par moi, la Princeſſe Gradafilée eſt là pour le ſecourir des mêmes armes que par le paſſé.

Elle aſſiſta aux cérémonies du mariage de Périon & de Liſvart, aſſiſe à la droite de l'Impératrice de Trébiſonde, auxquelles Gradafilée ne voulut point être préſente. Elle ſe retira dans ſon appartement, où elle s'abandonna à ſa douleur, qu'elle ſoulageoit en verſant des larmes ; mais l'apparition de la blanche colombe, qui de ſon bec

piquoit les carreaux des croisées, la rassura, & suspendit sa tristesse; la visite d'Amadis de Gaules, qui venoit la conduire au banquet, la contraignit de dissimuler son affreuse inquiétude ; son œil fixé sur la blanche colombe, redevenoit serein. — Allons, se disoit-elle, allons, le ciel ne me veult abandonner; voyons ce qui en adviendra, telles cuisantes que soient les apparences —.

Périon fut plus heureux que Lisvart, Griciserie l'aimoit avec bonne foi, gaieté, & l'amour déjà assés puissant dans son cœur, ne fut point contrarié ni enhardi par l'hymen. Périon trouva par-tout un cœur, une ame, amour & amitié, plaisirs & faveurs continues. Onolorie passa la moitié de cette belle

nuit à ſoupirer & à répandre des larmes ; Liſvart étonné & affligé, ne ſavoit que devenir ; hymen lui paroiſſoit devoir tout effacer & tout permettre ; il n'en avoit été deſireux que par le privilege qu'il accorde aux Chevaliers amoureux ; des larmes ſont rarement le tribut des premieres nuits d'hyménée, quand une libre & mutuelle volonté a réuni deux corps jaloux de ſe rapprocher. Que celle que violence a pouſſé dans le lit nuptial pleure, celle-là eſt excuſable ; mais au moment de recevoir douce récompenſe d'une longue attente & de cruelles privations, verſer des larmes ameres, c'eſt ſe rendre coupable de trahiſon ; car c'eſt tromper les plus belles eſpérances, c'eſt ravir à l'époux le prix que l'amant a mérité.

Une répugnance ou une mauvaise volonté ne retenoient pas uniquement Onolorie ; d'autres craintes la rendirent triſte & déſolante. Le ſouvenir de ſon fils, dont la perte lui paroiſſoit certaine depuis la fuite de Garinde, étoit la cauſe de ſes larmes. Liſvart, affligé à ſon tour de cette confidence qu'elle auroit pu lui faire ou plutôt ou plus tard, tomba dans une profonde rêverie, dont il ne fut tiré que par les détails que la Princeſſe lui donnoit de la marque que l'enfant avoit ſur ſon corps, & qui le déterminerent à penſer que ce fils pouvoit être le même que le Damoiſel à l'ardente épée. Cette eſpérance le conſola un peu, & Onolorie, pour la premiere fois de ſa vie, eut aſſés de ménagement pour

ne

ne pas l'accabler en lui annonçant la perte de ſa fille, dont elle ignoroit pareillement la deſtinée.

L'aube du jour les trouva fondant en larmes, & certes on n'avoit jamais vu ſi mal employer une nuit d'hymen. Le bruit des fanfares qui parcouroient la ville, le tirerent de ſon lit pour ſe préparer au combat fixé à la ſeptieme heure du matin. Le camp avoit déjà été enclos, & déjà les Juges étoient placés pour veiller ſur les combattans. La Reine Zahara parut la premiere. Liſvart ſe préſenta bientôt après, précédé du Roi de Sardaigne, qui lui portoit ſa lance, & de l'Infante Gradafilée, qui portoit le diamant qu'il avoit autrefois conquis. Le Roi d'armes cria qu'on fît ſilence, *ſans plus parler, touſſer, cracher,*

ni donner ſigne d'œil, de main ou de pied, qui pût aider ni préjudicier aux combattans, & que ſur la vie nul n'eût à entrer au camp, ni ſecourir l'un & l'autre, pour quelque cauſe que ce fût, ſans l'exprès commandement des Juges. — Enſuite il fit le cri d'uſage : *Laiſſés aller les bons combatans.*

Mais avant que d'en venir au *joindre*, Liſvart fit ſigne qu'il deſiroit parler à la Reine. Les Juges rentrerent dans le camp ; & en leur préſence, il lui demanda ſi elle ne conſentoit point que dans le cas où l'un des deux perdroit ſes armes, il ſeroit tenu pour vaincu, & prêt à recevoir telle loi qu'il plairoit au vainqueur de lui impoſer. La Princeſſe y ayant conſenti, revint au bout de la lice pour prendre ſa

courſe. Liſvart en fit autant; mais ſon adverſaire, au lieu de prendre ſa lance, lui décocha une fleche ſi rudement, que ſon écu en fut percé; & donnant auſſitôt de l'éperon, elle s'élança ſur lui le bras en arrêt. Liſvart hauſſa ſon bras pour ne point la frapper, & fut atteint avec une telle vigueur, que ſon écu & ſon harnois furent fauſſés, & qu'il eût été bleſſé lui-même, s'il n'avoit eu une maille bien ſerrée; la lance rompit, & le fer reſta dans ſa cuiſſe gauche. Liſvart diſſimula ſa douleur, retira le fer & le jeta dans le camp. La Reine accouroit l'épée au poing pour aſſurer ſa conquête. Il ſe contentoit de parer, rabattre, & de reculer. Cette retenue irritoit Zahara, qui l'apoſtropha à la fin, en lui diſant: Tu penſes donc me

vaincre par mines, & non par armes; mais la gloire te décevra, & tu y pourrois mourir. — J'aime mieux, Madame, en courir le risque, que d'offenser jamais Princesse de si bonne grace. — En es-tu là, dit-elle, sois certain que je te mettrai en tel état que la nécessité te fera bien changer d'opinion —; elle l'attaqua avec tant d'opiniâtreté, qu'il ne lui restoit plus de pieces pour se couvrir, son harnois étoit rougi de ses blessures. On le blâmoit de dédaigner à ce point sa défense, il n'attendoit que l'occasion de la saisir au corps & de la désarmer, & fit si bien en effet, qu'il enleva son écu, en disant: Pour le moins, j'ai déjà arrhes sur le reste de vos armes —. Dans le même tems, elle lui donna un coup d'épée, sur la

crête de ſon armet, qui réſiſta, & briſa l'épée. Liſvart chancela & plia le genou ; mais il ſe releva auſſitôt, & ſe rendit maître de l'épée de la Princeſſe. Madame, ſi vous tenés l'accord que nous avons fait enſemble, notre débat doit finir, & vous ſerés obligée de faire à ma volonté : toutefois s'il ne vous eſt agréable, tenés mon épée pour la vôtre, & parfaites votre plaiſir ; car je ne ſaurois recevoir tant de mal de vous que j'en eſpere de bien. — Ah ! Liſvart, répondit-elle, la fortune vous eſt ſi favorable, que encore que ne veuilliés vaincre ceux que réduiſés en votre obéiſſance, eux-mêmes ſe tiennent vaincus —. A ces mots, elle ôta ſon heaulme ; & le lui préſentant, elle ajouta : Tenés, recevés le reſte de

mes armes, puiſqu'elles vous ſont accordées, vous promettant par ma foi de ne les porter de ma vie contre vous; toutefois j'eſpere bien faire encore tant d'armes que vous connoîtrés par ceux que je vous enverrai vaincus de ma main, combien eſt grand & eſtimable ce que vous avés acquis ſur moi; au reſte, ſoyons amis —.

La Reine & Liſvart furent reconduits par les Juges, chacun dans ſon appartement, où Liſvart fit panſer ſes plaies par Maître Hélizabel. La fin de ce combat étoit beaucoup plus douce que la Princeſſe Abra ne l'avoit eſpéré; elle vit ſa vengeance s'évanouir, & s'éloigna ſans eſpoir d'être ni aimée ni vengée. Gradafilée, délivrée d'une affreuſe ſituation, ſe réjouiſ-

ſoit d'une cataſtrophe qui conſervoit les jours de Liſvart. Elle ne vint point dans ſon appartement panſer ſes plaies, ni l'entretenir durant ſa maladie. Ses ſoins regardoient déſormais uniquement Onolorie : une étrangere eſt toujours ſoupçonnée ou eſt du moins indiſcrette, quand elle ſe place entre le malade & ſon épouſe. Gradaſilée calma ſon impatience, car Onolorie prouvoit, dans la maniere dont elle s'acquittoit de ſes devoirs, qu'une amie vaut ſouvent mieux qu'une épouſe. Sa fierté la ſuivoit toujours, & toujours on voyoit en elle bien plutôt la Princeſſe que la Dame ſenſible & aimable. Étrange effet d'une éducation Royale, qui malheureuſement ne ſe dirige jamais ſur le caractere qu'il faudroit plier.

& ſur le cœur qu'il eſt ſi eſſentiel de paîtrir. Je l'ai déjà dit, il n'y a point de malheureux plus à plaindre & plus délaiſſé qu'un Roi malade. C'eſt alors qu'il ſent avec amertume que tant de reſpects ne valent pas un ſentiment de l'*amitié*, ni un attachement tel foible qu'il ſoit. Maître Hélizabel avoit reçu de Gradafilée la tâche de la viſiter toutes les fois qu'il quittoit Liſvart, & de la raſſurer ſur la nature de ſes plaies. — Il n'eſt plus à moi, ſe diſoit-il; qui ſait ſi oncques je pourrai me voir de près avec lui; mais mon cœur n'eſt changé, Liſvart y demeure & n'en ſortira qu'avec mon dernier ſoupir. Las! j'ai grande reſſemblance à ce bon gardien, qui veille pendant la nuit ſur le ſeuil d'une porte, en attendant le point

du jour, où une bonne main vient le relever de sentinelle & le réchauffer. Quand Lisvart viendra-t-il faire l'office de cette bonne main ?...

Onolorie paroissoit triste, & quoiqu'elle aimât, à sa maniere, beaucoup Lisvart, sa tristesse avoit la jalousie pour une de ses causes. La présence de Gradasilée l'importunoit. Sans ménager la foiblesse de son époux, & sans attendre une parfaite guérison, elle manda Maître Hélizabel & lui dit, s'il n'y auroit point un danger de mort pour Lisvart, d'entendre une conversation pressante & forte, & si les plaies ne s'ouvriroient & ne s'envenimeroient point. Maître Hélizabel, lui ayant répondu que les suites ne pouvoient en être aussi affreuses, & qu'il en seroit quitte pour souffrir

& pour endurer quelques accès de fièvre, elle prit son parti & entra dans l'appartement de Lisvart dont elle éloigna les gouvernantes. — Votre santé qui, selon les assurances données par Maître Hélizabel, vous permet d'ouir confessions importantes, m'engage à vous parler aujourd'hui avec confiance. Ne doutés que je ne soie bien & complettement votre Dame & épouse. — J'en suis encore tout réjoui, & mon regret est de n'avoir pu fêter, sans trêve, ce bel & bon hyménée. — Grand merci. Ne devés ignorer qu'hymen met sur nos cœurs & sur nos pensées un cadenas bien fermé, dont nul autre que les deux époux, n'ont & ne peuvent posséder la clef. — Long-tems y a qu'avois ainsi raisonné à part moi. — Adoncques

vous n'avés plus rien à dire à la Princeſſe Gradafilée. — Ainſi vous ſerés toujours coupable d'injuſtice & voire d'ingratitude à ſon endroit! — Je ne lui dois que la reconnoiſſance d'avoir entrepris ſon combat pour l'amour de vous; car ſi du même combat, il en eſt iſſu heureuſe cataſtrophe pour moi, ce n'étoit pour mes beaux yeux. Dame Gradafilée, en vous défendant, étoit contrainte à me tirer de danger du même coup. — Dame Onolorie, vous m'affligés, en empruntant tel vilain diſcours de dure ingratitude; mais, que me demandés-vous? — de ne lui parler en particulier, de ne l'accueillir avec cette amitié que vous lui accordés, de la voir comme on reçoit une étrangere qui, après avoir

outre-passé son séjour dans une cité, finit par être traitée avec indifférence, & se voit contrainte de sortir.—Vous connoissés mal le cœur de Lisvart; vous l'accablerés de vos rigueurs, s'il vous plaît vous le tuerés par vos injustices, vous lui donnerés des nuits noires & des jours ténébreux, mais vous ne le rendrés ni Chevalier ingrat, ni ami déloyal. Amour a des autels, vous me l'avés appris; amitié a des temples, Gradasilée me l'a prouvé. Entre ces deux divinités, le Chevalier honnête, sensible & vrai, ne fait un choix injuste. Il brûle son encens devant l'une & l'autre, & dans les grandes extrémités, l'amitié sait essuyer souvent les larmes que l'amour fait verser. Ne croyés que tous les sacrifices soient réservés

à ce dernier; l'amitié en commande, & bien plus modérée que l'amour, elle n'exige rien qu'après avoir prouvé ſes droits. Ceux de l'amour ſont ſi ſouvent équivoques! Je vous le dis franchement, Gradafilée a mon amitié, & je n'entreprendrai de la vie, rien qui puiſſe lui nuire ni l'offenſer.—C'eſt votre dernier mot. —Je n'en aurai pas d'autre. — Eh bien, je vous jure que vous n'aurés avec moi privauté aucune que je ne ſois ſatisfaite, & que la Princeſſe n'ait porté ailleurs ſa préſence & ſes amours. — Eh bien, vous m'avés rendu malheureux à jamais. La bleſſure que ce diſcours vient de faire ſur mon cœur, ne fermera pas ſitôt ſa plaie: adoncques qu'ai-je fait à Dieu pour m'éprouver ſans relâche & ſans pitié par tant de

contrariétés. J'ai pâti pour l'amour de vous ! J'ai pâti pour la perte de mon fils; vous me préparés ſouffrances cuiſantes, & vous voulés que je puiſſe offenſer ma Dame Gradaſilée, la plus tendre amie qui ſe trouvera jamais dans ce monde. — Adoncques ne penſés à obtenir de moi choſes précieuſes d'hyménée; tout vous ſera dénié, & ne ferés, vous le jure, brieve pénitence.

C'eſt ainſi qu'elle quitta Liſvart, mais ce ne fut point ſans pleurer, & ſans porter ſur ſon viſage l'empreinte d'une profonde triſteſſe, qu'elle n'avoit point le projet de diſſimuler; elle s'empreſſa, au contraire, d'en révéler la cauſe à l'Impératrice, à Périon, à Gricilerie & à Amadis de Gauſe; mais en vain voulut-elle tirer d'eux le con-

ſentement qu'elle demandoit. Perſonne ne l'approuva. La conduite de Gradafilée étoit ſi droite & ſi noble ; ſa valeur étoit ſi brillante ; nul n'eut la baſſeſſe de croire qu'il eſt permis, à la Cour, d'offenſer un grand perſonnage. Amadis impoſa le plus grand ſilence à tous, afin que jamais Gradafilée ne ſoupçonnât qu'on eût tramé contre ſa perſonne une ſemblable injuſtice. Ce ſeroit une tache honteuſe ſi, à la Cour d'un grand Roi, une Dame de haute naiſſance & de haute vertu avoit enduré ou reçu aucune injure.

Les plaies de Liſvart ſe fermèrent : Onolorie ne changea rien dans ſes projets, & il ne voulut pas non plus rien changer dans les ſiens. Il recherchoit Gradafilée qui, flattée

à ſon tour, par ſes obligeantes prévenances, en verſoit, en ſecret, des larmes de joie; mais cette ſituation ne dura pas long-tems. L'ennui d'Onolorie fut remarqué; on en devina aiſément la cauſe; on ſe tut; mais à l'approche de Gradafilée, il ſe faiſoit auſſi-tôt un ſilence qui la frappoit ſans qu'elle pût en ſoupçonner le motif. Elle ſe trouvoit comblée d'égards, mais en même-tems détachée de tous ceux qui lui parloient. Il n'y avoit ni dans leur maintien, ni dans leurs diſcours, rien d'amical, rien de tendre. Elle étoit trop ſenſible pour ne pas s'appercevoir aiſément que la converſation n'avoit plus pour elle ſa douceur & ſa premiere intimité; elle en fut affligée & s'efforça d'en démêler la cauſe:

Onolorie & Liſvart ſe préſenterent à ſa penſée ; leur peu d'intelligence l'éclaira. Elle vit couler les larmes de l'une, & l'empreſſement de l'autre envers elle. Cette connoiſſance, qui lui donnoit une preuve certaine de l'attachement de Liſvart, lui procura une vive mais courte jouiſſance, car elle avoit autant d'amour que de délicateſſe ; Liſvart étoit lié à l'Infante Onolorie, & elle n'avoit point le noir deſſein de l'enlever à ſon épouſe. Gradafilée ne ſavoit point acheter le bonheur par une baſſeſſe. L'amitié de ſon beau Chevalier lui tenoit lieu de tout, il pouvoit lui procurer ce bien ſans rien enlever à Onolorie. Cette découverte fut un ſurcroît de peines pour elle. — Il faut conſommer le ſacrifice,

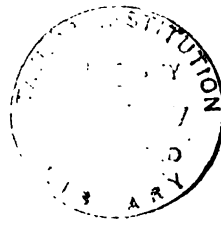
dit-elle, il faut ſe priver encore du ſeul plaiſir qui me reſtoit de la préſence de Liſvart, puiſqu'il ne ſait point s'arrêter dans les bornes que l'hyménée a poſées autour de lui, & qu'il ne lui eſt plus permis, hélas! d'outre-paſſer. Sa chaîne eſt dure; il eſt vrai que je le plains, s'il ne trouve point dans ſa moitié tout ce qu'il y cherchoit! Qu'elle eſt digne de blâme, celle qui n'embellit pas les journées de l'hymen, & qui réduit en viduité les nuits qui les ſuivent. O Dame Onolorie, vous mériteriés un traitement fâcheux, mais vous n'avés rien à appréhender de moi. Long-tems y a que je me ſuis réduite à cuiſantes privations. — A peine elle avoit ceſſé ce monologue, que la blanche colombe lui apparut. Elle ſe

jeta à deux genoux, & levant ſes mains vers le Ciel : c'eſt d'en haut, dſt-elle, que me vient continuelle conſolation ; mille graces en ſoient rendues à celui qui veille ſur la pauvre Gradafilée ! *Amour & conſtance*, ſe diſoit-elle, *vont plus loin que prudence humaine ne peut imaginer.* — Elle ſe tut ; car un rayon d'eſpérance contente les infortunés. Elle ne pleura plus, & prit la réſolution d'éloigner Liſvart, & de quitter la Cour de Trébiſonde : Amadis de Gaule ſe diſpoſoit à partir ; elle lui demanda la permiſſion de l'accompagner, deſirant revoir, encore une fois, la Grande-Bretagne, avant de ſe retirer dans ſes États. Amadis, enchanté de l'entendre, & aprés avoir oui qu'elle s'éloignoit ſeule pour

ne point distraire Lisvart de ses devoirs envers Dame Onolorie, admira tant de délicatesse, & ne put se défendre de lui dire : — J'en connois qui n'y regarderoient pas de si près, & qui prendroient leur plaisir où elles le trouveroient, n'importe quelles larmes elles feroient couler. Une moitié est souvent & presque toujours un objet de déplaisance. — Il éleva ensuite la voix, & lui dit : belle Princesse, vous étiés destinée à donner de grands exemples en toute circonstance, & à fournir un beau modele. Si je savois lire dans l'avenir, j'y découvrirois vos traits, transmis à la race future avec des couleurs brillantes, qui solliciteront le respect & l'admiration merveilleuse de nos arriere-neveux. — Ainsi soit-il,

mais le Ciel m'eſt témoin que je n'ai de ma vie rien entrepris par orgueil ni par gloire. Chacune de mes actions a eu un plus doux motif, & il en eſt peu qui n'aient déjà reçu leur ſalaire.

Fin du Tome quatrieme.



570909